

**Ne m'oubliez pas**

**Tess Gerritsen**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



# TESS GERRITSEN

**NE M'OUBLIE PAS**

« LES ROMANS DE TESS GERRITSEN SONT D'UNE EFFICACITÉ REDOUTABLE. »

*HARLAN COBEN*



TESS GERRITSEN

# Ne m'oubliez pas

Roman



*A Adam et Joshua, mes petits chenapans.*

# Prologue

1970

*Laos, frontière nord-vietnamienne*

Ils aperçurent les premiers obus traceurs à cinquante kilomètres de Muong Sam.

Le commandant William Maitland — Wild Bill — sentit son De Havilland Twin Otter ruer comme une pouliche quand des projectiles heurtèrent l'arrière du fuselage. Il poussa instinctivement sur le manche pour prendre de l'altitude. Tandis que les montagnes brumeuses diminuaient sous eux, la deuxième vague de traceurs passa comme une flèche, et un tir de batteries antiaériennes éclaboussa le cockpit.

— Merde, Kozy, tu portes la poisse, murmura Maitland à son copilote. Chaque fois que je vole avec toi, je sers de cible.

Koslowski avala sa bulle de chewing-gum et se remit à mâchonner.

— Pas de quoi s'inquiéter, grommela-t-il en désignant du menton la vitre brisée du cockpit. Il t'a manqué d'au moins deux centimètres.

— Je dirais un.

— Tu parles d'une différence !

— Un centimètre de plus ou de moins, ça peut faire une putain de différence.

Kozy rit tout en regardant à travers la vitre.

— Ouais... C'est aussi l'avis de ma femme.

La porte du cockpit s'ouvrit à la volée. Valdez, l'homme d'équipage chargé de larguer la cargaison, les épaules élargies par l'enveloppe de son parachute, passa la tête à l'intérieur.

— Mais qu'est-ce qui se passe, bon...

Il se tut et fronça les sourcils en apercevant la vrille d'un autre traceur.

— Il y a de gros moustiques, dehors, répondit Koslowski.

Puis il gonfla de nouveau une bulle rose de chewing-gum.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Valdez. Un AK-47 ?

— Ça ressemblait plutôt à un .57 millimètres, fit Maitland.

— On ne nous a pas parlé de .57, protesta Valdez. Qu'est-ce que c'était que ce briefing de merde ?

— Le meilleur que ton impôt puisse payer, rétorqua posément Kozlowski en haussant les épaules.

— Notre « chargement » tient le coup ? demanda Maitland. Il n'a pas pissé dans son froc ?

Valdez se pencha en avant.

— Les gars, on a un drôle de passager, là derrière, fit-il sur le ton de la confidence.

— C'est nouveau, tu trouves ? marmonna Koslowski.

— Je veux dire que celui-là est vraiment bizarre. On nous tire dessus, et pas un battement de paupière. Il reste tranquillement assis, comme s'il flottait au-dessus d'un bassin de lotus. Et vous devriez voir la médaille qu'il porte autour du cou. Elle doit bien peser un kilo.

— Tu exagères, fit Koslowski.

— Je te dis qu'il transporte un kilo d'or pendu à son cou. Mais qui c'est, ce type ?

— Un Laotien, répondit Maitland. Pas n'importe lequel.

— C'est tout ce que tu sais sur ton passager ?

— Je ne suis que le livreur. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus, objecta Maitland tout en faisant grimper le De Havilland à huit cents pieds.

A travers la porte ouverte du cockpit, il jeta un coup d'œil à l'homme installé au milieu du fatras des caisses de matériel. Dans la cabine obscure, son visage brillait comme de l'acajou ciré. Il avait les yeux fermés, ses paupières remuaient doucement. Maitland se demanda s'il priait. Pas de doute, cet homme était la cargaison la plus intéressante qu'il ait jamais transportée.

Il avait pourtant eu l'occasion d'accueillir à son bord un certain nombre d'étranges passagers. Depuis dix ans qu'il pilotait pour Air America, il avait vu monter à bord des généraux avec leurs bergers allemands, avec leurs petites amies, avec leurs gibbons. Il se plaisait à répéter que s'il avait existé un aéroport en enfer, il n'aurait pas hésité à y déposer ses passagers, du moment qu'ils lui présentaient un billet. N'importe quoi, n'importe quand, n'importe où — c'était la devise, à Air America.

— Le fleuve Song Ma, murmura Koslowski en scrutant le sol luxuriant de la jungle à travers les bandes de brouillard. Il y a de quoi se planquer, là-dessous. S'ils ont encore des .57 en place, on ne va pas avoir un largage facile.

— On n'aura pas un largage facile de toute façon, répondit Maitland en évaluant l'étendue verte et veloutée sous les crêtes.

La vallée était étroite ; il allait devoir descendre en piqué, vite et

bas, viser cette bande terriblement courte — une épingle dans la jungle —, et on pouvait toujours tomber sur un tir antiaérien non répertorié. Mais les ordres étaient de livrer leur mystérieux VIP laotien à l'intérieur du territoire nord-vietnamien. On ne lui avait pas parlé de le récupérer par la suite. Apparemment, il s'agissait d'un aller simple vers l'oubli.

— On commence la descente dans une minute, cria-t-il à Valdez par-dessus son épaule. Prépare le passager. Il va falloir qu'il saute en marche.

— Il dit qu'il emporte une caisse avec lui.

— Quoi ? Je n'ai pas entendu parler d'une caisse.

— Ils l'ont chargée à la dernière minute. Juste après la cargaison pour Nam Tha. Elle est lourde. Je vais avoir besoin d'aide.

Kozlowski défit sa ceinture d'un air résigné.

— O.K., soupira-t-il. Mais je te rappelle que je ne suis pas payé pour filer des coups de pied dans des caisses.

Maitland éclata de rire.

— Sans blague ? Et tu es payé pour quoi ?

— Oh, pour pas mal de choses..., répondit Koslowski d'un ton nonchalant en passant sous le bras de Valdez pour rejoindre la porte du cockpit. Pour bouffer, pour dormir, pour raconter des blagues coch...

Ces derniers mots furent interrompus par une déflagration assourdissante. L'explosion envoya Koslowski — ou plutôt ce qu'il en restait — valdinguer à l'avant du cockpit. Son sang éclaboussa le tableau de bord et recouvrit les chiffres de l'altimètre. Mais Maitland n'avait pas besoin de l'altimètre pour se rendre compte qu'ils descendaient à toute vitesse.

— Kozy ! hurla Valdez en contemplant fixement les restes du copilote. Kozy !

Ses appels désespérés se perdirent dans le hurlement du vent. Le De Havilland frissonna comme un oiseau blessé. Maitland se débattait avec les commandes, mais il savait déjà qu'il perdait de l'huile. Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'il atterrirait à plat sur le toit de la jungle.

Il jeta un coup d'œil derrière lui pour évaluer les dommages et aperçut, à travers le nuage tourbillonnant des débris, le corps ensanglanté de leur passager laotien gisant au milieu des caisses. Il remarqua les rayons de soleil qui filtraient par l'acier étrangement tordu de la carlingue, puis vit passer des morceaux de ciel bleu et de nuages là où aurait dû se trouver la porte. Mais qu'est-ce que ça voulait dire ? L'explosion était donc venue de l'intérieur ?

— Saute ! hurla-t-il à Valdez.



Valdez ne répondit pas. Il contemplait d'un air horrifié ce qui restait de Kozlowski.

Maitland le poussa.

— Saute, merde !

Cette fois, Valdez réagit. Il sortit du cockpit en titubant et en trébuchant sur le bournier de métal et de caisses qui encombraient la cabine. Arrivé devant la porte béante du cargo, il se retourna.

— Maitland ? appela-t-il en essayant de se faire entendre en dépit des hurlements du vent.

Leurs regards se croisèrent et, en une fraction de seconde, ils surent. Ils surent tous les deux que c'était la dernière fois qu'ils se voyaient.

— Je vais te suivre, cria Maitland. Saute !

Valdez recula de quelques pas pour prendre son élan et se jeta dans le vide.

Maitland ne prit pas la peine de vérifier si le parachute de son camarade s'était ouvert. Il avait d'autres soucis.

L'avion crachota, puis se mit à descendre en piqué.

Tout en dégrafant son harnais, Maitland comprit en un éclair que la chance l'avait abandonné. Ils étaient déjà trop bas et il n'avait plus le temps d'enfiler son parachute. Il ne le portait jamais. Boucler un parachute avant de partir signifiait que vous n'aviez pas confiance dans vos capacités de pilote, et Maitland savait — tout le monde savait — qu'il était le meilleur.

Il reboucla posément son harnais et s'accrocha au manche. A travers la vitre brisée du cockpit il regarda venir à sa rencontre le sol vert et luxuriant de la jungle et eut le temps de penser que le spectacle était d'une beauté à couper le souffle. Il avait toujours su que ça finirait comme ça, avec le vent qui sifflerait à travers la carlingue déchiquetée de son avion, la terre qui viendrait à sa rencontre, ses mains qui agripperaient les commandes. Cette fois, il n'allait pas sortir vivant de...

C'était étrange et saisissant de prendre soudainement conscience d'être un mortel.

« Je vais mourir. »

Etonnant... Oui, ce fut bien de l'étonnement que l'officier Maitland ressentit quand son De Havilland troua le tapis formé par la cime des arbres.

## *Vientiane, Laos*

A 19 heures, un communiqué annonça que le vol Air America 5078 avait disparu.

Au centre d'opérations de l'armée américaine de liaison, le colonel Joseph Kistner et ses collègues de la *Central and Defense Intelligence* accueillirent la nouvelle dans un silence de mort. Une opération vitale pour les intérêts des Etats-Unis d'Amérique et montée avec le plus grand soin venait de se solder par un désastre.

Le colonel Kistner demanda aussitôt confirmation.

On confirma avec des détails. Le vol 5078, attendu à Nam Tha à 15 heures, n'était jamais arrivé. Les recherches menées jusqu'à la tombée de la nuit n'avaient pas permis de retrouver l'épave. Mais on avait signalé des tirs de batteries antiaériennes lourdes près de la frontière et des .57 peu après Muong Sam. Le terrain montagneux n'offrait que de rares endroits propices à l'atterrissage.

Il paraissait donc raisonnable de supposer que l'avion avait été abattu et s'était écrasé en pleine jungle.

Une expression empreinte de gravité et de résignation se peignit sur le visage des hommes rassemblés autour de la table. Cet avion perdu signifiait la mort de leurs plus beaux espoirs. Ils contemplèrent Kistner en silence. Ils attendaient sa décision.

— Reprenez les recherches à l'aube, ordonna-t-il.

— Ce serait gaspiller des hommes pour ramener des cadavres, protesta l'officier de la CIA.

Kistner songea qu'il n'était qu'un salaud sans cœur, mais qu'il avait raison, comme toujours. Il rassembla ses papiers et se leva.

— Ce ne sont pas les hommes que nous cherchons, mais l'épave. Il faut absolument la localiser.

— Et ensuite ?

Kistner referma son attaché-case d'un coup sec.

— Ensuite, il faudra la brûler.

L'officier de la CIA manifesta son accord d'un bref hochement de tête. L'opération était fichue. Il n'y avait plus rien à faire.

A part détruire les preuves.

# 1.

## *Vingt ans plus tard* *Bangkok, Thaïlande*

Le général Joe Kistner ne transpirait pas, un détail qui fascinait Willy Jane Maitland. Elle-même ne portait que de légers sous-vêtements, un chemisier en voile de coton et une jupe en sergé, mais elle était en nage. Kistner était pourtant le genre d'homme qui aurait dû suer comme un bœuf. Il avait le teint rougeaud, des bajoues de bulldog, un nez couperosé couvert d'un réseau arachnéen de capillaires, et un cou épais qui paraissait vouloir s'échapper du col amidonné de sa chemise de militaire. Une caricature de vieux soldat endurci, songea-t-elle. A part ses yeux. Son regard demeurait évasif. Fuyant.

Ces yeux d'un bleu pâle et presque étrange contemplaient en ce moment le jardin à travers la véranda. Au loin, les luxuriantes collines thaïlandaises paraissaient fumer dans la chaleur de l'après-midi.

— Vous vous démenez pour rien, mademoiselle Maitland, dit-il au bout d'un moment. Les faits remontent à vingt ans. Votre père est mort.

— Ma mère n'a jamais accepté cette mort. Elle a besoin pour ça d'un corps à enterrer, général.

Kistner soupira.

— Bien sûr... Les épouses. Les ennuis viennent toujours des épouses. Il y a tant de veuves... Certaines oublient vite, mais d'autres...

— Ma mère fait partie de celles qui n'oublient pas.

— Je ne sais pas quoi vous répondre. Je ne sais pas ce que je serais censé vous dire...

Il se tourna vers elle, et ses yeux pâles visèrent son visage.

— Et puis, sincèrement, mademoiselle Maitland, à quoi tout cela vous servirait-il ? A part à satisfaire votre curiosité.

Cette dernière remarque agaça Willy. Il insinuait qu'elle se

déménait pour des raisons futiles. Ce guerrier bouffi au crâne plat la prenait pour une idiote, et surtout, il la prenait de haut. Ça tombait mal, parce que les galons ne l'impressionnaient pas. Ces derniers mois, elle avait frappé à la porte d'un certain nombre de militaires imbus d'eux-mêmes. Ils avaient tous exprimé la plus vive compassion, tout en éludant soigneusement ses questions. Mais Willy n'était pas femme à laisser sans réponse les questions qui la tracassaient, et elle avait la ferme intention de les harceler jusqu'à ce que ces gens-là parlent ou la mettent dehors.

On l'avait souvent reconduite à la porte.

— Votre cas relève du comité en faveur des victimes de guerre, répondit Kistner. C'est par eux que l'on passe pour...

— Ils prétendent qu'ils ne peuvent rien pour moi.

— Moi non plus, je ne peux rien pour vous.

— Nous savons tous les deux que c'est faux.

Il y eut un silence.

— Vraiment ? murmura-t-il d'une voix adoucie.

Elle se pencha en avant pour tenter d'asseoir son avantage.

— J'ai fait quelques recherches, général. J'ai écrit des lettres. Parlé à des dizaines de personnes — à tous ceux qui avaient un rapport avec la dernière mission de mon père. Et chaque fois que je mentionne le Laos, Air America ou le vol 5078, votre nom refait surface.

Il eut un vague sourire.

— C'est agréable de savoir qu'on ne vous a pas oublié, dit-il.

— On m'a dit que vous étiez en poste à Vientiane au moment des faits, et que c'est votre unité qui a organisé ce vol. Et plus précisément vous, général Kistner.

— Où avez-vous entendu cette rumeur ?

— Cette rumeur vient de mes contacts à Air America, c'est-à-dire des vieux amis de mon père. Vous conviendrez qu'il s'agit là de sources fiables...

Kistner ne répondit pas tout de suite. Il l'étudiait avec l'attention qu'il aurait déployée pour analyser un plan de bataille.

— J'ai peut-être en effet donné un tel ordre, concéda-t-il.

— Vous voulez dire que vous ne vous en souvenez pas ?

— Je veux dire que je n'ai pas la liberté d'en débattre. Il s'agit d'une information classée secret défense. Ce qui s'est passé au Laos touche un sujet extrêmement sensible.

— Mais il ne s'agit pas de me dévoiler des secrets militaires ! Cette guerre est finie depuis plus de quinze ans.

Kistner resta silencieux un long moment. Une telle véhémence avait de quoi surprendre chez une femme aussi frêle, mais, apparemment, Willy Maitland — un mètre soixante pieds nus — était

aussi têtue qu'un *marine* d'un mètre quatre-vingts et ne craignait pas d'affronter un général. A la minute où elle était entrée dans cette véranda, elle s'était redressée de toute sa hauteur. Au léger mouvement volontaire de sa mâchoire, il avait compris qu'il s'agissait d'une femme à ne pas traiter à la légère. Elle lui rappelait cette vieille plaisanterie d'Eisenhower : *Ce qui compte, ce n'est pas la taille du roquet, mais sa hargne*. Trois guerres — Japon, Corée et Viêt-nam —, avaient appris à Kistner à ne jamais sous-estimer un ennemi.

Et il n'allait pas sous-estimer la fille de Wild Bill Maitland.

Son regard glissa au-delà de la large véranda, vers les collines d'un vert éclatant. Dans sa cage en fer forgé, un ara macao poussa un cri strident de protestation.

Kistner reprit enfin la parole.

— Le vol 5078 a décollé de Vientiane avec un équipage composé de trois hommes — votre père, un copilote et l'homme chargé de larguer la cargaison en vol. Mais ils ont dévié de leur route vers le territoire nord-vietnamien, au-dessus duquel nous supposons qu'ils ont été abattus par des tirs ennemis. Seul Luis Valdez, l'homme chargé de la cargaison, a eu le temps de sauter en parachute. Il a été immédiatement capturé par les nord-vietnamiens. Votre père, lui, n'a jamais été retrouvé.

— Cela ne signifie pas qu'il est mort. Valdez a survécu...

— Survécu est un bien grand mot...

Ils marquèrent un temps de silence. Valdez avait passé cinq ans dans un camp de prisonniers, et il n'avait pas supporté le retour à la civilisation. Il était rentré dans son pays un samedi et s'était suicidé d'une balle le dimanche.

— Vous oubliez quelque chose, général, riposta Willy. Le passager...

— Ah oui, fit Kistner sans se démonter. Je l'avais oublié.

— Qui était-ce ?

Kistner haussa les épaules.

— Un Laotien. Son nom n'a aucune importance.

— Il travaillait pour la CIA ?

— Cette information, mademoiselle Maitland, est classée top secret.

Il détourna le regard, une manière de lui faire comprendre que le sujet était tabou.

— Après la disparition de l'avion, poursuivit-il, nous avons organisé des recherches. Mais nous avons essuyé des tirs au sol, et nous avons compris que les survivants, s'il y en avait, étaient probablement tombés aux mains de l'ennemi.

— Donc, vous les avez abandonnés sur place.

— Nous n'avons pas pour habitude de gaspiller des vies, mademoiselle Maitland. Et des recherches plus poussées n'auraient malheureusement servi à rien d'autre qu'à sacrifier des vivants pour sauver des morts.

Elle comprenait le raisonnement. Un tacticien ne pouvait pas se permettre faire du sentiment. En ce moment, il se tenait sur son fauteuil, raide comme un piquet, et ses yeux contemplaient les collines verdoyantes qui entouraient la villa, comme s'il s'attendait encore à en voir surgir des ennemis.

— Nous n'avons jamais retrouvé l'endroit où l'avion s'est écrasé, reprit-il. Mais cette jungle avalerait n'importe quoi. Tout ce brouillard qui stagne au-dessus des vallées... La forêt est si dense que le sol ne voit jamais la lumière du soleil. Mais vous vous en rendrez compte vous-même suffisamment tôt. Quand partez-vous pour Saïgon ?

— Demain matin.

— Et les autorités vietnamiennes ont accepté de vous recevoir pour parler de votre père ?

— Je ne leur ai pas donné la véritable raison de mon voyage. Je craignais de ne pas obtenir mon visa.

— Subtile manœuvre. Ils n'apprécient pas beaucoup la controverse. Et que leur avez-vous dit, pour justifier votre déplacement ?

— J'ai tout simplement joué les touristes.

Elle secoua la tête et éclata de rire.

— J'ai réservé une visite guidée de luxe. Six villes en deux semaines.

— Vous semblez avoir compris comment ça fonctionne en Asie. On n'aborde pas les problèmes de front. On tourne autour.

Il consulta sa montre, signe qu'il considérait l'entretien comme achevé.

Ils se levèrent. Pendant qu'ils se saluaient, elle sentit qu'il la jaugeait une dernière fois du regard. Sa poignée de main, à la fois ferme et directe, était bien celle d'un vétéran de guerre.

— Bonne chance, mademoiselle Maitland, fit-il en hochant la tête pour la congédier. J'espère que vous trouverez ce que vous cherchez.

Il se tourna pour regarder du côté des collines. Ce fut à ce moment-là que Willy remarqua les minuscules perles de sueur qui brillaient sur son front comme des diamants.

\* \* \*

Le général Kistner suivit des yeux Willy Maitland qui repartait vers le bâtiment principal, escortée d'un domestique. Il se souvenait très clairement de Wild Bill Maitland et n'avait pas l'esprit tranquille. Sa

filles lui ressemblait un peu trop. Ça promettait des ennuis.

Il marcha jusqu'à la table où le thé était servi et agita une clochette dont le tintement résonna dans la spacieuse véranda. Quelques secondes plus tard, son secrétaire particulier apparut.

— M. Barnard est arrivé ? demanda Kistner.

— Il attend depuis une heure et demie, répondit l'homme.

— Et le chauffeur de Mlle Maitland ?

— Je l'ai renvoyé, comme vous me l'aviez demandé.

— Bien, acquiesça Kistner. Bien.

— Dois-je faire entrer M. Barnard ?

— Non. Dites-lui que j'annule tous mes rendez-vous d'aujourd'hui. Et aussi ceux de demain.

Le secrétaire fronça les sourcils.

— Il va être mécontent.

— Oui, je m'en doute, fit Kistner tout en tournant le dos pour rejoindre son bureau. Mais c'est son problème.

\* \* \*

Willy suivit le domestique thaïlandais vêtu d'une impeccable veste blanche à travers un vaste hall où leurs pas résonnaient comme dans une cathédrale. Il la fit entrer dans la salle de réception, puis s'arrêta pour lui adresser un regard plein d'interrogation polie.

— Souhaitez-vous que j'appelle un taxi ? lui demanda-t-il.

— Non, merci. Je rentre avec mon chauffeur.

Le domestique parut déconcerté.

— Mais votre chauffeur est parti depuis déjà un moment.

— C'est impossible ! s'exclama Willy en jetant un regard contrarié en direction de la fenêtre. Il était supposé attendre que...

— Il s'est peut-être garé un peu plus loin, à l'ombre, sous les arbres. Je vais aller vérifier.

A travers la double porte-fenêtre donnant sur l'extérieur, Willy le suivit des yeux tandis qu'il descendait les marches vers l'allée en sautant gracieusement. Une voiture pouvait aisément se dissimuler dans la jungle de plantes et d'arbres qui embellissait la vaste propriété. Un peu plus loin, de l'autre côté de l'allée, un jardinier taillait une haie de jasmin. Un chemin de gravier traversait la pelouse en direction d'un jardin de fleurs jalonné de bancs de pierre. Au loin, une brume bleutée et féérique paraissait planer au-dessus de Bangkok.

Un raclement de gorge masculin attira l'attention de Willy. Un homme se tenait debout dans un coin reculé de la salle de réception. Quand elle se tourna vers lui, il la salua sobrement d'un signe de tête. Elle eut le temps d'entrevoir un sourire arrogant et une mèche de

cheveux bruns qui retombaient sur un front bronzé. Puis il détourna la tête pour se replonger dans la contemplation de la tapisserie ancienne accrochée au mur.

Etrange. Il ne ressemblait en rien au genre d'hommes qui s'intéressent aux broderies mangées aux mites. Une auréole de sueur trempait le dos de sa chemise kaki dont il avait négligemment retroussé les manches au-dessus des coudes, et on aurait dit qu'il n'avait pas quitté son pantalon depuis une semaine — pas même pour dormir. Un porte-documents estampillé *Labo d'identification de l'armée américaine* était posé sur le sol près de lui, pourtant, il n'avait pas l'air d'un militaire. Rien dans son attitude n'évoquait la discipline. On l'imaginait plus aisément affalé à un comptoir de bar qu'en train de patienter dans la salle de réception carrelée de marbre du général Kistner.

— Mademoiselle Maitland ?

Le domestique revenait en secouant la tête d'un air désolé.

— Il doit y avoir un malentendu. Le jardinier dit que votre chauffeur est retourné en ville.

— Oh non ! soupira-t-elle en jetant de nouveau un regard frustré du côté de la fenêtre. Mais comment vais-je rentrer à Bangkok ?

— Le chauffeur du général Kistner pourrait vous emmener ? Il est parti faire une livraison, mais il ne devrait pas tarder à revenir. En attendant, vous n'aurez qu'à visiter le jardin, si vous le souhaitez.

— Oui, oui. Je suppose que c'est une bonne idée.

Le domestique ouvrit la porte avec un sourire plein de fierté.

— C'est un jardin très réputé. Le général Kistner est célèbre pour sa collection d'orchidées. Vous les trouverez au bout du chemin, près du bassin aux carpes.

Willy sortit dans la brume tiède de la fin d'après-midi et se mit à remonter le chemin de gravier. Excepté le claquement sec et régulier des ciseaux du jardinier, rien ne troublait le silence. Elle se dirigea vers un bosquet d'arbres. A mi-chemin, sur la pelouse, quelque chose la poussa à se retourner pour regarder en arrière, en direction de la maison.

Elle fut d'abord éblouie par les rayons du soleil qui se reflétaient sur la façade de marbre, puis elle se concentra sur le rez-de-chaussée et distingua une silhouette d'homme près d'une des fenêtres. Le domestique, peut-être ?

Elle se détourna et se remit à marcher, tout en ayant conscience à chaque pas de ce regard posé sur elle.



Debout près de la fenêtre, Guy Barnard observait la jeune femme qui traversait la pelouse en direction du jardin. Il apprécia la manière dont le soleil dansait dans ses cheveux blond-roux, sa façon de bouger, le joyeux balancement de sa démarche. Il évalua lentement le corps de la jeune femme en balayant méthodiquement du regard son chemisier sans manches, sa taille étroite, la courbe douce de ses hanches, sa jupe trop longue, ses jolis mollets, ses chevilles fines, ses beaux...

Il mit fin à regret à cette agréable énumération. Ce n'était pas le moment de se laisser distraire. Il jeta tout de même un dernier regard appréciateur à la silhouette qui s'éloignait. D'accord, elle était un peu maigre, mais elle avait des jambes superbes. Vraiment superbes.

Des pas claquèrent sur le sol de marbre. Guy se retourna. Le secrétaire particulier de Kistner, un Thaïlandais au visage sérieux et imberbe, approchait.

— Monsieur Barnard, veuillez nous excuser pour cette attente, fit l'homme. Mais le général a dû faire face à une urgence.

— Il va me recevoir, maintenant ?

Le secrétaire se dandina d'un pied sur l'autre. Il paraissait gêné.

— J'ai bien peur que...

— J'attends depuis 15 heures, fit remarquer Guy.

— Oui, je comprends, oui. Malheureusement, le général Kistner ne peut pas vous rencontrer comme prévu.

— Dois-je vous rappeler que ce n'est pas moi qui ai sollicité un rendez-vous avec le général, mais le général lui-même qui a demandé à me voir ?

— Oui, mais...

— J'ai dû empiéter sur un emploi du temps chargé, coupa Guy.

Il était furieux et ne se gêna pas pour le manifester.

— Je me suis déplacé jusqu'ici, poursuivit-il. Et...

— Je comprends, mais...

— Dites-moi au moins pourquoi le général a tellement insisté pour me voir aujourd'hui ?

— Vous devrez lui poser vous-même la question.

Guy avait jusque-là réussi à maîtriser son agacement ; il se redressa de toute sa hauteur. Il n'était pas vraiment grand, mais il dépassait tout de même d'une bonne tête le secrétaire.

— C'est donc comme ça que le général traite ses affaires ?

Le secrétaire eut un imperceptible haussement d'épaules.

— Je suis désolé, monsieur Barnard. Ce changement de programme était tout simplement imprévisible.

Ses yeux s'égarèrent quelques secondes pour fixer quelque chose de l'autre côté des portes-fenêtres.

Guy suivit son regard et constata qu'il observait la femme qui se

promenait dans le jardin.

L'homme fit claquer ses talons, signe que le devoir l'appelait ailleurs.

— Vous n'aurez qu'à vous manifester dans quelques jours, monsieur Barnard. Je vous promets que nous vous fixerons un autre rendez-vous.

Guy attrapa son porte-documents et se dirigea vers la porte.

— Dans quelques jours, rétorqua-t-il, je serai à Saigon.

Tout en descendant les marches du porche, il songea avec écœurement qu'il venait de perdre son après-midi. Puis il rejoignit l'allée déserte en jurant de nouveau entre ses dents. Il avait laissé sa voiture à plus de cent mètres du bâtiment principal, à l'ombre d'un flamboyant. De loin, il vit que le chauffeur n'était pas installé derrière le volant, et pas non plus à proximité du véhicule. Ce coquin de Puapong était probablement en train de flirter avec la fille du jardinier.

Guy se dirigea d'un pas lourd et résigné vers la voiture. Le soleil était brûlant, et des vagues de brume de chaleur s'élevaient du chemin de gravier. A mi-chemin, il jeta un coup d'œil distrait du côté du jardin et aperçut la jeune femme assise sur un banc de pierre. Elle paraissait abattue. Inutile de se demander pourquoi : le trajet jusqu'à Bangkok était long, et Dieu seul savait quand son chauffeur se montrerait.

Il bifurqua vers le banc de pierre. Après tout, un peu de compagnie lui ferait le plus grand bien.

Elle paraissait plongée dans ses pensées et ne le remarqua que lorsqu'il s'arrêta devant elle.

— Bonjour, lança-t-il.

Elle plissa les yeux pour lutter contre le soleil aveuglant.

— Bonjour, répondit-elle.

C'était un salut neutre, ni amical ni hostile.

— J'ai cru entendre que vous aviez besoin d'une voiture pour rentrer en ville ?

— J'ai déjà une voiture, merci beaucoup.

— Mais vous ne savez pas dans combien de temps elle reviendra. Et moi, je retourne également à Bangkok.

Comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Je vous assure que ça ne me dérange pas du tout.

Elle lui jeta un regard intrigué. Elle avait des yeux gris argent, directs, qui ne cillaient pas. Ils paraissaient le sonder. Cette fille-là n'était pas timide...

Elle se détourna vers la maison.

— Le chauffeur de Kistner devait me prendre, et...

— Il n'est pas là. Moi, si.

De nouveau, il eut droit à ce regard inquisiteur. Elle dut finalement le juger convenable, car elle daigna se lever.

— Merci, c'est très gentil à vous.

Ils reprirent ensemble le chemin de gravier. En s'approchant de la voiture, Guy constata que des pieds dépassaient d'une des portières. Son chauffeur était étendu en travers de la banquette arrière, comme un cadavre.

La femme s'arrêta et contempla la silhouette immobile.

— Oh, seigneur... Il n'est pas...

Un ronflement de bienheureux se fit entendre.

— Non, il n'est pas..., la rassura Guy. Hé ! Puapong ! appela-t-il en tapant sur la portière.

Un autre ronflement — qui aurait pu rivaliser avec le tonnerre — lui répondit.

— Hé ! Belle au bois dormant ! cria Guy en cognant de nouveau sur la portière. Tu vas te réveiller, ou il faut que je t'embrasse ?

— Quoi ? Quoi ? fit une voix rauque de sommeil.

Puapong remua et ouvrit un œil injecté de sang.

— Patron ? Vous avez déjà fini ?

— La sieste était agréable ? demanda Guy d'un ton aimable.

— Assez.

Guy lui fit cérémonieusement signe de libérer la place.

— Je suis désolé de te déranger, mais il se trouve que j'ai proposé à cette jeune femme de la raccompagner, déclara-t-il.

Puapong sortit précipitamment de la voiture, fit le tour d'un air endormi, et se laissa tomber derrière le volant. Il secoua la tête à plusieurs reprises, puis promena sa main sous ses pieds pour chercher les clés.

La jeune femme paraissait de plus en plus méfiante.

— Vous êtes sûr qu'il est en état de conduire ? murmura-t-elle tout bas.

— Cet homme possède des réflexes de chat, répondit Guy. Quand il n'a pas bu.

— Quand il n'a pas bu ?

— Puapong ? Tu as bu ?

— Bien sûr que non, je suis à jeun, protesta Puapong sur le ton de la fierté blessée. Ça ne se voit pas ?

— Voilà, vous avez votre réponse, fit Guy en s'adressant à la jeune femme.

Elle soupira.

— Me voilà tout à fait rassurée, dit-elle d'un ton ironique.

Elle jeta un regard nostalgique du côté de la maison. Debout sur les marches de l'escalier, le domestique thaïlandais agitait une main

en guise d'au revoir.

Guy fit signe à Willy de s'installer.

— Nous avons un long chemin à parcourir, dit-il.

Tandis que la voiture descendait à flanc de colline, elle demeura silencieuse. Ils étaient tous deux installés sur le siège arrière, à moins d'un mètre l'un de l'autre, et pourtant, elle paraissait terriblement lointaine et gardait les yeux obstinément fixés sur le paysage.

— Vous êtes restée un long moment avec le général, fit-il remarquer.

Elle acquiesça.

— J'avais beaucoup de questions à lui poser.

— Vous êtes journaliste ?

— Pardon ?

Elle se tourna vers lui.

— Oh, non... C'était juste pour... Une vieille affaire de famille.

Il attendit qu'elle développe, mais elle se détourna de nouveau vers la vitre de sa portière.

— Il s'agissait sûrement une affaire très importante, commenta-t-il.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Après votre départ, le général a annulé tous ses rendez-vous. Y compris celui qu'il avait avec moi.

— Il ne vous a pas reçu ?

— Non, je n'ai vu que son secrétaire. Pourtant c'était Kistner qui avait demandé à me voir. Pas le contraire.

Elle parut surprise et fronça les sourcils, puis elle haussa les épaules.

— Je suis certaine que ma venue n'a rien à voir avec ce désistement, dit-elle.

« Et moi, je suis sûr du contraire », songea-t-il. Il se sentait soudain agacé. Bon sang, pourquoi cette femme le rendait-elle tellement nerveux ? Elle était parfaitement immobile, mais il avait la sensation qu'une tempête se déchaînait en ce moment sous son crâne. Il avait finalement décidé de la trouver jolie, même si elle ne correspondait pas aux canons de la beauté. Elle avait l'intelligence d'éviter le maquillage, qui aurait banalisé son visage de jeune fille rangée — un genre qui n'avait jamais retenu jusque-là son attention, et auquel il préférerait les dévergondées et les marginales. Mais celle-là avait quelque chose de particulier, avec ses yeux de la couleur de la fumée, sa mâchoire carrée et son petit nez clairsemé de taches de rousseur. Et une bouche... Une bouche qu'on devinait agréable à embrasser...

— Combien de temps restez-vous à Bangkok ? demanda-t-il machinalement.

— Je suis là depuis deux jours, et je pars demain.

Merde.

— Pour Saigon.

Il releva brusquement le menton, surpris.

— Saigon ?

— Ou Hô Chi Minh-Ville. C'est comme ça qu'on l'appelle aujourd'hui, non ?

— Quelle coïncidence, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— Je vais moi aussi à Saigon. Dans deux jours.

— Vraiment ?

Elle jeta un regard en coin vers le porte-documents posé entre eux sur la banquette. Il portait le sigle *Labo de l'armée américaine*.

— Vous travaillez pour le gouvernement ? Vous êtes ici en mission, c'est ça ?

Il acquiesça.

— Et vous ? Qu'est-ce qui vous amène ici ?

Elle regarda droit devant elle.

— Affaire de famille, vous m'avez déjà posé la question, dit-elle sèchement.

— Ah oui, c'est vrai, acquiesça-t-il tout en se demandant de quelle affaire de famille il pouvait bien s'agir. Vous êtes déjà allée à Saigon ?

— Une fois. Je n'avais que dix ans.

— Votre père faisait son service ?

— Si l'on veut, murmura-t-elle en gardant les yeux obstinément fixés au loin, droit devant elle. Je ne me souviens pas vraiment de la ville, juste de la chaleur, de la poussière, des voitures, des embouteillages, poursuivit-elle. Et des jolies femmes.

— Ça a beaucoup changé depuis. Il y a beaucoup moins de voitures.

— Et de jolies femmes ?

Il rit.

— Les jolies femmes sont toujours là. La poussière et la chaleur aussi. Mais tout le reste est différent.

Il se tut quelques minutes, puis ajouta d'un ton dégagé, comme si l'idée venait de le traverser.

— Si vous ne savez pas quoi faire, je pourrais vous servir de guide.

Elle hésita, visiblement tentée par la proposition.

« Allez, accepte, accepte », songea-t-il. Puis il croisa dans le rétroviseur le regard de Puapong qui lui adressait un sourire et un clin d'œil complice.

Il espéra que la jeune femme n'avait rien remarqué.

Mais Willy avait surpris l'échange et compris ce que cela signifiait. « Nous y voilà », se dit-elle. Bientôt il allait l'inviter à dîner, et elle lui

répondrait qu'elle ne pouvait pas, alors il lui proposerait de boire un verre. Et là, elle craquerait et dirait oui parce qu'elle le trouvait terriblement séduisant...

— Je suis libre ce soir, fit-il. Accepteriez-vous de dîner avec moi ?

— Je ne peux pas, murmura-t-elle en se demandant qui avait écrit ce dialogue convenu et comment on s'y prenait pour y échapper.

— De boire un verre, dans ce cas, insista-t-il.

Il lui décocha un demi-sourire, et elle se sentit au bord du gouffre. Le plus étonnant était qu'il n'était même pas beau. Son nez crochu — probablement cassé lors d'une quelconque rixe — aurait mérité une intervention esthétique ; ses cheveux, eux, avaient besoin d'une coupe, ou au moins de l'intervention urgente et énergique d'un peigne. Il n'avait pas le visage marqué par le temps, mais de profondes rides d'expression encadraient ses yeux ; elle lui donna dans les quarante ans. Pas de doute, elle avait connu des hommes plus séduisants... Et qui lui avaient offert bien plus qu'une nuit à l'hôtel.

« Qu'est-ce qui peut bien me plaire chez lui ? »

— C'est d'accord pour un verre ? répéta-t-il.

— Merci, dit-elle. Non, merci.

A son grand soulagement, il n'insista plus. Il acquiesça en silence, s'enfonça dans la banquette, et détourna la tête vers le paysage qui défilait. Les doigts sur le porte-documents se mirent à tambouriner un rythme machinal des plus agaçants. Willy décida d'ignorer ce goujat autant qu'il l'ignorait. Malheureusement, c'était impossible, il avait une présence magnétique qui vous absorbait.

\* \* \*

Quand le chauffeur freina devant l'Oriental Hotel, Willy était déjà prête à sauter de la voiture. Ce qu'elle fit. Ou presque.

— Merci de m'avoir raccompagnée, lança-t-elle en claquant la portière.

— Hé ! Attendez ! appela-t-il par la vitre ouverte. Je ne connais même pas votre nom.

— Willy.

— Vous avez sans doute aussi un nom de famille.

Elle se détourna et commença à monter les marches de l'hôtel.

— Maitland, fit-elle par-dessus son épaule.

— A bientôt, Willy Maitland ! cria-t-il.

« Certainement pas », riposta-t-elle en son fort intérieur. Mais en atteignant la porte du hall d'entrée, elle ne put s'empêcher de regarder en arrière pour suivre des yeux la voiture qui disparaissait au coin. Ce fut à ce moment-là qu'elle se rendit compte qu'elle ne lui avait pas demandé son nom.

Guy se laissa tomber sur le lit de sa chambre du Liberty Hotel en se demandant ce qui l'avait poussé à réserver dans ce taudis. Sans doute la nostalgie. Et aussi le maigre montant des émoluments que lui versait le gouvernement. Il descendait toujours ici quand il venait à Bangkok, et il n'avait jamais songé jusque-là à changer d'établissement. Cet endroit lui rappelait des souvenirs. Par exemple des nuits torrides, en 1973, quand il était encore un soldat de première classe... Il avait vingt-trois ans à l'époque et elle, trente. *Darlene*... Elle s'appelait Darlene, et elle était infirmière de l'armée. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle fumait comme un pompier, elle avait trois enfants et elle pesait vingt kilos de trop. Quel dommage ! Cette femme, comme cet hôtel, était tombée dans la déchéance.

Tout en contemplant les rues de Bangkok à travers la vitre sale, il songea avec tristesse que lui aussi avait probablement subi les outrages du temps — comme Darlene, et comme cette ville. Autrefois, il avait aimé Bangkok, ses marchés aux couleurs si vives qu'elles vous aveuglaient, les nuits qu'il passait à traîner dans les petites rues de Pat Pong où l'on trouvait toujours des filles et de la musique. En ce temps-là, rien ne le dérangeait. Ni les mauvaises odeurs, ni la chaleur, ni le bruit.

Pas même les balles. Il se sentait protégé, immortel. Il s'était persuadé qu'il ne rentrerait pas chez lui dans un cercueil, comme certains de ses camarades. Ne pas avoir peur, c'était le seul moyen de tenir le coup. Et puis, si l'on se mettait à réfléchir au danger, on faisait un piètre soldat.

Il se demanda s'il n'avait pas fini par devenir tout de même un piètre soldat.

Il était encore ébahi d'avoir survécu. Il ne comprenait pas comment il avait pu en revenir, et ne le comprendrait sans doute jamais.

Il le comprenait encore moins quand il pensait à ceux qui étaient morts dans cet avion qui s'apprêtait à décoller de Da Nang, et qui aurait dû être leur passeport pour le retour, l'oiseau magique qui les emportait loin de l'enfer. Il y avait eu tant de victimes, et si peu de rescapés. Comment avait-il pu s'en sortir ?

Mais l'accident lui avait laissé des cicatrices : il avait gardé une peur panique de l'avion.

Il fit un effort pour ne pas penser à son prochain départ pour Saigon. Son travail l'obligeait malheureusement à voyager en avion. Il allait en baver pendant toute la durée du vol, ce n'était pas la peine de

se rendre malade d'avance.

Il prit son porte-documents, en sortit les dossiers de soldats disparus qu'il avait apportés avec lui, et s'allongea sur le lit pour les étudier. Chaque dossier comportait un nom, un grade, un matricule, une photographie et un rapport détaillé — autant que possible — des circonstances de la disparition. Il se plongea dans le premier, celui d'un pilote de la marine, le lieutenant commandant Eugene Stoddard, qu'on avait vu pour la dernière fois alors qu'il s'éjectait de son bombardier à soixante kilomètres à l'ouest de Hanoi. En plus de ces renseignements élémentaires, on avait ajouté un schéma dentaire, ainsi que le compte rendu d'une radio de fracture du bras datant de l'adolescence. Le dossier ne mentionnait pas les à-côtés : la femme qu'il avait laissée derrière lui, les enfants, les questions sans réponses.

Il y avait toujours des questions sans réponses quand un soldat disparaissait au combat.

Guy nota mentalement au passage les éléments significatifs du dossier Stoddard, puis il prit le suivant, un cas similaire, un homme dont le profil correspondait aux dépouilles que le gouvernement vietnamien avait décidé de leur soumettre. Il ne lui restait plus qu'à étudier les squelettes et à leur attribuer une identité — si possible. Ce n'était pas un travail des plus réjouissants, mais il fallait bien que quelqu'un s'en charge.

Il mit de côté le deuxième dossier et passa au troisième.

Celui-ci ne contenait pas de photographie. Il l'avait glissé à la dernière minute dans son porte-documents, presque à regret. La couverture était marquée d'un vieux tampon « Secret défense » et d'un second, apposé un an plus tôt « Déclassé ». Il l'ouvrit et fronça les sourcils dès la première page.

Nom de code : Friar Tuck

Statut : Déclassé (à compter d'octobre 1985)

Contenu :

1. Synthèse des témoignages
2. Identités possibles
3. Etat actuel de la recherche

*Friar Tuck...*

Un nom légendaire connu de tous les soldats qui avaient fait le Viêt-nam... Guy avait toujours pensé que les histoires qui circulaient à propos de ce pilote américain passé à l'ennemi n'étaient que des légendes à dormir debout.

Il avait commencé à changer d'avis quelques semaines plus tôt.

Il se trouvait à son bureau, au labo des experts de l'armée, quand deux hommes se présentant comme des membres d'une association, le



groupe Ariel, étaient entrés.

« Nous avons une proposition à vous faire, avaient-ils dit. Nous savons que vous devez vous rendre bientôt au Viêt-nam, et nous voudrions vous charger de débusquer un criminel de guerre. »

L'homme qu'ils recherchaient se nommait Friar Tuck.

Guy leur avait ri au nez.

« Premièrement, je ne fais pas partie de la police de l'armée, avait-il objecté. Deuxièmement, ce Friar Tuck n'est qu'une légende. »

En guise de réponse, ils lui avaient tendu un chèque de vingt mille dollars — pour couvrir ses « frais ». Bien entendu, il ne s'agissait que d'une avance ; le solde suivrait quand il reviendrait avec le traître.

« Et si je refuse de me charger de ce boulot ? avait objecté Guy.

— Vous n'êtes pas en position de refuser, lui avait-on rétorqué. »

Ils avaient enchaîné avec ce qu'ils savaient de lui, de son passé, de la faute qu'il avait commise pendant la guerre. Un secret terrible qui pouvait le détruire, un secret qu'il avait dissimulé derrière un mur de peur et de dégoût. Ils lui avaient soigneusement expliqué ce qu'il adviendrait de lui si ce secret venait à être découvert. Le scandale. Le procès. La prison.

Acculé, il n'avait eu d'autre choix que d'accepter. Il avait pris le chèque et attendu la suite.

La suite était arrivée sous la forme de ce dossier qu'on lui avait envoyé chez lui, à Honolulu, la veille de son départ, de Washington, par courrier spécial. Il l'avait glissé dans son porte-documents sans même le regarder.

Il le lisait donc pour la première fois. Il s'arrêta longuement sur la page où figuraient les identités présumées du traître. Il reconnut plusieurs noms qu'il avait déjà vu passer parmi ses dossiers, et cela le fit grincer des dents. Ces hommes étaient probablement morts au combat. Les considérer comme des traîtres était une insulte à leur mémoire.

Il lut un à un les noms de ces pilotes réduits au silence, et que l'on supposait passés à l'ennemi. Au milieu de la liste, l'un deux retint son attention. *William T. Maitland, pilote, Air America*. Il était marqué d'un astérisque renvoyant à une note « Dossier M-70-416. Secret Défense ».

*William T. Maitland...*

Il avait entendu ça quelque part. Mais où ? Maitland... Maitland...

Puis il revit la jeune femme à la villa de Kistner, la petite aux cheveux blond-roux et aux jambes superbes. Elle avait dit se trouver là « pour affaire de famille ». Pour affaire de famille chez le général Joe Kistner, un homme dont les liens avec les services de renseignement de l'armée ne faisaient aucun doute pour personne. Bien sûr...

*A bientôt, Willy Maitland.*

C'était une drôle de coïncidence. Et pourtant...

Il reprit le dossier Friar Tuck depuis le début, en s'intéressant tout particulièrement aux paragraphes concernant l'état actuel de la recherche, qu'il lut deux fois de suite. Puis il se leva et se mit à arpenter sa chambre en réfléchissant aux options qui s'offraient à lui. Elles n'étaient pas des plus réjouissantes.

Guy répugnait à utiliser les gens. Mais les enjeux étaient considérables, et il était personnellement impliqué dans cette affaire. Il y avait ce secret qui risquait de le détruire. Il songea qu'il n'était probablement pas le seul à avoir ramené de cette foutue guerre un fardeau écrasant qu'il ne pouvait partager avec quiconque. Et après ? Qu'est-ce que ça changeait ?

Il alla refermer le dossier. Sa décision était prise. Les informations qu'on lui avait fournies ne lui suffiraient pas. Pour mettre la main sur Maitland, il avait besoin de l'aide de la jolie jeune femme aux longues jambes.

Pourtant, il n'était pas certain d'être suffisamment cynique pour l'utiliser.

« As-tu le choix ? » lui murmura une petite voix, celle de la nécessité.

C'était terrible. Mais, en effet, il n'avait pas le choix.

\* \* \*

Il n'était que 17 heures, et l'ambiance n'avait pas encore décollé au Bong Bong Club. Sur la scène, trois femmes au corps huilé et luisant se tortillaient ensemble comme un trio de serpents. De vieilles enceintes crachaient une musique au rythme sombre et primitif qui palpitait dans la pénombre.

Réfugié dans un coin, à sa table habituelle, Siang embrassa d'un coup d'œil la danse, les hommes qui sirotaient leur verre, les serveuses qui se déhanchaient pour mériter leurs pourboires. Puis il se concentra sur ce qui se passait sur scène, et tout particulièrement sur la fille au centre du trio. On la remarquait tout de suite. Hanches généreuses, seins abondants, langue rose de carnivore. Il n'aurait pas su dire ce qui l'attirait dans ses yeux, mais elle avait ce regard spécial, incomparable... Son string portait le numéro sept. Il faudrait penser à demander des informations sur cette numéro sept, tout à l'heure.

— Bonjour, monsieur Siang.

Siang leva les yeux vers l'homme qui se dressait dans la pénombre. Bon sang, ce qu'il était grand ! Il le connaissait depuis bien longtemps, mais il avait toujours l'impression d'être un enfant quand il se trouvait face à ce géant.

L'homme commanda une bière et s'installa à la table. Il demeura un moment silencieux, apparemment absorbé par le spectacle.

— C'est un nouveau numéro ? demanda-t-il.

— Celle du milieu est nouvelle.

— Elle est belle. C'est votre genre, non ?

— C'est à vérifier, répondit Siang en buvant une gorgée de whisky, les yeux toujours rivés à la scène. Vous disiez avoir un travail pour moi ?

— Un petit travail. Facile.

— J'espère que ce n'est pas une façon de m'annoncer que la récompense sera petite aussi.

L'homme rit doucement.

— Pas du tout. Ne me suis-je pas toujours montré généreux ?

— Comment s'appelle-t-il ?

— C'est une femme, corrigea l'homme en faisant glisser une photographie sur la table. Elle s'appelle Willy Maitland. Trente-deux ans, un mètre cinquante-neuf, cheveux blond-roux, courts, yeux gris. Elle est descendue à l'Oriental.

— Américaine ?

— Oui.

Siang marqua un temps de pause.

— Inhabituelle requête, commenta-t-il enfin.

— Il s'agit d'une urgence.

En cas d'urgence, le prix monte, songea Siang.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Elle part demain matin pour Saigon. Ça ne vous laisse que ce soir pour agir.

Siang acquiesça et se tourna vers la scène. Il constata avec plaisir que la fille du milieu, celle qui portait le numéro sept, regardait droit dans sa direction.

— Ça devrait me suffire, répondit-il sobrement.

\* \* \*

Willy Maitland contemplait les eaux tourbillonnantes du fleuve depuis la rive.

En entrant sur la terrasse du restaurant, Guy Barnard remarqua tout de suite sa frêle silhouette appuyée à la rambarde, et ses cheveux courts, ébouriffés par le vent. Elle gardait le regard obstinément fixé sur un point ; il en déduisit qu'elle était perdue dans ses pensées et qu'elle avait envie qu'on la laisse seule. Il s'arrêta au bar et commanda une bière — une Oranjeboom, une délicieuse bière néerlandaise dont

il n'avait pas apprécié le goût depuis des années. Puis il demeura un long moment à observer Willy, tout en caressant sa joue tiède avec la bouteille fraîche.

Willy continuait à scruter le Chao Phraya avec une immobilité de statue, comme hypnotisée par les profondeurs de l'eau boueuse du fleuve. Guy traversa la terrasse dans sa direction, passa devant des tables et des chaises vides, descendit les marches menant au fleuve, et vint s'accouder à la rambarde, à côté de la jeune femme, tout en s'émerveillant des reflets rouges et or que jetait le coucher de soleil dans ses cheveux.

— Jolie vue, dit-il.

Elle se tourna vers lui, mais ne lui accorda qu'un regard bref et indifférent, avant de s'intéresser de nouveau aux remous boueux.

Il posa sa bouteille sur le rebord de la rambarde.

— Vous n'avez pas changé d'avis, au sujet de ce verre ?

Cette fois, elle ne lui fit même pas l'aumône d'un regard.

— Je sais ce que c'est que d'être seul dans une ville étrangère, sans personne à qui confier vos angoisses et vos frustrations. Je me suis dit que...

— Fichez-moi la paix, coupa-t-elle.

Puis elle tourna le dos au fleuve et s'éloigna.

Tout en se demandant s'il n'était pas en train de perdre la main, il attrapa sa bière et la suivit. Elle continua à l'ignorer superbement et longea la terrasse en écartant de temps à autre une mèche de cheveux qui la dérangeait. Elle marchait avec un très charmant balancement des hanches, juste un peu trop osé pour mériter l'adjectif gracieux.

— Je crois que nous devrions dîner ensemble, fit-il en se calant sur son pas. Et aussi parler.

— Parler de quoi ?

— Eh bien... Nous pourrions commencer par le temps. Ensuite, nous glisserions vers la politique, puis la religion, ma famille, votre famille.

— Je suppose que tout ça serait censé nous mener quelque part ?

— Bien entendu.

— Laissez-moi deviner... Dans votre chambre, peut-être ?

— C'est ce que vous pensez ? dit-il d'un air offensé. Que j'essaye de vous conduire dans ma chambre ?

— Ce n'est pas le cas ? s'étonna-t-elle.

Puis, de nouveau, elle se détourna pour s'éloigner de lui.

Cette fois, il ne lui emboîta pas le pas. Il s'adossa à la rambarde, but une gorgée de bière et la regarda monter les marches menant à la terrasse. Elle alla s'asseoir à une table et se réfugia derrière un menu. Il était un peu tard pour un thé, et encore tôt pour le dîner. A

l'exception d'une bruyante tablée d'Italiens, le restaurant était vide. Guy s'attarda quelques instants au bord du fleuve, le temps de finir sa bière, en se demandant comment il allait convaincre la jeune effarouchée. Elle posait un vrai problème. Elle ne lui arrivait pas à l'épaule, mais elle faisait un adversaire de taille. Elle était sacrément coriace.

Il avait besoin d'une autre bière. Et aussi d'une nouvelle stratégie. Il lui fallait simplement un peu de temps pour y réfléchir.

Il monta lui aussi les marches pour regagner le bar. En traversant la terrasse, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction de la jeune femme. Ces quelques secondes d'inattention lui valurent d'éviter de justesse un Thaïlandais très élégamment habillé qui avançait dans la direction opposée à la sienne. Guy murmura une vague excuse. L'homme ne répondit pas. Il continua à marcher en fixant un point devant lui.

Guy fit encore deux pas, puis une sonnette d'alarme résonna dans son crâne. Le regard de l'homme qu'il venait de croiser avait alerté son instinct de soldat.

Cette lueur froide et meurtrière, il la connaissait pour l'avoir vue dans les yeux d'un Viêt-namien qu'il avait croisé en sortant d'une boîte de nuit de Da Nang. Leurs regards s'étaient croisés, l'espace d'une seconde, mais Guy n'avait jamais oublié le frisson qui l'avait secoué quand il avait plongé dans les yeux de cet homme. Deux minutes plus tard, alors qu'il attendait ses amis qui se trouvaient encore à l'intérieur, une bombe avait détruit l'établissement. Dix-sept Américains avaient trouvé la mort dans l'explosion.

Il vit le Thai s'arrêter et jeter un coup d'œil autour de lui. L'homme se dirigeait maintenant d'un pas décidé vers la terrasse, comme s'il venait brusquement d'y découvrir ce qu'il était venu chercher. Seules deux tables étaient occupées — l'une par les Italiens et l'autre par Willy Maitland. Arrivé à la limite de la terrasse, il stoppa et glissa une main sous sa veste.

Instinctivement, Guy avança vers lui. Avant même que ses yeux n'aient enregistré le danger, son corps réagissait déjà. Quelque chose brillait dans les mains de l'homme, un objet qui reflétait la lueur rouge sang du soleil couchant. Ce fut à ce moment-là que Guy comprit.

Il hurla.

— Willy ! Attention !

Puis il se précipita pour se jeter sur l'assassin.

## 2.

En entendant crier son nom, Willy laissa tomber le menu derrière lequel elle se dissimulait et se tourna vers Guy. A sa grande surprise, elle le vit traverser le bar comme un fou. Il courait sur la terrasse en renversant des chaises sur son passage. Mais qu'est-ce qui lui prenait ?

Incroyable ! Il venait de bousculer un serveur et se jetait sur un homme, un Thaïlandais à l'allure élégante. Les deux corps se heurtèrent. Au même moment, elle entendit quelque chose siffler dans les airs et sentit une douleur aiguë dans le bras. Elle se leva d'un bond tandis que les deux hommes tombaient sur le sol, pratiquement à ses pieds.

A la table voisine, les Italiens s'étaient eux aussi levés et poussaient des exclamations horrifiées en montrant du doigt les deux hommes qui roulaient maintenant au sol en malmenant les tables et en faisant tomber les sucriers qui s'écrasaient sur le sol dallé de la terrasse. Willy n'y comprenait rien. Pourquoi cet idiot se battait-il avec un homme d'affaires thaïlandais ?

Les deux se relevaient maintenant en titubant. Le Thaï donna un coup de pied et son talon alla frapper le ventre de l'Américain avec un bruit sourd. L'Américain se plia en deux en gémissant et fut projeté contre le mur de la terrasse.

Le Thaï en profita pour filer en courant.

Les Italiens étaient à présent hystériques.

Willy se fraya un passage à travers les chaises et les bris de vaisselle pour aller s'accroupir à côté de l'Américain dont la joue arborait déjà une ecchymose de la taille d'une balle de golf. Un inquiétant filet de sang coulait de sa lèvre déchirée.

— Ça va ? lui demanda-t-elle, inquiète.

Il porta la main à sa joue et fit la grimace.

Elle jeta un regard autour d'elle.

— Regardez un peu cette pagaille ! J'espère que vous avez une explication cohérente pour... Qu'est-ce que vous faites ? protesta-t-elle comme il lui prenait le bras. Lâchez-moi !

— Vous saignez.

— Quoi ?

Il lui montra la tache rouge qui s'élargissait sur la manche de son chemisier. Des gouttes de sang dégoulinèrent sur les dalles.

Sa réaction fut immédiate et viscérale. Elle vacilla, prise de vertige, et se laissa tomber. A travers une brume cotonneuse, elle sentit qu'on posait doucement sa tête sur ses genoux, entendit qu'on déchirait sa manche. Des mains tâtèrent précautionneusement son bras.

— Ne vous en faites pas, murmura Guy. Ce n'est pas très grave. Vous aurez besoin de quelques points de suture, rien de plus. Respirez lentement.

— Otez vos mains, parvint-elle à articuler.

Mais quand elle releva la tête, la terrasse se mit à tourner en lui offrant une vision brouillée de la confusion qui régnait autour d'elle. Les Italiens commentaient l'événement en secouant la tête. Les serveurs horrifiés contemplaient la scène bouche bée. L'Américain posait sur elle un regard plein de sollicitude, chaleureux et calme.

Entre-temps, le directeur de l'hôtel, un grand Anglais efféminé portant un costume immaculé, avait fait son apparition en affichant un air scandalisé. Les serveurs pointèrent leurs doigts accusateurs vers Guy. Le directeur contempla les dommages en faisant claquer sa langue d'un air incrédule.

— C'est épouvantable, murmura-t-il enfin. Cette conduite est tout simplement inadmissible. Vous êtes un client ? Non ? Appelez la police, ordonna-t-il en se tournant vers l'un des serveurs. Je veux qu'on arrête cet homme.

— Mais vous êtes tous aveugles ou quoi ? hurla Guy. Vous ne comprenez donc pas qu'il voulait la tuer ?

— Quoi ? Comment ? Tuer qui ?

Guy se mit à chercher à tâtons parmi les bris de vaisselle.

— Il me semble que ceci ne fait pas partie de vos couverts, dit-il en tendant un couteau au directeur.

Le manche était en ébène et incrusté de nacre, la lame aussi tranchante qu'un rasoir.

— Vous conviendrez que ce n'est pas fait pour couper la viande, mais pour être lancé.

— Vous déraisonnez, riposta le directeur.

— Regardez son bras.

En voyant la manche ensanglantée de Willy, l'homme eut un mouvement de recul.

— Seigneur ! Je... Je vais appeler un médecin.

— Inutile, rétorqua Guy en soulevant Willy. Ça ira plus vite si je la

conduis moi-même à l'hôpital.

Willy se laissa aller dans les bras de Guy qui l'emportait. Elle se sentit étrangement rassurée par son odeur — un mélange de sueur et d'après-rasage. Pendant qu'il lui faisait traverser la terrasse, elle eut le temps de profiter d'une vue panoramique des serveurs et des clients, et de leurs visages curieux et choqués.

— Nous nous donnons en spectacle, se plaignit-elle. Je peux marcher. Posez-moi.

— Vous allez vous évanouir.

— Je ne me suis encore jamais évanouie, protesta-t-elle.

— Eh bien, ce n'est pas le moment de commencer.

Il la fit monter dans un des taxis qui attendaient devant l'hôtel, et elle se recroquevilla sur le siège arrière comme un animal blessé.

\* \* \*

Le médecin des urgences ne voyait pas l'intérêt d'une anesthésie. Et Willy ne voyait pas l'intérêt de crier. Pendant que l'aiguille courbe servant à fixer les points de suture entraînait encore et encore dans la peau de son bras, elle serra les dents tout en regrettant vaguement d'avoir tenu à jouer les dures en renvoyant son compatriote dans la salle d'attente. Elle aurait apprécié qu'un homme lui tienne la main. Même un homme comme lui.

« Dire que j'ignore encore son nom. »

Le médecin, qui devait cultiver des tendances sadiques, mettait le dernier point. Il le noua et coupa le fil de soie.

— Vous voyez ? fit-il d'un ton faussement chaleureux. Ce n'était pas si pénible.

Elle eut envie de lui coller une gifle et de lui demander comment il se sentait, mais elle se retint.

Il recouvrit la blessure avec de la gaze et du sparadrap, puis il la congédia d'une gentille tape — sur le bras malade, bien sûr. Elle rejoignit la salle d'attente sans le remercier.

L'Américain était toujours là, à rôder autour du comptoir de la réception. Il était couvert de coupures et d'ecchymoses, ses vêtements étaient déchirés. Il n'avait pas fière allure. Mais le regard qu'il lui adressa était toujours aussi amical et réconfortant.

— Comment va ce bras ? demanda-t-il.

Elle toucha son épaule avec précaution.

— Ils ne croient pas aux vertus de la Novocaïne, dans ce pays ?

— Ils ne l'utilisent que pour les poules mouillées, répliqua-t-il. Et vous n'en êtes apparemment pas une.



Dehors, la nuit était brûlante. Il n'y avait pas de taxis en vue, et ils hélèrent un tuk-tuk, un pousse-pousse tiré par une Mobylette et conduit par un Thaïlandais édenté.

— Vous ne m'avez pas encore dit votre nom, dit-elle en essayant de se faire entendre par-dessus le vrombissement du moteur.

— Je ne pensais pas que ça vous intéressait.

— Dois-je me mettre à genoux et vous supplier de vous présenter ?

Il sourit en lui tendant la main.

— Guy Barnard. En échange, puis-je vous demander à quel prénom correspond le diminutif Willy ?

Elle lui serra la main.

— Wilone.

— Original. Et charmant.

— Il s'agit d'un diminutif de Wilhelmina. Si j'avais été un garçon, on m'aurait appelée William Maitland Jr., mais j'étais une fille, et Willy était ce qui se rapprochait le plus de William.

Il ne fit aucun commentaire, mais elle remarqua une étrange lueur d'intérêt dans son regard. Elle se demanda comment l'interpréter. Le tuk-tuk traversa un *klong*, canal dont l'eau stagnante brillait sous les réverbères.

— Maitland, répéta-t-il d'un ton dégagé. Il me semble que ce nom me dit quelque chose. Il y avait un pilote, pendant la guerre, Wild Bill Maitland. Il volait pour Air America. Vous êtes parente avec lui ?

Elle détourna les yeux.

— Oui. C'était mon père.

— Votre père ! Vous êtes la fille de Wild Bill Maitland ?

— Vous avez entendu parler de lui, n'est-ce pas ?

— Votre père était une légende vivante, aussi célèbre ici qu'Earthquake McGoon<sup>1</sup>.

— Pour moi aussi, il n'était rien d'autre qu'une légende, murmura-t-elle.

Ils se turent quelques instants, et elle se demanda si Guy Barnard était choqué par l'amertume de ce constat. Si oui, il ne le montra pas.

— Je ne l'ai jamais vraiment côtoyé, précisa-t-il. Mais je l'ai vu une fois, sur la piste de Da Nong, quand je travaillais dans les équipes au sol.

— Avec Air America ?

— Non. Pour Air Cavalry.

Il ébaucha un vague salut militaire.

— Première classe Barnard. Le grade le plus bas... La lie...

— Vous avez grimpé les échelons, depuis.

— Ouais, fit-il en riant. En tout cas, j'ai vu votre père ramener un

C-46 en sale état. Le moteur fumait, il n'avait plus d'essence, et la carlingue était tellement criblée de balles qu'on voyait à travers. Il a posé son engin sur la piste avec une délicatesse... Bon sang, quel exploit ! Un spectacle qu'on n'oublie pas. Ensuite, il est descendu pour vérifier les dégâts. Un autre pilote serait tombé à genoux pour embrasser le sol en remerciant Dieu. Mais votre père... Il a haussé les épaules, et il est allé faire une sieste un peu plus loin, sous un arbre.

Guy secoua la tête.

— C'était un personnage, croyez-moi.

— C'est ce que tout le monde dit.

Willy écarta de son visage un écheveau de mèches ébouriffées par le vent. Est-ce que ce type allait s'arrêter de parler de Wild Bill ? Quand elle était enfant, à Vientiane, chaque fois qu'elle assistait à un dîner ou à un cocktail avec sa mère, il se trouvait un pilote pour raconter une nouvelle anecdote à propos de Maitland. On portait un toast à son courage, à son audace, à son sens de l'humour. Et elle, ça lui donnait envie de hurler parce que ça lui rappelait à quel point sa mère et elle comptaient peu dans ce qui tissait la trame de l'univers de son père.

C'était peut-être à cause de ça que ce Guy Barnard commençait à lui taper sur les nerfs. Ce n'était pas seulement à cause de ce qu'il racontait. Non, quelque chose en lui, quelque chose d'indéfinissable, lui rappelait son père.

Leur *tuk-tuk* roula sur une bosse, et elle fut projetée contre l'épaule de Barnard. Ce fut comme si une lame de couteau lui transperçait le bras.

Il lui jeta un regard inquiet.

— Ça va ?

— Je...

Elle se mordit la lèvre et lutta pour refouler ses larmes.

— Ça commence à faire vraiment mal, dit-elle.

Il cria au chauffeur de ralentir, puis il lui prit la main et la garda dans la sienne.

— Courage. Il n'y en a plus pour très longtemps. Nous sommes presque arrivés.

Mais elle dut patienter encore, un temps qui lui parut interminable.

\* \* \*

Une fois dans la chambre, Guy la fit asseoir sur le lit et écarta avec douceur les mèches de cheveux qui lui barraient le visage.

— Vous avez des antalgiques ?

— J'ai... J'ai de l'aspirine dans la salle de bains.

Elle fit mine de se lever.

— Je peux aller la chercher moi-même.

— Non. Ne bougez surtout pas.

Il disparut dans la salle de bains et revint avec un verre d'eau et un tube d'aspirine. En dépit de la douleur, elle se rendit compte qu'il la dévisageait intensément pendant qu'elle avalait les comprimés. Elle puisait dans sa présence un étrange réconfort et, quand il se détourna pour aller à l'autre bout de la chambre, elle se sentit presque abandonnée.

Elle le regarda fouiller dans le minibar.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— J'ai trouvé, répondit-il.

Il s'empara d'une petite fiole de whisky.

— Un anesthésique liquide, fit-il en la lui tendant. C'est un vieux remède, mais il marche.

— Je n'aime pas le whisky.

— Peu importe. Un médicament, tout ce qu'on lui demande, c'est d'être efficace.

Elle parvint à avaler une gorgée qui lui brûla la gorge.

— Merci, murmura-t-elle. Sincèrement.

Il se mit à faire le tour de la pièce et passa en revue le mobilier luxueux, la vue grandiose. Des portes vitrées coulissantes ouvraient sur une terrasse. Du fleuve Chao Phraya qui coulait juste en dessous montait un grondement de bateaux à moteur. Il se pencha au-dessus de la table de nuit et piocha dans le panier de fruits offert par la direction un ramboutan dont il se mit à peler l'écorce étrangement chevelue.

— Jolie chambre, commenta-t-il d'un air songeur en commençant à manger. C'est mieux que le Liberty Hotel, l'autre dans lequel je me réfugie tous les soirs. Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Elle avala une deuxième gorgée de whisky et toussa.

— Je suis pilote.

— Comme votre père ?

— Pas tout à fait. Je ne vole pas pour le plaisir, mais pour gagner ma vie. Modestement, d'ailleurs. On ne devient pas pilote d'avion cargo pour s'enrichir.

— Vous avez tout de même les moyens de vous offrir cette chambre dans l'un des plus luxueux hôtels de Bangkok. De quoi vous plaignez-vous ?

— Ce n'est pas moi qui paye.

Il leva un sourcil.

— Ah ! Et qui est-ce ?

— Ma mère.

— C'est très généreux de sa part.

Elle crut déceler dans la remarque une pointe de cynisme qui lui déplut. De quel droit la jugeait-il ? Cet aventurier sur le retour s'imposait dans sa chambre, il mangeait ses fruits, il profitait de sa vue. Le trajet en *tuk-tuk* l'avait décoiffé. Il avait les cheveux en bataille, et des yeux tellement gonflés qu'il pouvait à peine les ouvrir. Pourquoi se donnait-elle la peine de faire des politesses à cet idiot ?

Il la contemplait avec curiosité.

— Et qu'est-ce que maman paye, encore ? demanda-t-il.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Son enterrement.

Elle eut la satisfaction de voir disparaître son petit sourire suffisant.

— Que voulez-vous dire ? Elle est morte ?

— Non, elle est mourante.

Elle détourna les yeux vers la fenêtre et contempla les lanternes des réverbères plantés le long de la rive du fleuve. A travers le brouillard des larmes, elles parurent danser comme des lucioles dans une brume liquide. Willy se retint de pleurer.

— Seigneur, soupira-t-elle en se passant la main dans les cheveux d'un geste las. Mais qu'est-ce que je fais ici ?

— Dois-je comprendre que ce séjour n'est pas destiné à vous offrir des vacances ?

— Vous comprenez bien.

— A quoi est-il destiné, alors ?

— A une quête impossible.

Elle avala le reste du whisky et reposa la petite bouteille sur la table de nuit.

— Mais ce sont les dernières volontés de ma mère. Et il faut respecter les dernières volontés d'une mourante.

Elle fixa Guy droit dans les yeux.

— N'est-ce pas ?

Il se laissa tomber dans un fauteuil, sans cesser de la dévisager.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que vous étiez ici pour affaire de famille. Ça a un rapport avec votre père ?

Elle acquiesça.

— Et c'est pour ça que Kistner vous a reçue aujourd'hui ?

— Nous espérions, ou plutôt j'espérais, qu'il me dirait ce qui est arrivé à mon père.

— Pourquoi vous adresser à Kistner ? Les victimes de guerre, ce n'est pas son rayon.

— Mais la tactique militaire, si. En 1970, Kistner était en poste au Laos, et c'est lui qui a confié à mon père ce qui devait être sa dernière

mission. C'est aussi lui qui a dirigé les recherches après l'accident. Enfin, les recherches, c'est une façon de parler.

— Et il vous a appris quelque chose de nouveau ?

— Non, il m'a tenu le discours auquel je m'attendais. A savoir que ma démarche était vaine, que mon père était mort depuis vingt ans, et qu'on ne risquait pas de retrouver sa dépouille.

— Ça a dû être difficile à entendre. Avoir fait tout ce chemin pour rien...

— Ce sera difficile pour ma mère.

— Et pas pour vous ?

— Pas vraiment.

Elle se leva du lit et sortit lentement sur la terrasse.

— Voyez-vous, je me fiche pas mal de mon père, poursuivit-elle en contemplant le fleuve en contrebas.

Guy l'observait. Son regard pesait sur elle, et elle n'avait aucun mal à imaginer l'expression choquée qui s'affichait probablement sur son visage en ce moment. Bien sûr qu'il était choqué. Elle venait de dire une chose affreuse. Affreuse, mais vraie.

Elle le sentit approcher, plus qu'elle ne l'entendit. Il vint se placer à côté d'elle et s'accouder lui aussi à la rambarde. Les lumières de la ville laissaient son visage dans l'ombre.

Elle garda les yeux rivés sur l'eau frissonnante.

— Vous ne savez pas ce que c'est que d'être la fille d'une légende vivante, poursuivit-elle. Toute ma vie, on m'a vanté le courage de mon père, son comportement de héros. Je suppose qu'il appréciait cette auréole de gloire par-dessus tout.

— Beaucoup d'hommes apprécient la gloire.

— Pendant que leurs femmes en souffrent.

— Votre mère a souffert ?

Elle leva le nez vers le ciel.

— Ma mère...

Elle secoua la tête et rit.

— Ma mère..., répéta-t-elle. Ma mère était chanteuse de jazz. Elle se produisait dans les meilleurs clubs de New York. J'ai feuilleté son album souvenir, et je me souviens d'avoir lu un article où un critique écrivait : « Sa voix tisse un voile de magie qui captive son public. » Elle aurait probablement fait une grande carrière. Mais elle s'est mariée. Elle était en haut de l'affiche, et elle a choisi de devenir une note en bas de page dans la vie d'un homme. Nous avons vécu à Vientiane pendant quelques années. New York lui manquait terriblement, et pourtant, elle est restée, à écumer les épiceries pour que nous puissions manger décentement, à rire des grenades. C'est papa qui a récolté toute la gloire, mais c'est elle qui m'a élevée et qui s'est

dé battue avec les difficultés du quotidien.

Elle se tourna vers Guy.

— Mais c'est toujours comme ça, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas.

Elle se plongea de nouveau dans la contemplation du fleuve.

— Quand le contrat de papa avec Air America a pris fin, nous sommes partis à San Francisco. Là, il a travaillé pour un transporteur régional. Maman et moi, nous étions ravies d'habiter une ville qui n'essuyait pas de tirs de grenades et de mortiers. Mais...

Elle soupira.

— Ça n'a pas duré. Papa a commencé à s'ennuyer. Je crois qu'il lui manquait sa dose d'adrénaline. Et aussi la gloire. Alors il est reparti au Viêt-nam.

— Ils ont divorcé ?

— Il n'a jamais demandé le divorce, et de toute façon, maman n'aurait pas voulu en entendre parler. Elle l'aimait.

Elle soupira

— Elle l'aime toujours, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Il est retourné au Laos, c'est ça ?

— Il a signé pour deux ans de plus. Sans doute préférait-il la compagnie des accros au danger à celle des planqués. Ils étaient tous comme lui, les pilotes d'Air America — tous des volontaires qui s'amusaient à défier la mort. Je crois que voler dans des conditions extrêmes était la seule chose qui leur donnait l'impression d'exister. Mon père a dû avoir le plus grand frisson de sa vie au moment de sa mort, je suppose.

— Et vous revenez sur ses traces, vingt ans plus tard.

— Oui.

— Pourtant, vous prétendez qu'il vous est indifférent.

— Je suis là pour ma mère. Elle n'a jamais exigé grand-chose dans sa vie. Ni de moi ni de personne. Mais elle a besoin de savoir ce qui est arrivé à mon père.

— C'est sa dernière volonté de mourante...

Willy acquiesça.

— Le cancer est une maladie terrible, mais qui vous laisse le temps de régler tous les détails. Et mon père est un détail d'importance dans la vie de ma mère.

— Kistner vous a donné la version officielle : votre père est mort. Votre mère ne peut pas se contenter de cette réponse ?

— Pas après tous les mensonges qu'on nous a servis.

— On vous a menti ? Qui ?

Elle rit.

— Ça irait plus vite de compter ceux qui n'ont pas menti. Croyez-moi, nous avons fait le tour des gens concernés. Nous nous sommes

adressées à d'innombrables associations censées aider les familles des soldats disparus, aux renseignements généraux, à la CIA. Tout le monde nous a conseillé de laisser tomber.

— Ils avaient sûrement leurs raisons.

— Leurs raisons, c'est qu'ils ne veulent pas que nous apprenions la vérité.

— Qui serait ?

— Que mon père a survécu à l'accident.

— Vous avez des preuves de ce que vous avancez ?

Elle le regarda quelques secondes en se demandant jusqu'où elle pouvait aller dans la confiance. Et aussi pourquoi elle lui en avait déjà tant dit. Elle ne savait rien de lui, sinon qu'il avait d'excellents réflexes, un sens de l'humour plutôt développé, des yeux noisette et un sourire en coin. Et aussi qu'il était l'homme le plus débraillé, et le plus séduisant qu'elle ait jamais rencontré.

Cette dernière pensée la secoua comme un éclair zébrant un ciel d'été. Oui, il était séduisant. Elle n'aurait pas su dire exactement pourquoi. Sans doute était-ce son assurance, sa prestance. Ou bien était-ce le whisky ? Sûrement. C'était la faute du whisky si elle se sentait bizarre, si ses genoux semblaient ne plus la porter.

Elle s'agrippa à la rambarde.

— On nous a laissé entendre, à ma mère et à moi, que mon père est peut-être toujours vivant.

— En vous donnant des preuves concrètes ?

— Un témoin, ça vous paraît suffisamment concret ?

— Ça dépend du témoin.

— Un villageois laotien.

— Il a vu votre père ?

— Non, justement. Il ne l'a pas vu.

— Je ne comprends pas.

— Après le crash de l'avion, les camarades de papa avaient fait imprimer des prospectus pour proposer une récompense de deux kilos d'or à celui qui trouverait l'épave. Ils ont largué les prospectus le long de la frontière et au-dessus du Pathet Lao<sup>2</sup>. Quelques semaines plus tard, un villageois est sorti de la jungle pour réclamer la récompense. Il prétendait avoir trouvé une épave près de la frontière vietnamienne. Celle qu'il a décrite correspondait à l'avion de mon père, jusqu'au numéro écrit sur la queue. Et il a juré qu'il n'y avait à bord que deux corps, l'un dans la cabine, l'autre dans le cockpit. Pourtant, l'équipage était composé de trois hommes.

— Et comment les enquêteurs ont-ils expliqué ça ?

— Je l'ignore. Ce ne sont pas les enquêteurs qui nous l'ont appris. Nous l'avons lu dans un rapport confidentiel que quelqu'un avait

glissé dans notre boîte aux lettres, avec ce message : « De la part d'un ami ». Je pense qu'un des camarades de mon père avait eu vent de quelque chose et qu'il voulait nous aider.

Guy l'avait écoutée, figé dans une immobilité parfaite, comme un chat à l'affût dans l'ombre. Elle fut surprise de l'intérêt qu'il manifestait pour son histoire.

— Et qu'a fait votre mère ? demanda-t-il d'une voix pressante.

— Elle a cherché à savoir. Elle a harcelé la CIA et Air America. Elle n'a rien pu en tirer, mais elle a reçu plusieurs coups de fil anonymes lui conseillant de la boucler.

— Sinon ?

— Sinon, elle risquait d'apprendre sur son mari des choses désagréables. Des choses qu'il valait mieux ignorer.

— A quel sujet ? Il avait des maîtresses ?

— Non. Ce qu'on a laissé entendre à ma mère, c'est que...

La voix de Willy se brisa. L'accusation la révoltait au point qu'elle avait du mal à la formuler tout haut.

— On a sous-entendu qu'il travaillait pour l'ennemi, avoua-t-elle d'une traite, après avoir rassemblé son courage. Qu'il était un traître.

Il y eut une pause.

— Et vous n'y croyez pas, fit doucement Guy.

Elle releva fièrement le menton.

— Bien sûr que non. C'était une manière de nous effrayer, de nous dissuader de poursuivre, et de nous empêcher de découvrir la vérité. Mais ça ne nous a pas arrêtées, et du coup, ils ont cessé de nous verser la pension de papa, qui s'élevait à l'époque à environ dix mille dollars par an. Nous nous sommes battues pendant un certain temps pour tenter d'obtenir des informations. Puis la guerre a pris fin, et nous avons pensé que nous obtiendrions enfin des réponses. Nous avons assisté au retour des prisonniers de guerre, et c'était une épreuve pour maman de voir ces émouvantes retrouvailles à la télévision, d'entendre Nixon parler des braves soldats qui rentraient enfin chez eux. Parce que son soldat à elle ne rentrerait pas... Et puis, un beau jour, un homme de l'équipage de mon père nous a contactées.

Guy sursauta.

— Il y avait donc un survivant ?

— Luis Valdez, l'homme chargé de larguer la cargaison en vol. Il avait sauté avant que l'avion s'écrase. Il venait de passer sept ans dans un camp de prisonniers du Nord-Viêt-nam.

— Ça explique qu'on n'ait retrouvé que deux corps dans l'avion. Si Valdez a sauté...

— Non, parce que ce n'est pas tout. Valdez nous a téléphoné le jour même de son arrivée aux Etats-Unis. C'est moi qui ai décroché. J'ai senti à sa voix qu'il avait peur. Les services de renseignement lui



avaient interdit de parler à qui que ce soit de ce qu'il savait, mais il pensait qu'il devait à papa de nous informer. Il y avait un passager dans l'avion, un Laotien qui était déjà mort quand lui-même a sauté. Quant au corps trouvé dans le cockpit, il s'agissait probablement de celui du copilote, Kozlowski. Donc, ça fait toujours un corps en moins.

— Celui de votre père.

Elle acquiesça.

— Fortes de ce nouvel élément, nous nous sommes de nouveau adressées à la CIA. Et vous savez quoi ? Ils ont catégoriquement nié la présence d'un passager dans l'avion. Pour eux, il n'y avait à bord de cet appareil que les trois membres d'équipage et la cargaison — prétendument des pièces détachées d'avion.

— Et à Air America, qu'est-ce qu'on vous a dit ?

— La même chose. Aucun rapport ne mentionnait l'existence d'un autre passager.

— Mais vous aviez le témoignage de Valdez pour appuyer vos affirmations.

Elle secoua la tête.

— Il s'était tiré une balle dans le crâne, le lendemain du jour où il nous avait contactées. Suicide. Du moins c'est ce que le rapport de police a prétendu.

Elle comprit au long silence qui suivit qu'il ne croyait pas plus qu'elle au suicide de Valdez.

— Ça tombait vraiment à pic, murmura-t-il enfin.

— Pour la première fois de ma vie, j'ai vu ma mère trembler de peur. Pas pour elle, pour moi. Elle a laissé tomber. Jusqu'à ce que...

Elle s'interrompt.

— Jusqu'à ce que vous ayez du nouveau ?

Elle acquiesça.

— Un an après la mort de Valdez, ça devait être en 1976, il s'est produit un truc bizarre sur le compte en banque de ma mère. Quelqu'un l'avait crédité de quinze mille dollars ; tout ce qu'on a pu lui dire, c'était que l'argent avait été viré depuis Bangkok. Un an plus tard, même chose, cette fois dans les dix mille dollars.

— Et elle n'a jamais su d'où venait cet argent ?

— Non. Elle a supposé qu'il venait d'un camarade de papa, sinon de papa lui-même.

Willy secoua la tête et soupira.

— Et puis, il y a quelques mois, elle a découvert qu'elle avait un cancer. Et brusquement, elle a eu besoin de connaître la vérité sur cette affaire avant de mourir. Elle est trop malade pour faire le voyage elle-même, c'est pour ça qu'elle m'a envoyée à sa place. Mais je me heurte au mur auquel elle s'est elle-même heurtée il y a vingt ans.

— Vous ne vous êtes peut-être pas adressée aux bonnes personnes,

suggéra-t-il.

— Mais qui sont les bonnes personnes ?

Il se tourna lentement vers elle.

— J'ai pas mal de contacts, dit-il doucement. Je peux peut-être vous aider.

Leurs mains se frôlèrent sur la rambarde, et Willy sentit une délicieuse secousse courir le long de son bras. Mais elle retira vivement sa main.

— Quel genre de contacts ? demanda-t-elle.

— Des amis. Au boulot.

— Et ça consiste en quoi, exactement, votre boulot ?

— A compter les corps. Et les plaques d'identification. Je travaille pour le labo de l'armée.

— Je vois. Vous êtes militaire.

Il rit et s'appuya à la rambarde.

— Certainement pas. Je me suis tiré après la guerre. Je suis retourné à l'université, et j'ai obtenu un master en anthropologie. Je suis spécialiste du sud-est asiatique. J'ai travaillé un temps dans un musée, puis je me suis aperçu que l'armée, ça payait mieux. Depuis, je suis employé par l'armée, mais en tant que civil. Je continue à classer des ossements, sauf que ceux-là ont des noms, des grades des matricules.

— C'est donc pour ça qu'on vous envoie en mission au Viêt-nam ?

Il hocha la tête.

— Je dois ramener des restes humains provenant de Saigon et de Hanoi.

*Des restes...* Le mot paraissait froid et choquant pour désigner ce qui avait été des hommes de chair et de sang.

— Je connais des gens bien placés, et je pourrais peut-être vous aider, répéta-t-il.

— Pourquoi m'aideriez-vous ?

— Parce que vous avez excité ma curiosité.

— Votre curiosité ? Rien de plus ?

Il tendit le bras et caressa les courts cheveux de sa nuque. Prise au dépourvu, elle se figea, incapable de réagir à un geste aussi intime.

— Je suis peut-être tout simplement un brave garçon, murmura-t-il.

« Il va m'embrasser, songea-t-elle. Il va m'embrasser, et je ne vais pas me rebiffer, et ensuite, Dieu seul sait ce qui va se produire... »

Elle repoussa sa main et recula précipitamment.

— Les braves garçons, je n'y crois pas, fit-elle.

— Vous avez peur des hommes ?

— Je n'ai pas peur des hommes. Je ne leur fais pas confiance, c'est tout.

— Vous m'avez tout de même laissé entrer dans votre chambre, rétorqua-t-il d'un ton ironique.

— Vous avez raison. Et il serait temps que vous en sortiez.

Elle traversa la chambre d'un pas décidé et ouvrit la porte en grand.

— Vous n'allez tout de même pas vous faire prier pour partir ?

— Moi ? Je ne me fais jamais prier.

Il la rejoignit tranquillement.

— Je l'aurais parié, dit-elle.

— De toute façon, je n'avais pas l'intention de traîner ici, ajouta-t-il. Je suis trop occupé pour perdre mon temps.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Il posa un regard appuyé sur le verrou de la porte.

— Je vois que vous avez un verrou solide. Je vous conseille de l'utiliser. Et aussi de ne pas mettre le nez dehors ce soir.

— Zut alors ! Et moi qui prévoyais d'aller faire un tour.

— Et au cas où vous auriez besoin de moi...

Il se tourna vers elle et lui sourit depuis le seuil.

— Je vous rappelle que je suis descendu au Liberty Hotel. Vous pouvez m'appeler à n'importe quelle heure.

Elle allait lui répondre de ne pas user sa salive pour rien, mais il était déjà parti.

En refermant la porte derrière lui.

1- *NdE* : ce surnom désigne James McGovern, célèbre dans toute l'Asie, et mort dans le crash de son avion au Laos, en 1954.

2- *NdE* : désigne le nord du Laos.

### 3.

Tobias Wolff manœuvra sa chaise roulante pour se détourner du bar et faire face à Guy.

— A ta place, Guy, je ne me mêlerais pas de cette histoire.

Guy et Toby étaient de vieux amis qui ne s'étaient pas vus depuis cinq ans. Toby était toujours aussi musclé, du moins en ce qui concernait la partie de son corps au-dessus de la taille. Quinze ans de chaise roulante lui avaient fait des bras impressionnants, mais les années l'avaient tout de même marqué. Il approchait maintenant de la cinquantaine, et ça se voyait. Ses cheveux touffus, qu'il coiffait à la Beethoven, étaient désormais presque entièrement gris. Son visage bouffi transpirait abondamment à cause de la chaleur tropicale. Mais le regard de ses yeux noirs n'avait rien perdu de son acuité.

— Suis les conseils d'un vieux routier, dit-il en tendant à Guy un verre de scotch. Je ne crois pas aux coïncidences. Cette fille, quelqu'un l'a mise sur ta route.

— Coïncidence ou pas, Willy Maitland pourrait m'apporter les renseignements dont j'ai besoin.

— Elle pourrait surtout t'apporter des problèmes.

— Ça ne me coûte rien de tenter. Qu'est-ce que j'ai à perdre ?

— Ta vie ?

— Arrête un peu de tourner autour du pot, Toby. J'attendais mieux de toi. J'espérais une réponse directe.

— Une réponse directe ? Mais tu me parles d'une vieille affaire qui ne m'a jamais concerné directement.

— Tu te trouvais à Vientiane au moment de cette affaire. Tu dois bien te souvenir de quelque chose au sujet du dossier Maitland.

— Je me souviens de bruits de couloirs. Les rumeurs allaient bon train.

— Pas aussi bon train que vos activités secrètes.

Toby haussa les épaules.

— Nous avions un boulot à faire. Nous le faisons.

— Tu te souviens du nom de la personne qui supervisait l'affaire

Maitland ?

— Il me semble que c'était Mike Micklewait. Je sais en tout cas que c'est lui qui a reçu le villageois qui s'est présenté pour la récompense.

— On l'a pris au sérieux, ce villageois ?

— Je ne crois pas. Il n'a pas touché la récompense.

— Pourquoi n'a-t-on pas prévenu la famille Maitland de ce qui se passait ?

— Tu oublies que Maitland n'était pas un simple soldat. Il travaillait pour Air America. C'est-à-dire pour la CIA. Donc, il n'avait pas le même régime que les autres. Il le savait en s'engageant.

— Mais la famille méritait tout de même d'être tenue au courant des nouveaux éléments de l'affaire, fit remarquer Guy.

Toby rit.

— Nous menions au Laos une guerre secrète, tu ne t'en souviens pas ? L'information des familles était vraiment le cadet de nos soucis.

— Tu es certain que la discrétion des instances militaires n'était pas motivée par autre chose, dans ce cas précis ? Par exemple par l'identité du passager ?

Toby haussa un sourcil étonné.

— Qui t'a dit qu'il y avait un passager ?

— Willy Maitland. Une source extrêmement fiable l'a informée de la présence d'un Laotien à bord de l'avion de son père. Et comme par ailleurs tout le monde s'acharne à nier la présence de cet homme, j'en ai déduit qu'il devait s'agir de quelqu'un d'important. Qui était-ce ?

— Je l'ignore.

Toby fit pivoter sa chaise vers la fenêtre ouverte de son appartement. De la pénombre montaient les bruits et les odeurs des rues de Bangkok. Un grésillement de viande grillée, des rires de femmes, le vrombissement d'un *tuk-tuk*.

— Il se passait de drôles de choses à l'époque, murmura-t-il. Des choses dont nous préférons ne pas parler. Des choses dont nous avons honte. Entre les agents secrets, les hommes du contre-espionnage, les généraux, les mercenaires... Impossible de savoir qui maniait les ficelles. Tout le monde essayait de tirer son épingle du jeu et de s'enrichir. C'est pour ça que j'avais tellement hâte de foutre le camp.

Il frappa bruyamment sa chaise dans un geste de colère.

— Et regarde où j'ai fini. Magnifique sortie...

Il soupira, se laissa retomber contre le dossier et tourna de nouveau son regard vers la fenêtre, vers la nuit sombre.

— Laisse tomber, Guy, dit-il doucement. Si tu as raison et que quelqu'un a tenté de tuer la fille de Maitland, ça signifie que l'affaire

est délicate. A ta place, je ne chercherais pas à savoir.

— Mais c'est justement ça qui me pousse à chercher à savoir. Pourquoi l'affaire serait-elle à ce point délicate ? Pourquoi, après tant d'années, la présence de la fille de Maitland créerait-elle tant de remous ? On a peur qu'elle découvre quoi ?

— Tu crois qu'elle sait dans quoi elle met les pieds ?

— J'en doute. Mais même si elle le savait, il me semble que ça ne l'arrêterait pas. Elle est du genre têtue.

— Du genre têtue, ça veut dire du genre qui n'apporte que des ennuis ! Comment comptes-tu la convaincre de coopérer avec toi ?

— Je ne sais pas encore.

— Tu pourrais tenter l'approche romantique...

Guy sourit.

— Je tâcherai de ne pas l'oublier.

Il avait déjà envisagé cette alléchante tactique. Willy Maitland était une femme séduisante et il était curieux de savoir ce qu'elle dissimulait sous sa carapace. Mais ce n'était pas gagné.

— Tu pourrais aussi lui dire la vérité, poursuivit Toby. Lui parler des trois millions du contrat et lui proposer de partager.

— Deux millions.

— Deux millions, trois millions, c'est pareil. Ça fait un paquet, ça va te donner un coup de pouce.

— Un coup de pouce, oui, c'est ce dont j'aurais besoin, fit Guy d'un ton appuyé.

Toby soupira.

— C'est bon, fit-il en pivotant pour se remettre face à lui. Tu veux un nom, je vais t'en donner un. Mais je ne peux pas te garantir que ça te sera utile. Essaye Alain Gerard, c'est un Français. A l'époque, il vivait à Saigon et il avait des accointances avec la CIA. Il savait ce qui se passait à Vientiane.

— Un Français, lié à la CIA et qui vivait à Saigon ? Comment se fait-il que les Viêts ne l'aient pas foutu dehors et qu'il soit toujours là ?

— Il leur est utile. Pendant la guerre, il a accumulé une petite fortune en vendant des produits pharmaceutiques. Tu vois ce que je veux dire...? Avec l'âge, il s'est reconverti dans l'humanitaire. L'embargo des Etats-Unis interdit au Viêt-nam l'accès à certains marchés étrangers. Gerard fait venir de France des fournitures médicales, des antibiotiques, du matériel pour les radios. En échange, ils tolèrent sa présence.

— Je peux lui faire confiance ?

— Je t'ai dit qu'il avait fait partie de la CIA.

— Donc je ne peux pas lui faire confiance.

Toby émit un grognement.

— Tu me fais bien confiance, à moi, rétorqua-t-il.

— Tu es différent.

— Je ne suis pas différent, Barnard. Il se trouve simplement que j'ai une dette envers toi. Même s'il m'arrive souvent de penser que tu aurais dû me laisser brûler dans cet avion.

Il pinça ses jambes désormais insensibles.

— La moitié d'un homme, ça ne sert pas à grand-chose.

— Ce ne sont pas les jambes qui font un homme.

— Tu trouves ? Va le dire à Oncle Sam.

Toby se souleva de sa chaise en s'aidant de ses bras puissants.

— Quand quittes-tu Saigon ?

— Demain matin. J'ai avancé mon départ de quelques jours.

Il avait déjà les paumes moites à l'idée de monter dans cet avion Air France et avala une longue rasade de scotch pour noyer son angoisse.

— J'aurais préféré m'y rendre en bateau, ajouta-t-il.

Toby rit.

— Tu serais bien le premier boat-people à faire la traversée dans ce sens. Tu as toujours peur de te retrouver dans les airs, c'est ça ?

— J'en ai des sueurs froides.

Il reposa son verre et se dirigea vers la porte.

— Merci pour le scotch. Et pour le tuyau.

— Je vais réfléchir à ton affaire, lança Toby depuis son fauteuil. J'ai encore quelques contacts au Viêt-nam. Je peux leur demander de vous protéger, toi et cette femme. Au fait, il y a quelqu'un qui veille sur elle ce soir ?

— Oui, des copains de Puapong. Ils ne laisseront personne l'approcher. Elle devrait arriver en un seul morceau à l'aéroport.

— Et ensuite ?

— Ensuite, nous serons à Saigon. Je pense que ce sera moins dangereux pour elle là-bas.

— Moins dangereux à Saigon ? s'étonna Toby.

Il secoua la tête.

— N'y compte pas trop.

\* \* \*

Au Bong Bong Club, c'était la folie. Les hommes hurlaient avec des voix rauques d'alcooliques et tentaient de tripoter les filles qui se trémoussaient sur scène. Personne ne prêtait attention aux deux clients installés à la table la plus reculée.

— Je suis déçu, monsieur Siang. Je pensais que vous étiez un

professionnel et que vous ne pouviez pas échouer. Pourtant, cette femme est encore en vie.

Blessé par cette insultante remarque, Siang sentit son visage se crispier. Il n'était pas habitué à l'échec et encore moins aux critiques. Il reposa son verre sur la table tout en se félicitant que la pénombre dissimule à son interlocuteur le rouge de la honte et de la colère qui lui brûlait les joues.

— Je vous ai dit que je ne pouvais pas prévoir ce qui s'est passé. Un type s'est interposé et...

— Je sais, oui. On me l'a dit. Il s'agissait d'un Américain. Un certain M. Barnard.

Siang en resta saisi.

— Vous connaissez le nom de cet homme ?

— Je mets un point d'honneur à tout savoir.

Siang caressa son visage tuméfié et fit la grimace. Ce qu'il savait, lui, c'était que M. Barnard avait un fameux coup de poing. Si leurs chemins venaient à se croiser de nouveau, il comptait bien lui faire payer cette humiliation.

— Je vous rappelle que la femme quitte Saigon demain, fit l'homme.

— Je sais, fit Siang en secouant la tête. Je n'ai plus le temps d'agir.

— Il vous reste cette nuit.

— Cette nuit ? Impossible.

Siang venait de passer quatre heures à tenter d'approcher la femme. Malheureusement, le réceptionniste de son hôtel montait la garde devant les clés des chambres, le responsable de la sécurité restait obstinément posté devant l'ascenseur, et un chasseur faisait les cent pas dans le hall. Siang avait envisagé un instant de grimper par le balcon, mais deux vagabonds s'étaient installés pour la nuit sur la rive, juste en dessous, et il n'était pas stupide au point de prendre le risque d'un double assassinat avec toutes les saletés et les traces que ça laisserait.

Mais sa réputation de professionnel était en jeu.

— Ça devient vraiment urgent, insista l'homme. Il faut agir tout de suite.

— Si elle quitte Bangkok demain, je ne peux rien vous promettre.

— Dans ce cas, agissez à Saigon. Que ce soit ici ou là-bas, je m'en fiche, pourvu que ce soit fait.

— Saigon ? s'étonna Siang. Mais je ne peux pas retourn...

— Vous voyagerez avec un passeport diplomatique. En tant qu'attaché culturel, par exemple. Dès que j'aurai pris ma décision, je vous fournirai les papiers nécessaires.



— La sécurité vietnamienne est très stricte. Je ne vais pas pouvoir faire entrer une...

— La valise diplomatique transite deux fois par semaine. La prochaine part dans trois jours. J'y glisserai une arme. Jusque-là, il faudra que vous improvisiez.

Siang demeura silencieux. Il se demanda quel effet ça lui ferait de circuler de nouveau dans les rues de Saigon. Puis il songea à Chantal. Depuis combien d'années ne l'avait-il pas vue ? Est-ce qu'elle le haïssait toujours pour l'avoir abandonnée ? Bien sûr qu'elle le haïssait. Elle était rancunière. Il allait devoir se donner un peu de mal pour rentrer dans ses bonnes grâces, mais ce n'était pas du domaine de l'impossible. La vie dans le nouveau Viêt-nam était sûrement très dure, surtout pour une femme. Chantal appréciait le confort. Pour quelques produits de luxe, elle serait sûrement disposée à faire n'importe quoi. Peut-être même à vendre son âme.

Chantal était le genre de femme qu'il comprenait.

Il regarda l'homme assis en face de lui.

— Il y aura des dépenses, dit-il.

L'homme acquiesça.

— Je peux me montrer très généreux, vous le savez bien.

Siang dressait déjà mentalement la liste de ce dont il aurait besoin. De vieux vêtements — des chemises éculées et des pantalons rapiécés — pour passer inaperçu dans la foule. Des cigarettes, du savon, des lames de rasoir, à échanger dans les rues contre de petits services. Et des cadeaux triés sur le volet pour Chantal.

Il acquiesça. Le marché était conclu.

— Une dernière recommandation, fit l'homme en se levant.

— Oui ?

— Certaines personnes s'intéressent de près à cette affaire. Des gens de la CIA, notamment. Il ne faudrait pas tirer la queue de ce tigre-là, si vous voyez ce que je veux dire. La consigne est donc d'éviter les effusions de sang. Pas d'autre victime que la cible.

— Je comprends.

\* \* \*

Après le départ de l'homme, Siang demeura un long moment assis dans l'ombre, à réfléchir. Saigon... Quinze ans déjà, et pourtant, les images du jour de son départ restaient vives et précises : les visages terrorisés, les mains qui s'agrippaient frénétiquement à la porte de l'hélicoptère, le ronronnement des hélices, le tourbillon de poussière qui s'élevait du sol en même temps que les toits s'éloignaient en dessous de lui.

Siang avala une dernière gorgée de vodka et se leva. Au même moment, un concert d'applaudissements et de sifflets monta de la foule rassemblée autour de la scène. Une femme se tenait au centre, nue et bronzée, éclairée par une poursuite, un boa constrictor enroulé autour de la taille. Elle frissonna quand l'animal glissa entre ses jambes. Les hommes hurlèrent leur approbation.

Siang sourit. Ah, le Bong Bong Club... Il y avait toujours quelque chose de nouveau à voir.

## Saigon

Depuis le jardin du toit en terrasse du Rex Hotel, Willy observait le flot des Mobylettes qui convergeaient à l'intersection de Le Loi et de Nguyen Hue. Une collision paraissait inévitable — simple question de temps. Des centaines de véhicules circulaient à une allure folle, pendant qu'un piéton inconscient s'était lancé dans la traversée du carrefour. Willy était tellement concentrée sur la périlleuse manœuvre de l'inconnu qu'elle entendait à peine la voix monocorde du guide que le gouvernement lui avait attribué.

— Et demain, nous vous conduirons en voiture au Palais national, là où les gouvernements fantoches siégeaient dans la luxure. Ensuite, nous irons au Musée d'Histoire et vous saurez tout sur nos luttes contre les Chinois, puis contre l'impérialisme français. Le lendemain, vous visiterez nos fabriques de laque dans lesquelles vous trouverez de magnifiques cadeaux pour honorer vos amis. Ensuite...

— Monsieur Ainh, interrompit Willy avec un soupir, en se retournant vers son guide. Votre programme me paraît réellement fascinant, mais vous êtes-vous occupé de ce que je vous ai demandé ?

Ainh cligna des paupières. Il avait un corps long et fin comme une baguette, mais un visage rond de chérubin et d'épaisses lunettes qui lui faisaient des yeux de hibou.

— Mademoiselle Maitland, protesta-t-il d'un ton blessé. J'ai réservé une voiture privée et des tables dans les meilleurs restaurants.

— Oui, j'en suis ravie, mais...

— Votre itinéraire ne vous convient pas ?

— Pour être franche, je dois vous avouer que les visites ne m'intéressent pas vraiment. Je suis venue ici pour découvrir la vérité au sujet de mon père.

— Mais vous avez payé pour une visite guidée ! Nous devons vous fournir ce pour quoi vous avez payé !

— J'ai réservé cette visite pour obtenir mon visa. Maintenant que je suis dans la place, ce que je veux, c'est parler aux gens compétents. Vous pouvez m'aider, n'est-ce pas ?

Ainh se dandina d'un air gêné.

— C'est... C'est une complication. Je ne sais pas si je peux... C'est-à-dire... Ce n'est pas ce que je...

Il se tut, désespéré.

— J'ai écrit il y a quelques mois à votre ministère des Affaires étrangères, poursuivit calmement Willy. Mais on ne m'a pas répondu. Si vous pouviez m'obtenir un rendez-vous...

— Quand avez-vous écrit exactement ?

— Il y a six mois. Au moins.

— Vous êtes impatiente. Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que votre démarche donne des résultats immédiats.

— Visiblement, soupira Willy.

— Et puis vous vous êtes adressée au ministère des Affaires étrangères, alors que vous auriez dû vous manifester auprès de celui du Tourisme.

— Et vos ministères ne communiquent pas entre eux ?

— Ils ne se trouvent pas dans les mêmes locaux.

— Dans ce cas, si ce n'est pas trop vous demander, vous pourriez me conduire jusqu'aux locaux du ministère du Tourisme.

Il la contempla d'un air lugubre.

— Mais... et la visite ?

— Monsieur Ainh, oubliez cette visite, murmura-t-elle les dents serrées.

Ainh eut brusquement la mine d'un homme qui souffre d'un terrible mal de tête. Willy eut presque de la peine en le regardant battre en retraite à travers le jardin du toit en terrasse. Elle imaginait aisément les sables mouvants bureaucratiques dans lesquels il aurait à s'enliser pour honorer sa requête. Elle avait déjà eu l'occasion de constater comment fonctionnait le système — ou plutôt comment il ne fonctionnait pas. Cet après-midi, quand elle avait atterri à l'aéroport de Ton Son Nhut, elle avait enduré trois heures d'attente dans une chaleur suffocante pour venir à bout des formalités d'immigration.

Une légère brise balaya la terrasse, la première depuis qu'elle était arrivée. Elle s'était douchée depuis à peine une heure, mais ses vêtements étaient déjà trempés de sueur. Elle se laissa tomber dans un fauteuil et contempla la ligne des toits de Saigon que le coucher de soleil baignait d'une auréole dorée et poussiéreuse. Cette ville avait été autrefois une cité de boulevards arborés et de cafés où l'on s'installait volontiers en terrasse pour siroter des boissons fraîches.

Mais depuis sa prise par les communistes du nord, Saigon était passée de l'étourdissante impudence de la richesse à la résignation de la pauvreté. Les signes de son déclin étaient partout, depuis la peinture écaillée des vieilles maisons coloniales, jusqu'aux squelettes

des buildings qui attendraient pour toujours d'être achevés. Même le Rex Hotel, luxueux selon les standards locaux, paraissait sur le point de s'effondrer. Les pierres de la terrasse se fissaient, les trois carpes apathiques du bassin dérivait comme des feuilles mortes. La piscine du toit avait pris une teinte verdâtre des plus louches. En ce moment même, un touriste Russe était assis sur le rebord et contemplait d'un air rêveur ses jambes qui disparaissaient dans l'eau stagnante, comme s'il tentait d'évaluer les risques d'un plongeur.

Willy songea que sa position ici était aussi trouble que l'eau de la piscine. Les Vietnamiens se montraient extrêmement pointilleux au sujet des voies à emprunter pour les démarches officielles. M. Ainh répugnait visiblement à la seconder, et sans son aide elle n'avait aucune chance d'emprunter la moindre voie, adéquate ou pas.

Elle songea avec amertume qu'elle était coincée. Qu'il lui aurait fallu de l'aide, quelqu'un pour lui ouvrir les bonnes portes. Quelqu'un pour...

— Vous me faites l'effet d'une jeune femme qui traverse une mauvaise passe, fit une voix.

Elle leva les yeux. Le visage bronzé de Guy Barnard s'interposa entre elle et le coucher de soleil. Le soulagement qu'elle ressentit à voir quelqu'un qu'elle connaissait — même lui —, lui confirma qu'elle avait touché le fond du désespoir.

Il lui fit un sourire des plus charmeurs. Un sourire qui aurait fait craquer une nonne.

— Bienvenue à Saigon, capitale des rêves brisés ! s'exclama-t-il. Comment ça va, mon petit ?

Elle soupira.

— Vous avez besoin de poser la question ?

— Non. Je suis passé par là moi aussi. A courir de tous côtés, comme un poulet à qui on vient de couper la tête, en quémandant des tampons d'accord pour le moindre bout de papier. Ce pays a élevé la bureaucratie au rang d'un art.

— Je pouvais me passer de ce petit laïus de réconfort, merci beaucoup.

— Puis-je vous offrir une bière ?

Elle étudia son sourire en se demandant ce qu'il cachait. Probablement le pire.

Comme il la voyait hésiter, il profita de sa faiblesse pour commander d'autorité deux bières, puis s'installa lourdement dans un fauteuil en face d'elle et la contempla avec une franche gaieté.

— Je pensais que vous n'arriviez que demain à Saigon, fit-elle remarquer.

— J'ai changé de programme.

— Brusquement ? Comme ça ?

— Je suis très flexible, c'est une de mes qualités.

Il eut un sourire attristé.

— Peut-être même la seule, en y réfléchissant bien.

Le barman leur apporta deux Heineken glacées. Guy attendit qu'il s'éloigne pour reprendre leur conversation.

— On a retrouvé des ossements à Dak To, dit-il.

— Des ossements de soldats disparus ?

— Ce sera justement à moi de le déterminer. Je me suis dit que quelques jours de plus pour les étudier me seraient utiles. Et puis...

Il prit une gorgée de bière.

— Je commençais à m'ennuyer ferme à Bangkok.

— Bien entendu...

— Non, je suis sincère. J'avais besoin de changer d'air.

— Vous avez donc abandonné Bangkok pour venir vous aérer ici en examinant des ossements.

— C'est peut-être difficile à croire, mais je prends mon travail très au sérieux.

Il reposa la bouteille sur la table.

— Enfin, peu importe, maintenant que je suis à Saigon, je pourrais peut-être vous aider. Je pense qu'un petit coup de main vous serait utile.

Quelque chose dans sa manière de la regarder, avec la tête légèrement inclinée et ce sourire radieux et plein de suffisance, agaça prodigieusement Willy.

— Je m'en sors très bien, dit-elle sèchement.

— C'est vrai ? Vous avez déjà obtenu un rendez-vous avec quelqu'un du gouvernement ?

— C'est en cours.

— C'est-à-dire ?

— C'est M. Ainh qui s'occupe des détails et...

— M. Ainh ? Votre guide ?

Il éclata de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda-t-elle.

— Vous avez raison, répondit Guy en étouffant son rire. Ce n'est pas drôle, c'est pathétique. Vous voulez que je vous décrive ce que je vois dans ma boule de cristal ? Je peux vous dire exactement ce qui va se passer. Demain matin, votre guide va se présenter à vous avec un sourire d'excuse.

— Pourquoi d'excuse ?

— Parce qu'il va vous expliquer que le ministère est fermé pour la journée. Vous comprenez, demain, c'est le 18 juillet, un jour férié très

important.

— Férié ? Férié pourquoi ?

— Aucune importance. Il improvisera une fable. Ensuite, il vous demandera si vous ne préférez pas visiter les fabriques de laque où vous trouverez de magnifiques cadeaux pour honorer vos amis...

Elle ne put s'empêcher de rire. M. Ainh avait employé exactement ces mots-là.

— Le lendemain, il trouvera une autre raison pour ne pas vous emmener au ministère. Les fonctionnaires seront malades de la grippe porcine, ou bien il y aura une grave pénurie de gommes. Mais, bien entendu, vous pourrez visiter le palais impérial.

Elle n'avait plus envie de rire.

— Je crois que je commence à comprendre, murmura-t-elle.

— Il ne cherche pas délibérément à saboter vos projets. Il sait tout simplement à quel point il est vain de se battre avec la bureaucratie. Tout ce qu'il veut, c'est jouer correctement son rôle de guide et remettre à ses supérieurs un rapport parfaitement anodin sur la gentille touriste qu'on lui a confiée. N'attendez rien d'autre de lui. Ce pauvre homme n'est même pas suffisamment payé pour ce qu'il fait.

— Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à frapper moi-même aux portes.

— Oui ? Encore faut-il savoir lesquelles et où elles se cachent. Et le mot de passe ? Le sésame qui ouvre tout ? Vous l'avez ?

— On dirait que ce pays n'est pour vous rien d'autre qu'une baraque de foire.

— Baraque de foire... Non, ce n'est pas le terme adéquat. Dans une baraque de foire, au moins, on s'amuse.

— Et quel serait le terme adéquat, selon vous ?

— Chaos.

Il montra du doigt la rue où les piétons et les Mobylettes grouillaient dans un désordre sans nom.

— Vous voyez cette pagaille ? Elle illustre parfaitement le fonctionnement du gouvernement. Ici, c'est chacun pour soi. Les ministres sont rivaux, les provinces sont rivales. Le plus modeste officiel protège son domaine et personne ne bouge le petit doigt sans l'approbation du gouvernement.

Il secoua la tête.

— On ne tire rien de ces gens-là quand on est timoré.

— Je n'ai jamais été timorée.

— Ils vous auront à l'usure. On verra ce que vous direz quand vous aurez attendu cinq heures à transpirer dans une salle d'attente où il fait une chaleur à crever et où les toilettes les plus proches se réduisent à un trou dans...

— Je vois le tableau, merci, coupa-t-elle.

— Vous êtes certaine ?

— Qu'est-ce que vous me suggérez ?

Il s'adossa à son siège en souriant.

— Restez en contact avec moi. Je connais un peu de monde. Pas au ministère des Affaires étrangères, malheureusement. Mais ça pourrait tout de même vous être utile.

« Il veut quelque chose... Mais quoi...? »

Il continuait à la regarder d'un air impassible, mais elle sentait une tension nouvelle dans sa posture, une lueur d'impatience dans ses yeux.

— Vous paraissez très désireux de m'aider, dit-elle. Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Pourquoi pas ?

— J'ai du mal à considérer ça comme une réponse.

— Sans doute que mon cœur est resté celui du *boy scout* qui aidait les vieilles dames à traverser la rue. Je suis un brave garçon, au fond.

— Epargnez-moi votre baratin et dites-moi la vérité.

— Vous avez toujours eu du mal à faire confiance aux hommes, ou c'est récent ?

— Non, ce n'est pas récent. Et ne changez pas de sujet.

Il se tut quelques secondes. Ses doigts tambourinaient sur la bouteille.

— D'accord, admit-il enfin. J'en rajoute peut-être un peu. Admettons que je n'aie jamais été *boy scout*. Mais je veux sincèrement vous aider. Mon offre tient toujours.

Elle ne répondit pas, mais son silence et le regard sceptique qu'elle lui lança étaient suffisamment éloquents. Guy comprit qu'elle ne lui faisait pas confiance. Bon sang ! Mais pourquoi ? Il avait pourtant toutes les apparences de la sincérité. Il se demanda ce qui avait pu la rendre aussi méfiante. Sans doute avait-elle pris trop de coups dans sa vie. Les hommes avaient dû souvent lui mentir.

« Tu as raison de te méfier, chérie, parce que celui que tu as en face de toi n'est pas meilleur que les autres », songea-t-il avec une pointe de dégoût pour lui-même.

Il se dépêcha de se débarrasser de cette sensation. Les enjeux étaient trop importants. Les bons sentiments, c'était bien joli, mais il ne pouvait pas s'offrir ce luxe.

Il allait donc devoir lui servir un autre mensonge. Il mentait beaucoup, ces derniers temps... Malheureusement, l'entraînement ne lui rendait pas la tâche plus aisée.

— Vous avez raison, lâcha-t-il. Je ne fais pas tout ça par bonté

d'âme.

Elle ne parut pas étonnée, et il en fut vaguement contrarié.

— Très bien, dit-elle avec un regard dur. Et qu'attendez-vous donc en retour ? De l'argent ?

Elle marqua une pause.

— Du sexe ?

Le mot lui retourna les entrailles. Justement, oui, il avait déjà pensé au sexe avec elle. Et pas qu'une fois. Et maintenant qu'elle était assise là, à portée de main, à poser sur lui ce regard inflexible, il avait toutes les peines du monde à chasser certaines images de son esprit. Il considéra brièvement la possibilité de mêler un peu de sexe à leur affaire, mais il écarta rapidement cette option. Il se sentait déjà assez minable comme ça.

Il tendit posément le bras vers sa Heineken. Elle était déjà tiède.

— Non, murmura-t-il. Il ne s'agit pas de sexe.

— Je vois, fit-elle en se mordant les lèvres. Donc, vous voulez uniquement de l'argent.

Il acquiesça.

— Je n'en ai pas, dit-elle. Du moins, pas pour vous.

— Ce n'est pas de votre argent qu'il s'agit.

— Je ne comprends pas.

Il se tut et pria pour conserver une expression neutre.

— Avez-vous déjà entendu parler du groupe Ariel ? chuchota-t-il sur le ton de la confidence.

— Non.

— Moi non plus, je n'en avais jamais entendu parler. Mais il y a deux semaines, deux de leurs représentants sont venus me solliciter. Il s'agit d'une organisation de vétérans du Viêt-nam qui s'occupe de rapatrier ceux qui sont restés sur place et que tout le monde croit morts. Même s'ils doivent pour ça monter une opération coup de poing.

— Je vois, fit-elle en pinçant la bouche. Nous parlons d'une organisation de paramilitaires complètement tarés.

— C'est aussi ce que j'ai d'abord pensé. J'étais sur le point de les mettre à la porte quand ils ont sorti un chèque. Un chèque très généreux, je dois le préciser. Vingt mille dollars. Destinés d'après eux à couvrir mes frais.

— Des frais ? Et qu'attendaient-ils de vous ?

— Un petit travail au noir. Ils avaient appris que je partais en mission au Viêt-nam et ils voulaient me charger d'une mission particulière. Pas de rechercher des squelettes ou des plaques, comme vous vous en doutez, mais un homme, en chair et en os.

— Un vétéran du Viêt-nam ? Mais vous n'espérez pas sérieusement



retrouver des vétérans portés disparus, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ? Il leur en faudrait un pour qu'on les prenne au sérieux et pour obliger Washington à réagir.

Le serveur vint ramasser leurs bouteilles vides, et Guy se tut. Willy attendit que l'homme s'éloigne pour reprendre la conversation.

— Et qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? demanda-t-elle doucement.

— Vous, pas grand-chose. C'est votre père qui m'intéresse. D'après ce que vous m'avez dit, il y a une chance, minime je vous l'accorde, pour qu'il soit toujours en vie. C'est pourquoi je suis prêt à vous aider à le rechercher. Et aussi à le ramener.

Willy ne répondit pas tout de suite. Guy se rendit compte qu'elle le scrutait avec attention, comme si elle espérait deviner sur son visage ce qu'il lui cachait.

— Et vous, que retirerez-vous de tout ça ? demanda-t-elle enfin.

— Vous voulez dire, en plus de profiter de votre agréable compagnie ?

— Vous avez parlé d'argent, tout à l'heure. Puisque ce n'est pas moi qui vous paierai, je suppose que quelqu'un d'autre s'en charge. Le groupe Ariel ? Ils vous offrent un peu plus que le montant de vos frais ?

— Ils m'offrent de quoi vivre bien.

— Combien ?

— Combien il faut pour vivre vraiment à l'aise ? Deux millions.

— Deux millions *de dollars* ?

Il lui pressa la main.

— Moins fort, je vous prie ! Ce n'est pas le genre d'information qu'on crie sur tous les toits.

Elle baissa la voix.

— Vous êtes sérieux ? Deux millions ?

— Deux millions, oui, c'est ce qu'ils m'ont offert. A présent, réfléchissez à ce que moi, je vous offre. En faisant équipe, nous tirons tous les deux notre épingle du jeu. Vous rentrez avec votre père et moi, je gagne le montant d'une coquette retraite.

Il sourit. Elle aurait été stupide de refuser. Et Willy Maitland était loin d'être stupide.

— Vous ne pouvez qu'accepter, insista-t-il. C'est une affaire conclue au paradis.

— Ou en enfer, murmura-t-elle d'un air sombre.

Elle s'adossa à son siège et le fixa de son regard d'acier.

— Vous n'êtes rien d'autre qu'un chasseur de prime.

— Si c'est le nom que vous avez envie de me donner.

— J'aurais envie de vous donner bien d'autres noms. Et pas très

flatteurs.

— Avant de m'abreuver d'insultes, vous devriez réfléchir aux moyens d'action dont vous disposez. Parce que ça vous permettrait de vous apercevoir qu'ils sont plutôt limités. Vous pouvez continuer seule, ce qui ne vous mènerait pas bien loin, comme vous le savez déjà. Ou...

Il se pencha en avant et lui fit son sourire le plus convaincant.

— Vous pourriez faire équipe avec moi.

Willy eut une moue pincée.

— Je ne travaille pas avec les mercenaires.

— Et que reprochez-vous aux mercenaires ?

— Vous ne comprendriez pas, c'est une question de principe.

— C'est l'argent qui vous dérange, n'est-ce pas ? Le fait que je fasse ça pour de l'argent, et pas parce que j'ai un grand cœur.

— Il ne s'agit pas d'une chasse à l'ours. Nous parlons d'êtres humains. D'hommes. D'hommes dont les familles dépensent toutes leurs économies pour payer des vauriens comme vous. Je les connais, ces familles. Certaines s'accrochent désespérément à cette dernière lueur d'espoir. Et vous savez aussi bien que moi que la plupart des soldats n'attendent pas dans des camps qu'on vienne les chercher. Ils sont morts.

— Vous êtes pourtant persuadée que votre père est vivant.

— C'est différent. J'ai de bonnes raisons de le penser.

— C'est exact. Mais les autres aussi ont peut-être de bonnes raisons.

— Il se trouve que moi, j'ai des preuves.

— Vous avez des preuves, mais ça ne vous avance à rien. Vous ne savez pas comment vous y prendre pour retrouver votre père.

Il se pencha vers elle, tout en admirant son beau visage illuminé par les rayons du soleil couchant. Ses joues paraissaient en feu et brillaient d'un rouge sombre.

— Les Vietnamiens ne vous laisseront pas revenir une deuxième fois, poursuivit-il. Vous devez saisir votre chance. Reconnaissez-le, Willy, vous avez besoin de moi.

— Non, rétorqua-t-elle sèchement. C'est vous qui avez besoin de moi. Sans moi, vous perdez les deux millions de votre « rescapé ».

— Et vous ? Comment comptez-vous vous y prendre pour trouver votre père ?

Cette fois, ce fut elle qui se pencha vers lui, si près, qu'il eut un mouvement de recul.

— Ne me sous-estimez pas, espèce d'ordure, murmura-t-elle.

— Et vous, ne vous surestimez pas, petite. Il n'est pas facile de trouver des réponses dans ce pays. Ici, un tressaillement de paupière

ou un changement de ton font toute la différence. Il faut savoir décrypter les signes. Vous avez besoin d'un partenaire, et je suis prêt à partager la récompense avec vous. Disons, dix pour cent.

— Je me fiche pas mal de l'argent ! s'écria-t-elle en se levant d'un bond. Trouvez quelqu'un d'autre pour vous enrichir.

Elle fit volte-face et s'éloigna.

— Prenez au moins le temps d'y réfléchir, lui cria-t-il.

Elle ne daigna pas répondre et traversa la terrasse sans se préoccuper des regards curieux qui la suivaient.

— Ne soyez pas stupide, Willy. Vous avez besoin de moi.

Trois touristes russes aux visages rougis par quelques tournées de vodka levèrent les yeux quand elle passa près d'eux. L'un deux leva son verre. Il paraissait passablement éméché.

— Vous préférez peut-être les hommes russes ? fit-il d'une voix pâteuse.

Elle ne ralentit même pas le pas. Mais tandis qu'elle continuait à avancer, tous les clients purent entendre la réponse qu'elle lança par-dessus son épaule avec une fausse douceur.

— Allez donc au diableski !

## 4.

Guy admira en silence la majestueuse sortie de Willy : son port de tête, son pas furieux, sa jupe qui battait contre ses magnifiques jambes. Il jubilait. Bon sang... Elle avait rivé son clou à ce Russe.

*Allez donc au diableski !*

Il éclata de rire et retourna d'un pas tranquille vers le bar où il commanda une autre Heineken qu'il réclama bien fraîche. Fraîche, elle l'était. Au point de lui faire mal aux dents.

— Pour quelqu'un qui vient de se faire plaquer, je vous trouve d'excellente humeur, fit une voix à l'irréprochable accent anglais.

Guy se tourna vers l'homme corpulent qui l'avait rejoint au bar. Avec les deux touffes de cheveux qui encadraient son crâne chauve, il ressemblait à un hibou cornu. Ses yeux bleu de chine brillaient de malice sous ses sourcils broussailleux.

Guy haussa les épaules.

— Une de perdue, dix de retrouvées.

— Voilà une attitude sensée. Surtout quand on connaît les femmes d'aujourd'hui.

Il s'interrompit pour porter un verre de scotch à ses lèvres.

— Mais si vous me l'aviez demandé, j'aurais pu vous dire que vous n'aviez aucune chance avec elle.

— Je vois que j'ai affaire à un spécialiste.

— Pas du tout. Il se trouve simplement que j'ai voyagé dans le même avion qu'elle. J'occupais le siège derrière le sien. Elle était assise à côté d'un Français qui a déployé pour elle tout son répertoire. Une belle performance qui ne l'a mené nulle part. Cette femme-là à un cœur de pierre.

Il plissa les yeux et dévisagea Guy.

— Vous étiez vous aussi sur ce vol qui venait de Bangkok, non ? demanda-t-il.

Guy acquiesça. Lui n'avait pas remarqué ce passager, mais il avait passé son temps agrippé à l'accoudoir de son fauteuil à avaler whisky sur whisky. L'avion produisait toujours sur lui cet effet désastreux,

même quand il s'agissait d'un 747 et que l'hôtesse de l'air était une jeune et jolie Française.

A l'autre bout du jardin en terrasse, les trois Russes s'étaient mis à chanter. Pas dans la même tonalité, malheureusement. Et peut-être pas la même chanson. C'était difficile à dire.

— Si on m'avait dit que je verrais un jour une chose pareille, je ne l'aurais pas cru, commenta l'Anglais en jetant un coup d'œil du côté des Russes. Je me souviens des soldats américains assis à cette même table. Ça, non... Je n'aurais jamais imaginé que des Russes les remplaceraient un jour.

— Quand étiez-vous à Saigon ?

— Entre 68 et 75.

Il tendit vers Guy une main grassouillette.

— Dodge Hamilton, fit-il. Du *London Post*.

— Guy Barnard, ancien soldat, répondit Guy en secouant vigoureusement la main de l'Anglais. Alors, comme ça, vous êtes journaliste. Vous êtes venu ici pour écrire un article ?

— Je le croyais, murmura l'homme en baissant tristement le nez vers son scotch. Mais c'est tombé à l'eau.

— Ah...

— Ce n'est pas catastrophique... L'article était plutôt un prétexte. Je venais surtout pour revoir une vieille connaissance.

Il but une gorgée de scotch.

— Mais elle est partie.

— Ah... Une femme...

— Eh oui, une femme. Il paraît que les femmes appartiennent au genre humain, mais elles pourraient aussi bien venir de Mars. Pour ce que je les comprends...

Il reposa bruyamment son verre et fit signe qu'on le lui remplisse. Le barman s'exécuta avec un air résigné et lui laissa la bouteille.

— J'avais dans l'idée d'écrire un bel article sur un homme qui marche sur les traces d'un amour perdu. Ce genre de sujets, ça fait vendre. Le directeur de mon journal était emballé.

Il se servit en remplissant son verre.

— Ah, les amours... Hier, je suis allé voir la maison qu'elle habitait, rue Catinat. Enfin, ancienne rue Catinat. Son frère y vit toujours. C'est lui qui m'a appris que la belle avait filé avec un sergent de Memphis. Rien que ça.

Guy secoua la tête avec sympathie.

— Une femme a le droit de changer d'avis, dit-il.

— Oui, mais celle-ci a changé d'avis le lendemain de mon départ.

Il n'y avait rien à répondre, aussi Guy prit-il le parti de se taire. Mais il comprenait cette femme. Il savait ce qu'avaient vécu les habitants de Saigon : avant la prise de la ville, on craignait un

massacre, et la population s'attendait au pire. Il n'oublierait jamais les regards de bêtes traquées de ceux qui cherchaient à grimper à bord des derniers hélicoptères. Des regards qu'il avait retrouvés sur les photos publiées par les journaux de l'époque. On ne pouvait pas blâmer une femme qui avait voulu fuir ce pays à tout prix.

— Ça ne vous empêche pas d'écrire un article, fit remarquer Guy. Vu sous un autre angle, bien entendu. Vous pourriez raconter l'histoire d'une femme qui a échappé à la folie. Vous n'aurez qu'à l'intituler : « Le prix de la survie ».

— Je n'ai plus le cœur à ça, rétorqua Hamilton en balayant tristement la terrasse du regard. Et cette ville ne me plaît plus. Dieu sait pourtant à quel point je l'ai adorée... J'ai même un sentiment de nostalgie quand je pense au bruit de fond des tirs de mortiers. Mais Saigon a changé. Elle a perdu son âme. Le plus drôle, c'est que les hôtels sont restés identiques. Autrefois, je venais régulièrement m'accouder à ce bar et j'entendais vos généraux murmurer « Qu'est-ce qu'on fout ici ? » Je crois qu'ils n'ont jamais eu la réponse à cette question.

Il éclata de rire et but une longue rasade de scotch.

— Memphis. Qu'est-ce qui lui a pris d'aller à Memphis ?

Il se lança dans un long monologue au sujet des femmes qu'il rendait visiblement responsables de tous les maux de la création. Une opinion que Guy n'était pas loin de partager. Il lui suffisait de réfléchir à sa déplorable vie sentimentale pour ressentir le besoin urgent de se soûler à mort.

Les femmes. Toutes les mêmes. Et pourtant si différentes.

Il songea à Willy Maitland. Elle jouait les endurcies, mais cette façade inflexible cachait un être sensible et vulnérable. Elle n'était qu'une enfant, fragile et un peu perdue, qui tentait d'être fidèle à la mémoire de son père. Elle aurait eu besoin d'un homme pour la soutenir, mais elle le niait. Par fierté, sans doute. Guy avait de l'estime pour les gens fiers.

Au fond, il était soulagé qu'elle ait décliné son offre. Il n'avait plus envie de pourchasser Friar Tuck. Et tant pis si le groupe Ariel mettait sa menace à exécution. Il avait vécu trop longtemps avec ce squelette dans le placard. Il était temps de l'en sortir.

Après tout, il pouvait se contenter de remplir sa mission officielle : rapatrier des dépouilles de soldats américains.

Et oublier Willy Maitland.

Mais...

Il commanda une autre bière et la but lentement tandis que le conflit continuait à faire rage sous son crâne. Il se surprit même à passer en revue les moyens d'aider Willy Maitland. Il envisagea un

instant de la soutenir, juste parce qu'elle en avait besoin, et pas parce que le groupe Ariel exerçait sur lui un chantage. Par bonté de cœur, en somme... Un nouveau concept pour lui. Il n'avait jamais été un *boy scout*, c'était certain — ces uniformes, ce sérieux, cette bonté affichée, ces bondieuseries, tout cela lui avait toujours paru d'un ridicule achevé. Et pourtant, il se mettait à jouer les bonnes âmes, il était prêt à offrir ses services. De lui-même, et pour rien.

Enfin, peut-être pas tout à fait pour rien. Il ne pouvait s'empêcher de fantasmer sur ses chances de...

Emmener Willy dans sa chambre. La dévêtir. La sentir céder sous lui.

Il avala sa salive et tendit machinalement le bras vers sa bière.

— Pas de doute, murmura Hamilton. Moi, je vous dis que tout ça, c'est leur faute.

— Hmm ? grommela Guy. La faute de qui ?

— Des femmes, bien entendu. Elles ne valent pas tous les ennuis qu'elles vous créent.

— Vous avez bien raison, soupira Guy en portant de nouveau sa bouteille à ses lèvres. Bien raison...

\* \* \*

Les hommes... Ils ne valaient pas tous les ennuis qu'ils vous créaient, songeait Willy en réglant la sonnerie de son réveil.

Un chasseur de prime... Elle s'en voulut de ne pas l'avoir repéré au premier coup d'œil. Elle avait pourtant été échaudée plus d'une fois. Des mercenaires avaient déjà offert leurs services à la famille Maitland — moyennant bien sûr quelques milliers de dollars. Elle les énuméra mentalement — l'Association pour les soldats disparus, le Comité pour le rapatriement des rescapés du Viêt-nam, l'opération « Marrons » qui faisait sa propagande avec ce slogan écoeurant : « Sortons-les du feu ». Bien des familles dans la douleur s'étaient laissées prendre au piège et avaient gaspillé leurs économies dans des rêves sans espoir.

Elle se déshabilla et ne garda sur elle qu'un T-shirt sans manches. Puis elle se glissa dans le lit. Une vraie nuit de sommeil relevait également d'un rêve sans espoir, sur ce matelas défoncé et ces oreillers si durs qu'on aurait juré qu'ils étaient remplis avec du béton. Mais ça n'avait pas vraiment d'importance, car elle ne risquait pas de fermer l'œil, avec cette musique qui faisait vibrer les murs. A 20 heures, les basses avaient annoncé l'ouverture de la boîte de nuit du Rex Hotel. Même le communisme ne permettait pas d'être à l'abri du disco ?

Il lui vint à l'esprit que Guy Barnard rôdait en ce moment autour de la piste de danse, à la recherche d'une femme. Il lui arrivait parfois

de penser que les hommes ne faisaient la guerre que pour s'éloigner de leur foyer et être libres de chasser de nouvelles proies...

Qu'est-ce que ça peut te faire que ce type soit en train de reluquer les jolies filles ? Ce type est un moins que rien. Je ne devrais même pas penser à lui.

Pourtant, son côté mauvais garçon ne manquait pas de charme. Il avait des dents blanches et bien alignées, un sourire éblouissant, des yeux... Des yeux, surtout... Des yeux sombres de loup... Des yeux à vous tourner la tête. « Seigneur... Je n'ai pas besoin de ça en ce moment. »

On frappa à sa porte. Willy se leva d'un bond.

— Oui ?

— Service de chambre.

— C'est une erreur. Je n'ai rien commandé.

Comme elle n'obtenait pas de réponse, elle poussa un soupir, enfila une robe de chambre, et alla ouvrir d'un pas décidé.

Guy lui souriait dans le noir.

— Alors ? demanda-t-il. Vous avez réfléchi ?

— Réfléchi à quoi ? fit-elle sèchement.

— A notre future association.

Elle eut un rire incrédule.

— Vous êtes dur d'oreille, ou je ne me suis pas montrée suffisamment explicite ?

— Je vous ai posé la question il y a deux heures. Je me suis dit que vous aviez peut-être changé d'avis.

— Eh bien, vous vous trompez. Je ne changerai pas d'avis. Bonne nuit.

Elle lui claqua la porte au nez, mit le verrou et repartit vers son lit d'un pas furieux.

On frappa doucement à sa fenêtre. Elle tira rageusement le rideau et découvrit le visage souriant de Guy derrière le carreau.

— J'aurais une dernière question à vous poser, cria-t-il.

— Je vous écoute, fit-elle d'un ton agacé.

— Vous êtes sûre que c'est votre dernier mot ?

Elle referma le rideau sans répondre, tout en se demandant par où il allait apparaître cette fois. Allait-il descendre du plafond, ou jaillir du plancher comme un diable hors de sa boîte ?

Et ce bruit... ce drôle de frottement, d'où venait-il ?

Elle baissa les yeux et vit qu'on glissait un papier sous sa porte. Elle le ramassa.

« Appelez-moi si vous avez besoin de moi. »

« C'est ça », songea-t-elle en déchirant la feuille.

— J'aurai besoin de vous le jour où il gèlera en enfer ! hurla-t-elle



à travers la porte.

Il ne répondit pas. Et elle sut, sans avoir besoin de le vérifier, qu'il était déjà parti.

\* \* \*

Chantal lorgna avec une mine gourmande la bouteille de champagne, les conserves de caviar et de foie gras, le chocolat.

— Comment oses-tu apparaître devant moi après toutes ces années ? demanda-t-elle tout de même.

Siang sourit.

— Tu n'aimes plus le champagne ? Quel dommage... On dirait que je vais devoir le boire seul.

Il s'empara de la bouteille et défit lentement le cerclage de fer. Le bouchon sauta bruyamment, et de pâles bulles jaunes se répandirent sur le sol en terre battue. Chantal poussa un petit cri étouffé. Elle semblait sur le point de se jeter à genoux pour lécher les précieuses gouttes. Siang remplit l'un des verres à pied qu'il avait apportés avec lui de Bangkok — pas question de boire du champagne dans une tasse — puis il porta le verre à ses lèvres et soupira de contentement.

— Du Taittinger, murmura-t-il. Absolument délicieux.

— Du Taittinger ? répéta-t-elle à voix basse.

Il remplit le deuxième verre et le posa devant elle, sur la table branlante. Elle le fixa avec des yeux avides. Elle paraissait hypnotisée par les bulles qui montaient vers la surface.

— J'ai besoin d'aide, dit-il.

Elle prit le verre et l'éleva lentement jusqu'à sa bouche. Elle posa d'abord ses lèvres sur le rebord, puis se mit à déguster à petites gorgées, pour mieux savourer. Il imagina les bulles qui glissaient sur sa langue, puis dans sa longue et fine gorge. Elle avait vieilli, mais elle avait gardé ce joli cou, aussi délicat et souple qu'un brin d'herbe, qu'elle tenait de sa mère vietnamienne. Sa moitié asiatique avait mieux tenu le coup que sa moitié française, à laquelle elle devait les taches brunes qui gâtaient son teint et les fines rides qui soulignaient ses beaux yeux verts.

Elle vida son verre jusqu'à la dernière goutte. Puis elle tendit la main vers la bouteille.

Il la prit avant elle.

— J'ai dit que j'avais besoin d'aide. De ton aide.

Elle s'essuya le menton du revers de la main.

— Quel genre d'aide ?

— Pas grand-chose.

— Pas grand-chose... C'est ce que tu dis toujours.

— Un pistolet. Automatique. Et des munitions.

— Et si je n'ai pas de pistolet ?

— Il faudra que tu m'en trouves un.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est plus comme avant, ici. Tu ne sais pas comment ça se passe. C'est difficile.

Elle baissa les yeux vers ses mains abîmées.

— Saigon est un enfer, ajouta-t-elle d'une voix lasse.

— Avec un minimum de confort, même l'enfer devient supportable. Je pourrais faire beaucoup pour toi.

Elle se tut, mais il lut dans ses pensées aussi aisément que dans un livre ouvert. Elle contempla de nouveau les trésors qui venaient de Bangkok et avala sa salive. Elle sentait encore sur sa langue le délicieux picotement des bulles de champagne.

— Ce revolver, fit-elle enfin. Tu en as besoin pour quoi ?

— Pour un boulot.

— Un Vietnamien ?

— Une femme. Une Américaine.

Une lueur passa dans les yeux de Chantal. Une lueur de jalousie ?

— Ta maîtresse ?

Il secoua la tête.

— Dans ce cas, pourquoi vouloir la tuer ? insista-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Pour un client qui me récompense généreusement. J'ajoute que je suis disposé à partager avec toi.

— A partager ? rétorqua-t-elle. Comme la dernière fois ?

Il prit un air désolé.

— Chantal, murmura-t-il. Chantal... Tu sais bien que je n'avais pas le choix. C'était le dernier vol à quitter Saigon.

Il lui caressa le visage et le trouva moins doux qu'autrefois. L'héritage français, encore. La peau fragile des européens se fanait au soleil.

— Cette fois, je ne te laisserai pas sur le carreau, je te le promets.

Elle demeura immobile comme une statue. Son regard alla du champagne à Siang et de Siang au champagne.

— Ça risque de prendre certain temps de dénicher une arme.

— Dans ce cas, je vais devoir improviser. Et pour ça, il me faut un assistant. Quelqu'un de discret. Quelqu'un de confiance.

Il marqua une pause.

— Ton cousin a toujours besoin d'argent ?

Ils échangèrent un regard plein de sous-entendus, puis il remplit en souriant le verre qu'elle lui tendait.

— Ouvre le caviar, dit-elle.

\* \* \*

— J'ai besoin de votre aide, annonça Willy.

Guy se tenait dans l'embrasure de la porte, encore endormi et complètement hébété. La lumière du jour lui faisait mal aux yeux. Il cligna des paupières. Il avait les cheveux en bataille, il n'était pas rasé et ne portait qu'une minuscule serviette nouée autour de la taille. Elle s'efforça de rester concentrée sur son visage, mais son regard glissa malgré elle vers son torse couvert d'une toison brune et frisée et vers la cicatrice qui lui barrait l'abdomen.

Il secoua la tête d'un air incrédule.

— Vous n'auriez pas pu me dire ça hier soir ? Il fallait que vous attendiez les premières lueurs de l'aube ?

— Guy, il est 8 heures.

Il bâilla.

— Sans blague...

— Vous devriez essayer de vous coucher à une heure décente.

— Qui vous dit que je ne me suis pas couché à une heure décente ?

Il s'adossa au chambranle de la porte et sourit.

— Se coucher, ce n'est pas dormir. Dormir ne faisait peut-être pas partie de mon programme. Qu'en savez-vous ?

Est-ce qu'il y avait une femme avec lui ? Elle jeta malgré elle un regard dans la pièce sombre, par-dessus son épaule. Le lit était en désordre, mais vide.

— Je vous ai eue, dit-il en riant.

— J'ai eu tort de croire que je pouvais compter sur vous, marmonna-t-elle en se détournant.

— Willy ! Revenez ! s'écria-t-il en la prenant par le bras. Vous êtes sérieuse ? Vous avez vraiment besoin de mon aide ?

— Oubliez. Il s'agissait d'une erreur de jugement.

— La nuit dernière, vous disiez qu'il gèlerait en enfer le jour où vous me demanderiez de l'aide, et aujourd'hui, vous venez frapper à ma porte. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

Très occupée à contempler la serviette qui glissait lentement sur ses hanches, Willy ne répondit pas tout de suite. A son grand soulagement, il la retint au dernier moment, juste avant la catastrophe, et la rajusta.

Elle secoua la tête en soupirant.

— Vous aviez raison. Tout se passe exactement comme vous l'aviez prévu. Aucun officiel n'accepte de me parler. On ne me répond pas au téléphone. Dès qu'ils m'entendent approcher, ils disparaissent sous

leur bureau.

— Vous devriez essayer la patience. Attendre une semaine.

— La semaine prochaine, le contexte ne sera pas plus favorable.

— Pourquoi ?

— Vous n'êtes pas au courant ? C'est l'anniversaire de Hô Chi Minh.

Guy parut littéralement aux anges.

— Comment ai-je pu l'oublier ? s'exclama-t-il.

— Qu'est-ce que vous me conseillez ?

Il caressa d'un air dubitatif son menton mal rasé. Puis il acquiesça.

— Entrez. Nous allons en discuter.

Dans la chambre, elle s'assit prudemment au bord du lit pendant qu'il s'habillait dans la salle de bains. A en juger par l'état de la literie, il souffrait d'un sommeil agité. Le couvre-lit gisait à terre, les oreillers informes s'entassaient contre la tête de lit. Ses yeux se posèrent sur la table de nuit où il avait empilé des dossiers. Celui du dessus s'intitulait « Opération Friar Tuck », et elle remarqua qu'il avait été autrefois classé « Secret Défense ». Curieuse, elle souleva le rabat de couverture.

— C'est comme ça que ça marche dans ce pays, l'entendit-elle dire à travers la porte de la salle de bains. Pour aller d'un point A à un point B, on n'emprunte jamais le chemin le plus court. Il faut faire un certain nombre de tours et de détours.

— Et concrètement, comment dois-je m'y prendre ?

— Je viens de vous le dire. Vous devez passer par des chemins détournés.

Il sortait déjà de la salle de bains, douché, habillé, rasé de près. Il remarqua tout de suite le dossier ouvert sur la table de nuit et vint le refermer d'un geste calme.

— Désolé. Vous n'avez pas à lire ça, dit-il en glissant la pile entière dans son porte-documents.

Puis il se tourna vers elle.

— A présent, dites-moi ce qui vous a vraiment fait changer d'avis.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai la vague impression que vous me cachez quelque chose. Il est 8 heures du matin. Vous n'avez pas bataillé avec la bureaucratie cette nuit. Donc je vous demande ce qui vous a fait changer d'avis à mon sujet.

— Je n'ai pas changé d'avis à votre sujet. Je vous considère toujours comme un mercenaire.

Son dégoût parut flotter entre eux dans les airs comme une mauvaise odeur.

— Et pourtant vous souhaitez collaborer avec moi. Pourquoi ?

Elle baissa les yeux et soupira. Puis elle ouvrit son sac d'un geste las et en sortit une feuille qu'elle lui tendit.

— J'ai trouvé ceci sous ma porte en me réveillant ce matin.

Il déplia la feuille. Quelqu'un avait tracé « Crève Yankee », avec une écriture en pattes de mouche.

*Crève Yankee.*

Quelques instants plus tôt, quand elle avait montré ce message à M. Ainh, il s'était contenté de secouer la tête d'un air désolé. Guy était Américain, lui. Il allait sûrement comprendre ce que ces deux mots avaient d'infâmant.

Il lui rendit le papier.

— Et alors ? fit-il.

— Et alors ? répéta-t-elle en le contemplant fixement. On glisse sous ma porte une menace de mort, le gouvernement vietnamien se cache à la seule mention de mon nom, Ainh veut m'obliger à visiter une fabrique d'objets en laque, et c'est tout ce que vous trouvez à dire : Et alors ?

Il rit gentiment et vint s'asseoir près d'elle.

« Mais quel besoin a-t-il de me serrer de si près ? » se demanda-t-elle. Elle s'efforça d'ignorer les frissons que son contact provoquait, et lutta pour rester parfaitement droite en dépit du poids de Guy qui creusait le matelas et l'entraînait vers lui.

— Cette menace n'a pas forcément un caractère personnel, expliqua-t-il. Il s'agit probablement d'une prise de position politique.

— Me voilà tout à fait rassurée, dit-elle d'un ton neutre.

— Quant à cette visite de la fabrique d'objets laqués, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, pas plus désagréable qu'une séance chez le dentiste : vous n'avez pas envie d'y aller, mais tout le monde pense que c'est nécessaire. En ce qui concerne le ministère des Affaires étrangères, n'ayez pas de regrets. Même si on avait accepté de vous recevoir, vous n'auriez rien appris des bureaucrates qui y travaillent. Et à propos de bureaucrates, où est passé votre ange gardien ?

— Vous parlez de M. Ainh, je suppose, soupira-t-elle. Il m'attend en bas, dans le hall.

— Il faut vous débarrasser de lui.

— J'aimerais bien, mais je ne sais pas comment m'y prendre.

— Là où nous allons, il ne peut pas venir, affirma Guy.

Il la prit par la main et l'entraîna hors de la chambre.

— Et où allons-nous ? demanda-t-elle en le suivant dans le couloir.

— Rendre visite à un ami. Je crois.

— Vous voulez dire qu'il est possible qu'il refuse de nous recevoir ?

— Je veux dire que je ne suis pas certain qu'il s'agisse d'un ami.

Elle poussa un gémissement.

— Magnifique ! murmura-t-elle.

En sortant de l'ascenseur, ils trouvèrent Ainh embusqué dans le hall, près du comptoir de la réception.

— Mademoiselle Maitland, appela-t-il. Dépêchez-vous, je vous en prie, nous avons un programme chargé aujourd'hui.

Willy jeta un regard du côté de Guy qui se contenta de hausser les épaules et de détourner la tête. Zut ! Il la laissait se débrouiller avec Ainh.

— Monsieur Ainh, au sujet de cette visite de la fabrique de laque...

— Ce sera passionnant, je vous le promets. Mais ils ne prennent pas les dollars. Si vous voulez échanger votre argent contre des dongs, je peux...

— Je crois que je ne me sens pas vraiment en état, dit-elle d'un ton plaintif.

Ainh cligna des paupières, signe qu'il était pris au dépourvu.

— Vous êtes malade ?

— Oui, je...

Elle remarqua que Guy secouait discrètement la tête.

— Je... Euh... Non... Je veux dire...

— Ce qu'elle veut dire, c'est que je viens de lui proposer de lui servir de guide, intervint Guy. Vous comprenez ?

Il fit un clin d'œil à Ainh.

— Je, euh, je..., bredouilla Ainh en rougissant et en jetant un regard en coin à Willy. Mais... Et mon programme ? J'avais tout prévu. Le circuit, la voiture, le déjeuner.

— J'ai une proposition à vous faire, déclara Guy en se penchant vers lui avec un air de conspirateur. Pourquoi ne profiteriez-vous pas de ce circuit que avez organisé avec tant de soin ?

— Je le connais par cœur, marmonna Ainh d'un ton morose.

— Oui, mais vous le faites toujours avec vos clients, rétorqua tranquillement Guy. Aujourd'hui, vous et le chauffeur pourriez profiter tranquillement de Saigon. Et aussi du déjeuner de Mlle Maitland, puisqu'il est payé.

Ainh parut soudain intéressé.

— Un déjeuner gratuit ?

— Et une bière, ajouta Guy en glissant quelques dollars dans la poche de chemise du guide. Je vous l'offre, ajouta-t-il en tapotant les billets à travers le tissu de la poche.

Il prit Willy par le bras et entraîna la jeune femme vers la sortie.

— Mais... mademoiselle Maitland ? protesta Ainh d'une voix lugubre.

— Vous allez bien vous marrer, les gars, répondit Guy d'un ton presque envieux. Une voiture climatisée, un déjeuner gratuit, et pas d'horaire à respecter.

Ainh les suivit. Dehors, la chaleur était si intense que Willy eut l'impression de se heurter à un mur. Elle poussa un petit cri de surprise.

— Mademoiselle Maitland, insista M. Ainh d'un ton désespéré. Ce n'est pas ainsi que les choses sont supposées se passer.

Guy se tourna vers lui pour lui tapoter gentiment l'épaule.

— Justement, monsieur Ainh. Ça tombe bien. Nous ne voulons pas que les choses se passent comme elles sont supposées se passer.

Ils abandonnèrent le pauvre homme sur les marches.

— Qu'est-ce qu'il va faire, d'après vous ? murmura Willy.

— Il va profiter de son déjeuner gratuit, répondit Guy en l'entraînant le long du trottoir bondé.

En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle constata que M. Ainh avait en effet disparu à l'intérieur de l'hôtel, et aussi qu'ils étaient suivis par un gamin des rues qui sautillait à côté d'eux sur la chaussée brûlante. Il ne devait pas avoir plus de douze ans.

— *Lien-xo*<sup>1</sup> ? gazouilla-t-il en les fixant de ses yeux noirs qui scintillaient au milieu de son visage crasseux.

Ils tentèrent de l'ignorer, mais il continua à gambader autour d'eux, sans cesser de babiller. Il portait une chemise en lambeaux et il avait les pieds noirs de saleté. Il montra Guy du doigt.

— *Lien-xo* ?

— Non, non pas russe, dit Guy. *Americanski*.

L'enfant sourit.

— *Americanski* ? Oui ?

Il tendit une main dégoûtante en poussant un cri de joie.

— *Hello, Daddy !*

Guy secoua sa main d'un air résigné.

— Oui, grommela-t-il. C'est ça. Moi aussi, je suis ravi de te rencontrer.

— Papa riche ?

— Non. Pauvre. Je suis pauvre. Pas riche.

L'enfant éclata de rire. Visiblement, cette réponse lui faisait l'effet d'une énorme blague. Guy et Willy se remirent à marcher, et il continua à les suivre de son pas guilleret, tout en tenant à distance les autres gamins qui se joignaient peu à peu au groupe pour former un cortège en haillons. Willy songea qu'ils faisaient un drôle d'équipage : deux étrangers suivis d'une nuée d'enfants et se frayant un chemin au milieu d'un océan de scooters, de Mobylettes — des roues, encore des roues —, et de marchands plantés sur le trottoir derrière leurs maigres étalages.

— Papa ? Papa ? Une cigarette ? demanda le gamin en tirant Guy par le bras.

— Je n'ai pas de cigarettes, répondit Guy.

— Allez, papa, insista l'enfant. Une cigarette. Pour le petit service. J'éloigne les mendiants.

— Bon, ça va, ça va, marmonna Guy en fouillant dans sa poche pour en sortir un paquet de Marlboro.

Il donna une cigarette à l'enfant.

— Guy, comment pouvez-vous ? protesta Willy. Ce n'est qu'un gosse !

— Ne vous en faites pas, répondit Guy. Il ne va pas la fumer. Il va l'échanger. Probablement contre de la nourriture. Tenez, regardez.

Il désigna du menton le gamin qui enveloppait son butin dans un morceau de tissu avant de le ranger.

— J'emporte toujours quelques cartouches quand je viens ici, expliqua-t-il. C'est très utile, les cigarettes, quand vous avez un service à demander.

Il s'arrêta pour lire une pancarte et fronça les sourcils.

— Ça me fait penser que nous avons justement besoin d'un service, ajouta-t-il.

Il fit signe à l'enfant d'approcher.

— Hé, petit ! Comment t'appelles-tu ?

L'enfant haussa les épaules.

— Tu dois bien avoir un nom, protesta Guy.

— L'autre *Americanski*, il dit que je ressemble à Oliver.

Guy rit.

— Il pensait sûrement à Oliver Twist. Très bien, Oliver. J'ai un marché à te proposer. Tu vas nous rendre un petit service.

— Bien sûr, papa.

— Je cherche la rue des Voiles. C'est son ancien nom et elle n'existe plus sur les plans. Tu sais où elle se trouve ?

— Rue des Voiles ? Rue des Voiles..., répéta l'enfant en plissant le visage. Binh Tan maintenant. Mais pourquoi Binh Tan ? Pas beau. Pas de magasins. Pas intéressant.

Guy lui tendit un billet de mille dongs.

— Ne t'occupe pas de savoir si c'est intéressant ou pas. Contente-toi de nous emmener là-bas.

Le gamin lui arracha le billet des mains.

— D'accord, papa. Toi attends. Promis ?

Il descendit la rue en trotinant. Arrivé au coin, il se retourna pour regarder derrière lui et lança une dernière fois :

— Attends, promis ?

Il réapparut une minute plus tard derrière deux pousse-pousse tirés par des bicyclettes.

— Les meilleurs, dit-il. Rapides.

Guy et Willy contemplèrent les deux conducteurs d'un air



consterné. L'un d'eux leur adressait un sourire édenté. L'autre ahanait comme un train de marchandises.

Guy secoua la tête.

— Où a-t-il déterré ces fossiles ? grommela-t-il.

Oliver montra du doigt les deux vieillards.

— Oncles, annonça-t-il d'un ton triomphant.

\* \* \*

— Allez-vous en ! cria une voix derrière la porte.

— Monsieur Gerard ? appela Guy.

Il n'y eut pas de réponse. Pourtant, l'homme ne devait pas être bien loin. Willy avait l'impression de sentir sa présence silencieuse de l'autre côté du battant. Guy attrapa le heurtoir — une gueule monstrueuse sculptée dans le cuivre, entre le lion à cornes ou le bouc à gueule de lion —, et qui pendait comme une excroissance. Il frappa plusieurs fois.

— Monsieur Gerard ?

Toujours pas de réponse.

— C'est important. Nous devons absolument vous parler.

— Je vous ai dit de vous en aller.

— Seriez-vous capable d'envisager le fait qu'il ne veuille tout simplement pas nous recevoir ? murmura Willy.

— Il finira par nous ouvrir, la rassura Guy tout en cognant de nouveau contre le battant. Je m'appelle Guy Barnard, hurla-t-il. Je suis un ami de Toby Wolff.

Le loquet coulisssa. Un œil clair se colla à la fente du battant entrouvert et se posa sur Guy, puis sur Willy.

— Toby Wolff peut aller au diable ! cria la voix derrière la porte.

— On n'envoie pas Toby Wolff au diable quand il décide d'utiliser ses jetons.

L'œil cilla, et la fente de la porte s'élargit de quelques centimètres, révélant un petit homme chauve aux allures de crabe.

— Eh bien ? fit-il d'un ton peu amène. Vous entrez ou quoi ?

A l'intérieur, tous les rideaux étaient tirés, et il faisait sombre comme dans une grotte. Guy et Willy suivirent le Français le long d'un étroit couloir. Dans l'ombre, on distinguait à peine les contours de sa silhouette, mais Willy l'entendait avancer sur le parquet de bois, juste devant elle.

Ils débouchèrent dans ce qui ressemblait à un grand salon. Quelques rayons de lumière filtraient à travers les rideaux déchirés. Dans cette noirceur oppressante, on ne distinguait que vaguement la

forme massive du mobilier.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, leur proposa Gerard avec empressement.

Mais comme Willy et Guy s'avançaient vers un canapé, il se mit à hurler :

— Mais pas là-dessus, enfin ! Vous ne voyez donc pas qu'il s'agit d'un Queen Ann ?

Il montra du doigt une paire de grands fauteuils en bois de rose.

— Là.

Il s'installa sur un fauteuil tendu de brocart, près de la fenêtre. Avec ses bras croisés et ses genoux noueux qui paraissaient se projeter vers eux, il ressemblait à un déplaisant tas d'os.

— Qu'est-ce que Toby attend de moi ? demanda-t-il.

— D'après lui, vous pourriez nous faire profiter de quelques informations.

Gerard ricana.

— Des informations... Je ne travaille pas pour les renseignements.

— Vous avez travaillé pour eux.

— C'est fini. Les enjeux sont trop gros.

Willy contempla d'un air songeur la pièce autour d'elle, les doux reflets d'ivoire dans la pénombre, l'éclat de l'or. Elle comprit brusquement qu'ils étaient entourés par des antiquités de prix. La maison aussi — une demeure coloniale dans le style français, une des plus belles de Saigon, couverte de vigne vierge — était aussi une antiquité. Elle aurait dû appartenir à l'Etat, et Willy se demanda comment ce Français s'y était pris pour la conserver.

— Ça fait des années que je n'ai plus rien à voir avec la CIA, assura Gerard. Je ne vois pas en quoi je pourrais vous aider.

— Justement, nous venons ici pour parler d'une vieille affaire, expliqua Guy. Une affaire qui remonte à la guerre.

Gerard rit.

— La guerre ? Mais de quelle guerre parlez-vous ? Ces gens-là sont perpétuellement en guerre. Il faudrait préciser l'ennemi... Les Chinois ? Les Français ? Les Khmers rouges ?

— Vous savez très bien de quelle guerre nous parlons, répondit posément Guy.

— Cette guerre-là est finie, fit Gerard en s'adossant à son fauteuil.

— Pas pour tout le monde, intervint Willy.

Le Français se tourna vers elle, et elle sentit qu'il l'évaluait, qu'il tentait de jauger son importance. Elle n'apprécia pas et lui rendit son regard.

— Qu'est-ce que cette fille a à voir avec ça ? demanda Gerard.

— Elle est là pour son père. Il a disparu au combat, en 1970.

Gerard haussa les épaules.

— Je travaille dans l'importation. Je ne sais rien au sujet des soldats disparus.

— Mon père n'était pas un soldat, corrigea Willy. Il était pilote pour Air America.

— Wild Bill Maitland, précisa Guy.

Il y eut soudain dans la pièce un silence tellement épais qu'on aurait pu le couper au couteau. Au bout d'un long moment, Gerard reprit la parole.

— Air America, murmura-t-il.

Willy acquiesça.

— Vous vous souvenez de lui ?

Les doigts noueux du Français se mirent à tambouriner l'accoudoir de son fauteuil.

— J'en connaissais un bout sur ces pilotes. Ils transportaient de la marchandise pour moi à l'occasion. J'y mettais le prix.

— De la marchandise ? demanda Willy, étonnée.

— Des médicaments, précisa Guy.

Gerard frappa du plat de la main l'accoudoir du fauteuil.

— Je vous en prie, monsieur Barnard, vous savez aussi bien que moi qu'il ne s'agissait pas de médicaments. C'était de l'opium. Je ne chercherai pas à le nier. Ce pays était en guerre. Il y avait de l'argent à gagner, et je ne me suis pas gêné. Il se trouve qu'Air America était la compagnie la plus fiable. Et les pilotes ne posaient pas de questions. Pour ça, on pouvait être tranquille. Je les rétribuais à leur juste valeur. En or.

De nouveau, il y eut un long silence. Willy dut rassembler tout son courage pour poser la question suivante.

— Et mon père ? Il faisait partie des pilotes qui se faisaient payer en or ?

Alain Gerard haussa les épaules.

— Vous seriez surprise si je vous répondais que oui ?

Non, elle n'aurait sans doute pas été vraiment surprise, mais elle essaya d'imaginer ce qu'en auraient pensé les amis de la famille et tous ceux qui avaient toujours considéré son père comme un héros.

— C'était le meilleur, dit Gerard.

Elle leva les yeux vers lui.

— Le meilleur ?

Elle avait presque envie de rire.

— Le meilleur pour transporter de la drogue ?

— Le meilleur pour voler. C'était sa vocation.

— La vocation de mon père était de faire ce qu'il voulait quand il

voulait, rétorqua-t-elle d'un ton amer. Sans se préoccuper des gens autour de lui.

— Il n'empêche que c'était le meilleur, insista Gerard.

— Le jour où son avion a disparu, reprit Guy, est-ce qu'il transportait quelque chose pour vous ?

Le Français ne répondit pas. Il remua dans son fauteuil, puis se leva et alla jusqu'à la fenêtre où il ajusta les rideaux avec un soin maniaque.

— Gerard ? insista Guy.

L'homme se tourna vers eux.

— Que faites-vous ici ? Où voulez-vous en venir avec toutes ces questions ?

— J'ai besoin de savoir ce qui est arrivé à mon père, répondit Willy.

Gerard se détourna de nouveau vers la fenêtre et regarda au-dehors, à travers la fente des rideaux.

— Rentrez chez vous, mademoiselle Maitland. Avant d'apprendre des choses qui ne vous feraient pas plaisir.

— Quelles choses ?

— Peu importe.

— Il s'agit de mon père. J'ai le droit de...

— Le droit ? coupa Gerard en éclatant de rire. Il travaillait sur un territoire en guerre. Il connaissait les risques. Il n'est pas le seul à n'être jamais revenu.

— Je veux savoir pourquoi. Je veux savoir ce qu'il faisait exactement au Laos.

— Depuis quand quelqu'un saurait-il ce que les Américains faisaient exactement au Laos ?

Il fit le tour de la pièce en caressant avec convoitise ses précieux objets.

— Vous ne pouvez même pas imaginer ce qui se passait à cette époque. Le Laos, on y menait une guerre secrète, mais on n'en parlait surtout pas. N'empêche, il y avait tout le monde, là-bas. Les Russes, les Chinois, les Américains, les Français. Amis et ennemis se côtoyaient dans les bars miteux de Vientiane. Au fond, les soldats étaient simplement de pauvres gars qui avaient besoin de gagner leur vie.

Il marqua une pause et fixa Willy droit dans les yeux.

— Je n'ai jamais rien compris à cette guerre, conclut-il.

— Mais vous en savez plus long que la plupart des gens, insista Guy. Parce que vous étiez dans les services secrets.

— Je ne voyais qu'une toute petite partie du tableau.

— Toby Wolff a sous-entendu que vous aviez participé aux

opérations de recherche.

— Très vaguement, oui.

— Qui les dirigeait ?

— Un colonel Américain. Kistner.

Willy sursauta.

— Joseph Kistner ?

— Il n'avait pas encore gagné ses galons de général, fit remarquer Guy à voix basse.

Gerard acquiesça.

— Il se disait attaché militaire, poursuivit Gerard.

— Attaché militaire. Ça signifie qu'il travaillait pour la CIA.

— Entre autres, oui. Je servais d'agent de liaison avec les services secrets français, et on m'en disait le moins possible. C'était comme ça que travaillait le colonel, voyez-vous. Pour lui, les informations, c'était le pouvoir. Il ne les partageait que si nécessaire.

— Que savez-vous au sujet du vol 5078 ?

Gerard haussa les épaules.

— Ils l'avaient classé dans les « pertes de routine ». L'avion avait essuyé des tirs ennemis. Devant l'insistance des autres pilotes, on a entrepris des recherches, mais on n'a pas trouvé de survivants. Au bout de vingt-quatre heures, le colonel Kistner a demandé de fondre l'épave si on la découvrait. J'ignore si cet ordre a été exécuté.

Willy secoua la tête.

— Fondre ?

— C'était le jargon pour « détruire », expliqua Guy. La procédure habituelle quand un avion disparaissait en mission secrète. Le but était d'éliminer d'éventuelles preuves compromettantes.

— Mon père n'effectuait pas une mission secrète, mais un vol de routine pour du transport de marchandises.

— Tous les vols portaient sous cette appellation, intervint Gerard.

— D'après la compagnie Air America, celui-ci transportait des pièces d'aviation de rechange, fit Guy. Ça ne justifiait pas la destruction de l'avion. Il y avait donc autre chose. Quoi ?

Gerard ne répondit pas.

— Un passager, dit Willy. L'avion transportait un passager.

Gerard se tourna vers elle d'un vif mouvement de tête.

— Qui vous a dit ça ?

— Luis Valdez. Un membre de l'équipage qui volait dans cet avion avec mon père. Il a eu le temps de sauter en parachute.

— Vous avez parlé à Valdez ?

— Très brièvement, et seulement au téléphone. Le jour même de son retour du camp de prisonniers.

— Il est... Il est toujours vivant ?

Elle secoua la tête.

— Il s'est suicidé le lendemain.

Gerard se remit à arpenter la pièce, effleurant toujours au passage ses beaux meubles. Il ressemblait à un lutin avide manipulant son trésor pour se rassurer.

— Qui était le passager, Gerard ? demanda Guy.

Gerard souleva une boîte laquée, puis la reposa.

— Un militaire ? insista Guy. Un agent secret ? Qui ?

Gerard cessa de marcher.

— Un fantôme, monsieur Barnard.

— Vous voulez dire que vous ne connaissez pas son nom ?

— Certains prétendaient qu'il s'agissait d'un général. D'autres assuraient qu'il était un prince. D'autres encore pariaient pour un trafiquant de drogue.

Il se détourna et contempla la rue à travers la fente des rideaux. Sa silhouette flétrie se détachait sur le contre-jour.

— Ce qui est sûr, c'est qu'il représentait une menace pour quelqu'un de haut placé, murmura-t-il.

*Quelqu'un de haut placé.*

Willy songea aux intrigues qui avaient dû se nouer à Vientiane, en 1970. Des intrigues impliquant Air America, et la CIA... Qui avait pu se sentir menacé par le mystérieux passager Laotien ?

— Mais vous, monsieur Gerard, vous avez bien une hypothèse quant à l'identité de ce passager, dit-elle.

La silhouette haussa les épaules.

— Ça ne fait plus aucune différence, à présent. Il est mort. Tous ceux qui se trouvaient dans cet avion sont morts.

— Peut-être pas tous. Mon père...

— Personne n'a vu votre père depuis vingt ans. A votre place, je le tiendrais pour mort, et je me passerais de lui.

— Mais s'il est vivant...

— S'il est vivant, il n'a sans doute pas envie qu'on le retrouve, déclara Gerard en se tournant vers elle.

Son visage était dans la pénombre, et elle regretta de ne pas pouvoir en déchiffrer l'expression.

— Un homme dont la tête est mise à prix a toutes les raisons de se faire passer pour mort, ajouta-t-il d'un ton lugubre.

## 5.

Elle le contempla fixement.

— Je ne comprends pas.

— Ne me dites pas que personne ne vous a parlé de la récompense ?

— Non. Quelle récompense ?

— La récompense pour l'arrestation de Friar Tuck.

Elle se figea. Une image se forma dans son esprit. Des mots sur un dossier. *Opération Friar Tuck. Déclassé.*

Elle se tourna vers Guy.

— Vous savez de quoi il parle, n'est-ce pas ? Qui est Friar Tuck ?

Guy arborait une expression indéchiffrable, comme si un masque venait de lui tomber sur le visage.

— Rien de plus qu'une légende.

— Vous aviez pourtant son dossier dans votre chambre.

— Friar Tuck est le surnom d'un prétendu pilote qui travaillait pour l'ennemi, expliqua Guy d'un ton résigné. Une légende qui...

— Il ne s'agit pas d'une légende, insista Gerard. Friar Tuck a bel et bien existé, et c'était un traître. Les services de renseignement n'offriraient pas une récompense de deux millions de dollars pour une légende.

Le regard de Willy se posa de nouveau sur Guy. Elle se demanda où il trouvait le courage — et surtout le culot — de la regarder droit dans les yeux. « Tu savais, songea-t-elle. Tu savais depuis le début, espèce de salaud ! » Une colère sourde lui nouait la gorge, et elle dut faire un effort surhumain pour poser la question suivante, qu'elle adressa à Alain Gerard.

— Vous pensez que ce traître pourrait être mon père ?

— Ce n'est pas moi qui le pense, mais les services secrets.

— En se basant sur quoi ? Sur le fait qu'il était pilote ? Il n'est plus là pour se défendre, c'est un peu facile de l'accuser.

— En se basant sur des faits. En juillet 1970, William Maitland a disparu de la surface de la terre. En août de la même année, nous

avons pour la première fois entendu parler d'un pilote qui volait pour l'ennemi. Il était chargé de transporter des armes et de l'or.

— Mais il y avait des centaines de pilotes étrangers au Laos ! Friar Tuck pouvait tout aussi bien être français, ou russe, ou...

— Nous savons de source sûre qu'il était américain.

Elle releva le menton.

— Vous êtes en train de dire que mon père était un traître !

— Je vous le dit parce qu'il est important que vous le sachiez. S'il est vivant, il est probable qu'il n'a aucune envie d'être débusqué. Vous croyez lui venir en aide en le recherchant, mademoiselle Maitland, mais vous pourriez vous tromper cruellement. Votre intervention risque d'envoyer votre père en prison.

Dans le silence qui suivit, elle se tourna vers Guy. Il n'avait toujours pas prononcé un mot — une attitude qui trahissait sa culpabilité. Pour qui travaillait-il ? Pour la CIA ? Pour le groupe Ariel ? Ou pour son propre compte ?

La simple vue de cet homme l'écœurait. Sa présence la remplissait de dégoût. Il lui parut soudain insupportable de rester dans la même pièce que lui.

Elle se leva.

— Merci, monsieur Gerard, fit-elle. Vos informations se sont révélées aussi précieuses qu'inattendues.

— Vous avez donc compris qu'il valait mieux laisser tomber ?

— Non. Vous pensez que mon père est un traître. Et vous n'êtes visiblement pas le seul. Mais je ne suis pas convaincue. Je suis persuadée que vous vous trompez tous.

— Et comment comptez-vous le prouver ? demanda Gerard en ricanant. Expliquez-moi, mademoiselle Maitland, comment vous espérez accomplir ce miracle après vingt ans.

Elle n'avait pas de réponse. Et pas la moindre idée de ce qu'elle allait faire maintenant. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il lui faudrait désormais agir seule.

Elle suivit Gerard dans le couloir, droite comme un i, et terriblement consciente de la présence de Guy à sa droite. Elle fulminait. Elle avait eu tort de faire confiance à ce vautour. Et elle n'avait aucune excuse parce qu'elle avait cerné le personnage depuis le début.

Avant de leur ouvrir la porte, Gerard s'arrêta et se tourna vers Guy.

— Monsieur Barnard ? fit-il posément. Pourriez-vous transmettre un message à Toby Wolff ?

Guy acquiesça.

— Certainement. Lequel ?



— Dites-lui qu'il vient d'utiliser son dernier jeton avec moi, répondit Gerard en ouvrant la porte.

Dehors, le soleil était aveuglant.

— Qu'il ne me demande plus rien. J'estime avoir payé ma dette.

\* \* \*

Willy descendit lentement les marches du porche sans un mot. Puis elle laissa exploser sa fureur.

— Vous m'avez menti, manipulée. Vous n'êtes qu'une ordure. Un salaud !

Guy ne répondit pas, mais l'expression de son visage était suffisamment éloquente. On pouvait y lire un aveu. Celui de sa culpabilité.

— Vous saviez, pour Friar Tuck et pour la récompense, poursuivit Willy. Vous prétendiez rechercher un simple soldat, n'importe lequel, pourvu qu'il soit en vie. Mais c'était un mensonge. C'est mon père que vous voulez.

Guy haussa les épaules. Maintenant que la vérité avait éclaté, il ne semblait pas accorder tant d'importance que ça au fait que Willy la connaisse.

— Comment était censé fonctionner notre accord ? insista-t-elle. Je serais vraiment curieuse de le savoir. Vous aviez prévu de livrer tout de suite mon père aux autorités et de m'envoyer au diable ? Ou bien de me laisser croire que j'allais le ramener chez nous et attendre qu'il pose le pied sur le sol américain pour le faire arrêter ? Allez-y, Guy, dites-le-moi. Quel était votre plan ?

— Je n'avais pas de plan.

— Allez... Un homme comme vous a toujours un plan.

Il paraissait fatigué. Abattu.

— Je n'avais pas de plan, répéta-t-il.

Elle le regardait droit dans les yeux en serrant et desserrant les poings.

— Oh, mais si, vous en aviez un. Je parie que vous saviez exactement comment procéder pour toucher les deux millions de dollars de la récompense. Et aussi comment vous alliez dépenser chaque dollar. Deux millions de dollars aisément gagnés, j'en conviens. Tout ce que vous aviez à faire, c'était livrer mon père. Salaud !

Il aurait mérité qu'elle le gifle sur-le-champ, mais elle se contenta de s'éloigner.

— Bien sûr que je saurais comment utiliser deux millions de

dollars ! lui cria-t-il. Mais je ne cherchais pas à vous manipuler.

Elle continua à marcher. Il la rattrapa en quelques enjambées.

— Willy, bon sang, allez-vous m'écouter à la fin ?

— Ecouter quoi ? Vos mensonges ?

— Non. La vérité.

— La vérité ?

Elle éclata de rire.

— Depuis quand vous préoccupez-vous de la vérité ?

Il lui attrapa le bras et l'obligea à se tourner vers lui.

— Là, tout de suite, je m'en préoccupe, dit-il.

— Laissez-moi partir.

— Pas tant que vous ne m'aurez pas écouté.

— Pourquoi devrais-je écouter des mensonges ?

— Je reconnais que j'étais au courant pour Friar Tuck. Et aussi pour la récompense. Mais...

— Et vous saviez que mon père était sur la liste des renseignements.

— Oui.

— Pourquoi me l'avoir caché ?

— J'avais l'intention de vous en parler, je vous le jure.

— Non, vous aviez tout calculé depuis le premier jour. Et le calcul, c'était de vous servir de moi pour arriver jusqu'à mon père.

— Je reconnais que c'était mon intention au début, oui. Mais seulement au début.

— Vous êtes minable, Guy. Vraiment minable. Vous accordez donc tant d'importance à l'argent ?

— Je ne faisais pas ça pour l'argent. Je n'avais pas le choix. J'étais coincé.

— Coincé par quoi, par qui ?

— Par le groupe Ariel. Quand je vous ai dit qu'ils étaient venus dans mon bureau il y a deux semaines, c'était vrai. Ils savaient qu'on allait m'envoyer en mission au Viêt-nam. Je vous ai menti sur la raison pour laquelle ils se sont adressés à moi. Ils ne cherchaient pas à retrouver un soldat rescapé de la guerre. C'est après un ancien criminel de guerre qu'ils en avaient.

— Friar Tuck.

Il acquiesça.

— Je leur ai dit que je n'étais pas intéressé. Ils m'ont d'abord fait miroiter de l'argent. Beaucoup d'argent. Et j'avoue que ça m'a vaguement tenté. Et pour achever de me convaincre, ils m'ont mis en main un marché que je n'ai pas pu refuser.

— Je vois, cracha-t-elle avec mépris.

— Il ne s'agissait pas d'argent, protesta-t-il.

— Très bien. Qu'étiez-vous donc censé obtenir en échange du service qu'ils vous demandaient ?

Il passa ses mains dans ses cheveux et laissa échapper un soupir accablé.

— Le silence.

Elle fronça les sourcils. Elle n'y comprenait plus rien. Il se taisait, à présent, mais elle lut dans ses yeux la détresse, le désespoir.

— Ils vous font chanter, murmura-t-elle au bout d'une longue minute. Que savent-ils de si grave à votre sujet, Guy ? Qu'est-ce que vous tenez tant à cacher ?

— Je...

Il avala sa salive.

— Je ne tiens pas à en parler.

— Il s'agit probablement d'une horreur. Et ça ne m'étonne pas plus que ça. Mais ça ne justifie pas votre comportement envers moi.

Elle se détourna et se remit à marcher. Elle était au bord de l'écœurement.

La rue paraissait vibrer de chaleur. Guy la suivait de près, comme un chien errant qui cherche à se faire adopter. Il n'était d'ailleurs pas le seul à marcher sur ses traces. Un bruit de pieds nus sur l'asphalte la prévint de l'approche d'Oliver qui lui emboîta le pas en gazouillant, comme à son habitude.

— Un rickshaw, madame ? Très chaud aujourd'hui. Pas bon marcher... Mille dongs seulement pour un rickshaw.

Elle entendit des roues grincer et la respiration sifflante d'un conducteur à bout de souffle. Les oncles...

— Va-t'en, s'énerva-t-elle. Je ne veux pas de rickshaw.

— Soleil très chaud. Très fort. Dangereux. Une fois, madame russe évanouie.

Il secoua la tête comme si ce souvenir le désolait.

— Pas beau à voir, conclut-il.

— Va-t'en ! répéta-t-elle d'un ton plus véhément.

Imperturbable, le gamin se tourna vers Guy.

— Et toi, papa ?

Guy fourra mille dongs dans la main sale du gamin.

— Prends ça, fit-il. Et maintenant, déguerpis.

Oliver disparut aussitôt, au grand soulagement de Willy. Malheureusement, il était plus difficile de se débarrasser de Guy. Il la suivit jusqu'à la place du marché et s'engagea avec elle dans un dédale d'allées où se succédaient les stands de melons et de mangues — et de viandes entourées d'une nuée de mouches.

— J'avais l'intention de tout vous dire, reprit-il. Mais ce n'était pas facile, je craignais de vous blesser en vous présentant votre père

comme un traître.

— La vérité ne me fait pas peur.

— Je constate que vous refusez pourtant de l'accepter.

— Je ne refuse rien. Je sais que mon père n'était pas un traître.

— Contrairement à ce que vous prétendez, vous avez encore de l'affection pour lui, n'est-ce pas ?

Elle détourna vivement la tête et accéléra le pas. Peine perdue, Guy était toujours derrière elle.

— Quel est le problème ? ironisa-t-il. J'ai touché un point sensible ?

— Pourquoi aurais-je de l'affection pour un père qui m'a abandonnée ?

— Vous vous sentez coupable, insista-t-il.

— Coupable ?

Elle s'arrêta net.

— Coupable ? Moi ?

— Oui. Il y a en vous une petite fille qui se sent coupable de n'avoir pas su le retenir. Vous vous étiez peut-être disputés, comme cela arrive souvent entre parents et enfants, et vous lui avez dit quelque chose que vous n'auriez pas dû. Vous vous seriez sûrement excusée, mais vous n'en avez pas eu le temps, parce qu'il était déjà parti. Et il n'est plus revenu. Il n'est plus revenu, donc vous êtes là, vingt ans plus tard, et vous le cherchez pour pouvoir vous racheter.

— Vous pratiquez la psychanalyse sans diplômes, maintenant ?

— Pas besoin d'être psychiatre ou psychanalyste pour savoir ce qui se passe dans la tête d'un gosse. Moi, quand mon père est parti, j'avais quatorze ans... Je sais ce que vous avez traversé...

Il soupira.

— J'ai été privé de mon père autrefois et maintenant, je suis privé de mon fils.

Elle s'arrêta pour le contempler d'un air abasourdi.

— Vous avez un enfant ?

— Si on peut dire, murmura-t-il en baissant le nez. Je n'étais pas marié avec la mère du garçon et... Il ne s'agit pas d'un épisode de ma vie dont je suis particulièrement fier.

— Oh...

— Ouais.

« Tu l'as abandonné... Ton père t'a abandonné, et toi, tu as abandonné ton fils. Le monde ne change pas. »

— Je sais que ce n'était pas un traître, protesta-t-elle de nouveau en revenant au sujet qui les intéressait. Il avait de nombreux défauts. Il était irresponsable, insensible, incapable d'affection, mais il ne se serait jamais retourné contre son pays.

— Il se trouve pourtant sur la liste des suspects. Même s'il n'est pas

Friar Tuck, il a forcément un lien avec lui, de près ou de loin. Et ce lien menace peut-être quelqu'un. C'est pour ça qu'on essaye de vous arrêter. C'est pour ça que vous vous heurtez à un mur chaque fois que vous prononcez son nom. C'est pour ça aussi qu'on vous suit à la trace. Comme en ce moment.

— Quoi ? s'exclama-t-elle en regardant autour d'elle.

— Faites comme si de rien n'était, murmura Guy en la prenant par le bras pour l'attirer vers la devanture d'une pharmacie. Espion à 2 heures, murmura-t-il en lui montrant une silhouette qui se reflétait dans la vitrine. Chemise bleue, pantalon noir, vous le voyez ?

— Vous êtes certain qu'il nous suit ?

— Absolument. Mais j'ignore pour le compte de qui.

— Il a l'air Vietnamiens.

— Aucune importance. Il travaille peut-être pour les Russes ou les Chinois. Les deux pays ont des enjeux importants ici.

Pendant qu'elle l'observait dans la vitrine, l'homme à la chemise bleue parvint à se fondre dans la foule. Elle ne le voyait plus, mais il n'était sûrement pas loin.

— Comment faire pour le semer, Guy ? murmura-t-elle.

— Vous ne pouvez pas le semer. Gardez simplement à l'esprit qu'il est là. Il n'est pas le seul, d'ailleurs. On dirait qu'on a mis toute une armée à vos trousses.

Une douzaine de visages se reflétaient maintenant auprès des leurs. Les deux étrangers attiraient l'attention. Parmi eux, une silhouette familière sautillait en leur faisant des signes.

— Hello, papa ! cria une petite voix.

Guy soupira.

— Celui-là non plus, on ne risque pas de s'en dépêtrer de sitôt.

Willy jeta un mauvais regard au reflet de Guy.

« Par contre, je compte bien me débarrasser de toi », songea-t-elle.

\* \* \*

Le major Nathan Donnell, de la section des victimes de guerre, avait des cheveux d'un roux presque choquant, une voix tonitruante et un cigare qui puait atrocement. Guy n'aurait pas su dire si c'était l'odeur des quatre squelettes étalés sur la table qui le dérangeait le plus, ou la fumée de cet épouvantable cigare. Il se demanda si Nate n'avait pas choisi de fumer le cigare pour masquer l'odeur de la mort.

Les squelettes, identifiés par une étiquette accrochée au pouce de leur pied droit, étaient allongés sur quatre toiles de bâches. Près d'eux, sur la grande table, il y avait également quatre sacs en plastique contenant des objets personnels et d'autres éléments dignes d'intérêt

trouvés à proximité des ossements. Après vingt ans passés dans un pays au climat tropical, il ne restait plus grand-chose des corps, à part des os terreux et des dents. Mais c'était déjà ça, et Guy allait devoir s'en contenter.

Nate entreprit de lire les rapports à voix haute. Dans ce long baraquement en tôle, sa voix résonnait d'une manière presque obscène.

— Numéro 784 A : trouvé dans la jungle, à douze kilomètres à l'ouest du camp Hawthorne, avec une plaque de matricule de l'armée à quelques mètres. Nom : Elmore Stuckey. Première classe.

— La plaque se trouvait un peu plus loin, il ne la portait pas autour du cou ? intervint Guy.

Nate jeta un coup d'œil interrogateur du côté de l'officier de liaison, un Vietnamien qui se tenait un peu en retrait, sur le côté.

Celui-ci acquiesça.

— C'est ce que dit le rapport, fit-il.

— Elmore Stuckey, murmura Guy en ouvrant le dossier militaire du sujet. Un mètre quatre vingt-neuf, race caucasienne, dentition parfaite.

Il contempla le squelette. Un simple coup d'œil au fémur lui suffit à voir que l'homme n'avait pas dû mesurer plus d'un mètre soixante-dix. Il secoua la tête.

— Ce n'est pas lui, assura-t-il.

— On fait une croix sur Stuckey ?

— Oui, tu peux le barrer. Et note que quelqu'un lui avait piqué son matricule.

Nate laissa échapper un rire morbide.

— Ce n'est pas bon signe.

— Et les trois autres ?

— Les autres..., répéta Nate en prenant un autre rapport en main. Ceux-là, on les a trouvés à huit kilomètres au nord de LZ Bird. Dans le secteur, il y avait un casque de l'armée américaine. Rien de plus.

Guy se concentra sur les détails significatifs : la forme du pelvis, l'implantation des incisives.

— Ces deux là sont deux femmes, probablement asiatiques, fit-il aussitôt. Mais le troisième...

Il prit un ruban mesureur et le déroula le long du fémur terreux.

— C'est bien un homme. Environ un mètre quatre-vingts. Hmm. Plombages en argent sur les numéros un et deux...

Il acquiesça.

— Il pourrait être des nôtres.

Nate se tourna vers l'officier de liaison Viêt-namien.

— C'est le 786-A, dit-il. Je vais demander à ce qu'on le rapatrie pour des examens plus poussés.

— Et les autres ?

— Qu'en penses-tu, Guy ?

Guy haussa les épaules.

— On peut embarquer aussi le 784-A, par précaution. Mais les deux femmes ne sont pas à nous, c'est certain.

Le Vietnamien hocha la tête.

— Nous allons nous occuper des formalités, dit-il.

Puis il se retira sans bruit.

Il y eut un long silence pendant lequel Nate alluma un cigare.

— Tu n'as pas traîné, commenta-t-il en secouant l'allumette. Je ne t'attendais pas avant demain.

— Je suis venu plus tôt à cause d'un imprévu.

— Un imprévu ? répéta Nate avec une expression songeuse que Guy remarqua en dépit du nuage de fumée qui dissimulait en partie son visage. Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Peut-être.

Nate désigna la porte du menton.

— Viens. Cet endroit me donne la chair de poule.

Ils sortirent dans la cour poussiéreuse de la caserne. Les murs étaient surmontés de barbelés, un vieil appareil à air conditionné ronronnait en gouttant au-dessus d'une fenêtre du hangar.

— Alors, cet imprévu, ça a un rapport avec le boulot, ou c'est personnel ? demanda Nate en tirant d'un air satisfait sur son cigare.

— Les deux. J'aurais besoin de quelques informations.

— Pas des informations classées secret défense, j'espère.

— Ce sera à toi de me le dire.

Nate rit en levant les yeux vers le fil barbelé.

— Je ne suis pas sûr d'avoir le droit de te répondre, mais demande toujours.

— Tu faisais partie de l'équipe de rapatriement en 1973, n'est-ce pas ?

— Oui, de 73 à 75. Mais mon travail se limitait à sourire et à distribuer des brosses à dents et des rasoirs. Histoire de souhaiter la bienvenue aux pauvres types qui allaient enfin rentrer chez eux.

— Et aurais-tu eu l'occasion de souhaiter la bienvenue à des pauvres types de Tuyen-Quan ?

— Oui. Ils n'étaient pas nombreux. Une demi-douzaine. C'était un camp vraiment minable. Les prisonniers avaient été décimés par une épidémie de fièvre typhoïde. La plupart étaient morts en captivité.

— Parmi les survivants, il y avait un type nommé Luis Valdez. Tu te souviens de lui ?

— Je me souviens de son nom parce que j'ai su qu'il s'était suicidé le lendemain de son retour au pays. Ça m'avait marqué. C'était

vraiment honteux et désolant.

— Tu veux dire que tu n’as jamais eu de contact avec lui ?

— Non. Il a été traité à part. Pas de contacts avec l’extérieur.

Guy fronça les sourcils. Pourquoi les services de renseignement avaient-ils jugé utile de mettre Valdez au secret ?

— Et les autres types de Tuyen-Quan ? insista-t-il. Ils t’ont parlé de Valdez ? Ils savaient pourquoi il avait droit à un régime spécial ?

— Pas vraiment. Ils étaient tous complètement frappés, tu sais. Ils ne parlaient que de rentrer chez eux et de retrouver leur pays et leur famille. De toute façon, je crois qu’ils ne connaissaient pas Valdez. Ils étaient par deux dans les cellules, dans ce camp. Et le compagnon de cellule de Valdez ne se trouvait pas dans le groupe.

— Il était mort ?

— Non. Il avait refusé de monter dans l’avion. Incroyable !

— Il avait peur de voler ?

— Il ne voulait pas rentrer.

— Tu te rappelles son nom ?

— Evidemment que je me le rappelle. J’ai dû gratter un rapport de dix pages sur ce type. Lassiter. Sam Lassiter. Et l’incident m’a valu un blâme.

— Qu’est-ce qui s’était passé, exactement ?

— On essayait de le traîner à bord, et lui n’arrêtait pas de gueuler qu’il voulait rester au Viêt-nam. C’était le genre grand Viking blond, tu vois ? Un mètre quatre-vingt-quinze, et il donnait des coups de pied en pleurnichant comme un gamin de deux ans. Les Vietnamiens étaient écroulés de rire. Enfin, bref, il a réussi à nous échapper et a disparu dans la foule. Alors, on s’est dit qu’il pouvait aussi bien aller au diable. Puisqu’il avait tellement envie de rester, on l’a laissé sur place.

— Il n’est jamais rentré ?

Nate cracha un nuage de fumée.

— Jamais. Au début, on a essayé de savoir ce qu’il devenait. Aux dernières nouvelles, il s’était installé près de Cantho, mais ça fait déjà quelques années. Il a pu bouger depuis. Il est peut-être même mort.

Nate balaya du regard la caserne en partie désaffectée.

— Dingue... Voilà mon diagnostic. Ce type est devenu dingue d’avoir passé trop de temps dans ce trou perdu.

Guy songea que Nate concluait un peu vite. Sam Lassiter avait peut-être eu une bonne raison de ne pas vouloir rentrer.

— Et les autres types de Tuyen, tu sais ce qu’ils sont devenus ? demanda-t-il. Comment s’est passé leur retour ?

— Ils ont eu les problèmes habituels, troubles du comportement et difficultés d’adaptation dus au stress post-traumatique. Mais ils s’en



sont bien tirés dans l'ensemble. Aussi bien qu'on pouvait l'espérer, en tout cas.

— Tous sauf Valdez.

— Ouais, sauf Valdez, approuva Nate en tapotant son cigare pour faire tomber la cendre. Pour des types comme lui ou comme Lassiter, on ne pouvait rien faire. Quand ils sont trop attaqués du ciboulot, c'est fichu. Tous ces gamins étaient bien jeunes pour une telle guerre. Ils n'étaient pas prêts. Quand je pense à Lassiter et à Valdez, je me sens vraiment inutile.

— Tu as fait ce que tu as pu.

Nate acquiesça.

— Oui. Sans doute avons-nous tout de même servi à quelque chose.

Il soupira et contempla d'un air songeur le baraquement en tôle où se trouvaient les squelettes.

— Au moins, le 786-A va rentrer chez lui.

\* \* \*

Les Russes avaient recommencé à chanter. A part ça la soirée était plutôt agréable, la bière fraîche, le barman attentif et discret. Installé au bar du toit en terrasse, Guy observait les Russes qui s'apprêtaient à boire leur quatrième vodka Stolichnaya. Eux, au moins, ils avaient l'air de s'amuser. Il ne pouvait pas en dire autant.

Il avait intérêt à trouver un plan. Et vite. Ce qu'il avait appris le matin d'Alain Gerard et l'après-midi de Nate Donnell avait confirmé ce qu'il soupçonnait déjà : Willy Maitland était impliquée dans une sale affaire. Il était convaincu que l'agression de Bangkok n'avait rien à voir avec une tentative de vol. Quelqu'un voulait empêcher la fille de Bill Maitland de fouiller dans le passé de son père. La CIA ? Les Vietnamiens ? Wild Bill lui-même ?

Il écarta aussitôt la dernière hypothèse. Aucun homme, aussi désespéré soit-il, n'aurait mis un tueur aux trousses de sa propre fille.

Mais le Thaïlandais du restaurant n'avait peut-être jamais eu l'intention de tuer Willy. Et si on l'avait seulement chargé de l'effrayer, pour la pousser à abandonner sa quête ? Dans ce cas, Wild Bill restait dans la course.

Tout était possible, et Guy commençait à avoir la migraine à force de tourner et de retourner dans sa tête le comment et le pourquoi de l'affaire. Maitland était-il vivant ? Avait-il un lien avec Friar Tuck, et si oui, lequel ? Était-il Friar Tuck ?

Et qu'est-ce que le groupe Ariel venait faire là-dedans ?

Les deux hommes qui s'étaient présentés deux jours plus tôt dans son bureau n'avaient rien de particulier : costume noir, cravate

discrète, visage commun. Mais ils avaient brandi sous son nez un chèque de vingt mille dollars, et là, il avait commencé à les prendre au sérieux. Et vingt mille dollars, ce n'était que l'acompte, on lui avait promis bien plus s'il acceptait de rendre un petit service : localiser un certain pilote répondant au nom de Friar Tuck. Les deux hommes avaient parlé de « devoir de patriote » : Friar Tuck était un traître, un Américain qui était passé de l'autre côté. Pourtant, Guy avait hésité. Il n'était pas chasseur de prime.

C'était à ce moment-là qu'ils avaient sorti leur atout maître.

*Ariel, Ariel...*

Un nom aux consonances vaguement bibliques. Etrange appellation pour une organisation qui recherchait d'anciens soldats du Viêt-nam.

Ariel n'était pas le seul groupe à traquer l'insaisissable Friar Tuck. La CIA offrait une récompense pour sa capture. D'après ce qu'il croyait savoir, les Viêts et les Français le voulaient aussi. Et pourquoi pas les Martiens ?

Et au cœur de cette tourmente, dans l'œil du cyclone, il y avait Willy Maitland. Sa fille. Une jeune femme aussi naïve que bornée. Une jeune femme impossible.

Une jeune femme volontaire et courageuse, mais fragile. Séduisante, aussi... Hélas... Il était déchiré entre le désir de l'aider et celui de se servir d'elle.

Le rythme sourd de la musique disco montait d'un des étages. Il fut tenté de descendre et de chercher une partenaire de danse. Ça lui ferait sans doute le plus grand bien de se défouler en s'amusant, quitte à piétiner quelques orteils. Tandis qu'il avalait une gorgée de bière, une silhouette familière passa dans son champ de vision. Il se retourna et aperçut Willy qui se dirigeait vers une table, près de la rambarde. Il se demanda si elle accepterait de boire un verre avec lui.

Non. A en juger par la manière dont elle l'ignorait, sûrement pas. Elle contemplait la nuit, le dos raide, le regard perdu au loin. Une mèche fauve glissa sur sa joue et elle la ramena derrière l'oreille d'un geste guindé et sec de vieille institutrice.

Puisqu'elle le prenait comme ça, il décida de l'ignorer aussi. Mais plus il s'efforçait de la chasser de son esprit, plus son image lui brûlait le cerveau. Même en se concentrant sur la bouteille de Stolichnaya des russes — dont le niveau baissait dangereusement —, il sentait la présence de Willy, comme un feu de bois qui crépitait quelque part derrière lui.

« Et puis merde ! Autant tenter une dernière fois ma chance ! »

Il sauta sur ses pieds et traversa lentement la terrasse.

Willy perçut probablement son approche, mais elle ne se donna pas la peine de lever les yeux. Pas même quand il attrapa une chaise

pour s'asseoir en face d'elle.

— Je persiste à croire que nous devrions œuvrer ensemble, fit-il en guise d'entrée en matière.

— J'en doute, rétorqua-t-elle avec une moue dédaigneuse.

— Pouvons-nous au moins en parler ?

— Je n'ai absolument rien à vous dire, monsieur Barnard.

— Ah... Je vois que nous sommes revenus à « monsieur » Barnard.

Elle lui jeta par-dessus la table un regard glacial.

— Je peux vous appeler autrement que « monsieur », si vous insistez. Il me vient à l'esprit un certain nombre d'adjectifs qui...

— Je vous propose d'éviter nos habituels désagréables préliminaires, coupa-t-il. Ecoutez, j'ai vu l'un de mes amis et...

— Vous avez des amis ? C'est surprenant.

— Il s'appelle Nate, et il faisait partie de l'équipe d'accueil en 1975. Il a rencontré un grand nombre de prisonniers de guerre. Dont ceux qui rentraient de Tuyen-Quan.

Elle parut soudain intéressée.

— Il a connu Luis Valdez ?

— Non. Pas Valdez. Valdez était au secret, et les services de renseignement l'ont pris en charge. Personne n'a pu l'approcher. Mais il avait un compagnon de cellule, un homme nommé Sam Lassiter. Nate dit que Lassiter n'est pas rentré aux Etats-Unis.

— Il est mort ?

— Il a refusé de partir.

Elle se pencha en avant, elle paraissait prête à bondir.

— Il est toujours ici, au Viêt-nam ?

— Il se trouvait encore à Cantho il y a quelques années. C'est une petite ville dans le delta, à environ cent cinquante kilomètres au sud-est de Saigon.

— Ce n'est pas très loin, murmura-t-elle.

On voyait que son esprit fonctionnait à toute allure.

— En partant demain matin tôt, je pourrais y être dans l'après-midi.

— Et comment comptez-vous vous y rendre ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? En voiture, bien entendu.

— Vous croyez que M. Ainh va vous laisser vous y rendre toute seule ?

— C'est à ça que servent les pots-de-vin. Certaines personnes sont prêtes à tout pour de l'argent. Vous êtes bien placé pour le savoir.

Elle lui jeta un mauvais regard qu'il soutint sans ciller.

— Oubliez un peu cette histoire d'argent. Vous ne voyez donc pas que quelqu'un essaye de nous utiliser tous les deux ? Je veux savoir

pourquoi.

Il se pencha vers elle et poursuivit d'une voix basse et profonde.

— J'ai trouvé un chauffeur qui peut nous emmener à Cantho demain matin à la première heure. Il suffira de dire à Ainh que je vous invite à une petite balade. Genre visite touristique des environs.

Elle rit.

— On dirait que vous croyez que je n'ai pas plus de QI qu'un navet. Pourquoi vous ferai-je confiance ? Vous n'êtes qu'un chasseur de prime. Un opportuniste. Un sale type.

— Charmante soirée, n'est-ce pas ? intervint une voix aux accents chaleureux.

Dodge Hamilton, le verre à la main, leur souriait de toutes ses dents. Son intrusion fut accueillie par un silence de mort.

— Je dérange, peut-être ? s'inquiéta-t-il.

— Pas du tout, répondit Willy en soupirant et en tirant une chaise pour inviter le sans-gêne à s'asseoir.

Il avait probablement besoin d'un compagnon de misère, et elle jugea qu'elle serait parfaite pour le rôle. Ils échangeaient des considérations sur leurs illusions perdues. Lui à propos de son article, et elle, à propos de son père.

— C'est que je ne voudrais pas...

— Je vous en prie, j'insiste, fit Willy en jetant un regard assassin du côté de Guy. M. Barnard allait justement s'en aller.

Le regard de Hamilton passa de Guy à la chaise offerte.

— Bien, fit-il. Si vous insistez.

Il s'installa d'un air gêné, posa son verre sur la table, et se tourna vers Willy.

— Je me demandais, mademoiselle Maitland, si vous consentiriez à m'accorder une interview.

— Moi ? Et pourquoi vous accorderais-je une interview ?

— J'ai trouvé un nouveau sujet pour mon article sur Saigon : une jeune fille à la recherche de son père. Je parlerais de son voyage dans un lointain pays étranger, de sa quête. Ce serait une histoire touchante.

— Mauvaise idée, culpa Guy.

— Et pourquoi donc ? demanda Hamilton.

— Ça manque de passion, improvisa Guy. De charme. D'amour. De suspense.

— Bien sûr qu'il y aurait du suspense. Un père disparu...

— Hamilton, fit Guy en se penchant vers lui. Non.

— C'est à moi qu'il pose la question, rétorqua Willy. Après tout, il s'agit de mon père.

Le regard de Guy revint vers elle.

— Willy, dit-il posément. Réfléchissez.

— Je réfléchis, justement. Et je me dis qu'un peu de publicité m'ouvrirait peut-être certaines portes.

— Je crois plutôt qu'elle vous les fermerait. Les Vietnamiens n'aiment pas laver leur linge sale au grand jour. S'ils savent ce qui arrivé à votre père et que son histoire finit mal, ils ne voudront pas qu'on en parle dans les journaux de Londres. Et dans ce cas, ils n'hésiteront pas à vous mettre dehors.

— Je suis capable de me montrer discret s'il le faut, protesta Hamilton.

— Un journaliste discret, marmonna Guy. Bien sûr, on vous croit.

— Je jure de ne rien publier tant qu'elle ne me donnera pas son feu vert.

— Les Vietnamiens ne sont pas des demeurés. Ils se doutent bien que vous êtes ici pour écrire un article, et ils finiront par savoir sur quoi vous travaillez.

— Pas si je les mets sur une fausse piste.

— Si je puis me permettre, intervint Willy d'un ton pincé.

— Ce sujet est beaucoup plus sensible que vous ne l'imaginez, Hamilton, dit Guy.

— J'ai déjà couvert des sujets délicats, je vous remercie. Et quand je promets de me taire, je tiens ma promesse.

Willy se leva.

— Je vous laisse, fit-elle. Je vais me coucher.

— Vous ne pouvez pas aller vous coucher ! protesta Guy. Nous n'avions pas terminé notre conversation.

— Vous et moi, nous n'avons plus rien à nous dire. Et pas seulement en ce qui concerne la conversation de ce soir.

— Et pour demain ? fit Guy.

— Et pour mon article ? fit Hamilton.

— Hamilton, si vous cherchez du croustillant, c'est plutôt sur M. Barnard qu'il faudrait écrire, persifla-t-elle en montrant Guy du doigt. Il a pas mal de linge sale à laver.

Puis elle leur tourna le dos et s'éloigna.

Hamilton posa sur Guy un regard plein de suspicion.

— Vous avez du linge sale à laver ? demanda-t-il. Quel genre ?

Guy se contenta de sourire.

Il souriait toujours quand il broya sa canette de bière dans sa main.

\* \* \*

Willy se sentait lasse. Tout en regagnant sa chambre à pas lents, elle invoquait silencieusement le seigneur pour qu'il la délivre des

salauds de ce monde. Et par-dessus tout de Guy Barnard.

Elle s'adossa à la cage d'ascenseur et ferma les yeux. Elle avait le temps de se reposer avant d'arriver au troisième étage, cet appareil avançait à une allure d'escargot, comme tout dans ce pays. L'air vicié de la cabine sentait l'alcool et la sueur. Sous les grincements des câbles, elle devinait un faible couinement provenant du sommet de la cage d'ascenseur. Des chauves-souris. Elle les avait vues la veille, voler au-dessus de la terrasse. Génial. Des chauves-souris et Guy Barnard. On ne pouvait rêver mieux.

Elle aurait bien voulu profiter de ce qu'il savait sans collaborer avec lui. Il était intelligent, et ses mystérieuses connaissances étaient bien informées. Dommage qu'on ne puisse pas lui faire confiance... Elle se laissa aller à fantasmer qu'elle acceptait sa proposition. L'idée de travailler main dans la main avec cet homme déclencha un petit tressaillement de plaisir dans son ventre. Ce n'était pas bon signe. Elle était en train de craquer pour lui.

Ce n'était pas la première fois qu'elle tombait amoureuse, et elle n'ignorait pas que les hormones n'aidaient pas à réfléchir. Pire encore, dans le cas d'une femme privée comme elle de sexe depuis longtemps, elles faisaient des ravages.

Donc, ce n'était pas le moment de s'amouracher de qui que ce soit.

Et surtout pas de Guy Barnard, qui n'en valait pas la peine.

L'ascenseur s'arrêta en couinant, et les battants de la porte s'ouvrirent en coulissant sur le couloir désert. La nuit vibra du lointain battement de la musique disco quand elle passa sur le balcon qui circulait autour du bâtiment et donnait accès aux chambres. Le troisième étage paraissait abandonné, tous les rideaux étaient tirés et aucune lumière ne filtrait des fenêtres. Elle sursauta en entendant un concert de cris perçants tournoyer dans le noir. Au-delà de la balustrade, les ombres des chauves-souris s'élevaient en palpitant au-dessus de la cour.

Ses mains tremblaient encore quand elle atteignit enfin la porte de sa chambre, et elle se mit à fourrager dans son sac pour chercher sa clé. Du coin de l'œil, elle vit une silhouette glisser dans le noir, et un sixième sens la poussa à se retourner.

A l'extrémité du balcon, un homme venait de sortir de l'ombre. Il avançait dans sa direction et, quand il passa sous une des lampes d'extérieur, elle entrevit des cheveux noirs et lisses, et un visage tellement figé qu'il paraissait en cire. Puis quelque chose attira son attention. Quelque chose qu'il tenait dans sa main. Un couteau.

Elle lâcha son sac et se mit à courir.

A quelques mètres à peine, droit devant elle, le balcon tournait au coin, juste après l'énorme bloc de ventilation. En faisant vite, elle avait une chance d'atteindre la cage d'escalier où elle serait en

sécurité.

Elle avait plusieurs mètres d'avance sur l'homme, et il ne se donnerait probablement pas la peine de la poursuivre s'il s'intéressait à son sac, comme elle le pensait. Mais elle l'entendit courir. Pour la rattraper. Non, bien sûr que non, il ne voulait pas son argent.

*C'était elle qu'il voulait.*

La cage d'escalier n'était plus très loin, et la boîte de nuit de l'hôtel se trouvait à l'étage du dessous. Il y avait du monde, elle y serait en sécurité.

Elle accélérait lorsqu'elle s'aperçut, à travers un brouillard de panique, que l'accès était bloqué. Un deuxième homme venait d'apparaître, et il lui barrait le passage. La tache claire de son visage se découpait dans la pénombre, mais elle ne distinguait pas son expression.

Elle s'arrêta net et fit volte-face. Au même moment, quelque chose siffla en lui frôlant la joue avant d'atterrir sur le sol. Le couteau.

Elle le ramassa instinctivement et le tint fermement en le pointant devant elle.

Les deux hommes s'approchaient. Son regard alla de l'un à l'autre. Elle était coincée.

Elle poussa un cri qui se mêla aux sons tonitruants de la musique et résonna dans la cour avant de se fondre dans la nuit. Une nuée de chauves-souris effrayées voletèrent derrière elle.

Elle songea avec désespoir que personne ne pouvait l'entendre.

Elle jeta autour d'elle un regard paniqué, à la recherche d'une échappatoire. De l'autre côté de la rambarde, la cour se trouvait trois étages plus bas. Mais derrière elle, enfoncé dans l'étendue carrée du toit plat et recouvert de gravier, il y avait l'énorme conduit de l'air conditionné. A travers les grilles rouillées, elle apercevait les pales géantes de l'hélice du ventilateur. Elles brassaient un puissant souffle d'air chaud qui faisait gonfler sa jupe.

Les deux hommes s'approchaient lentement. Inexorablement.

## 6.

Elle n'avait pas le choix. Elle enjamba la rambarde et se laissa tomber sur la grille, laquelle s'affaissa sous son poids en la rapprochant dangereusement de l'hélice. Un bout de métal rouillé se détacha et alla heurter les pales avec un claquement assourdissant.

Elle avança lentement. Quelques pas seulement la séparaient du toit salvateur, mais c'était comme parcourir des kilomètres sur une corde raide au-dessus du néant. Ses jambes flageolaient quand elle atteignit enfin le sol bétonné. Et elle n'était pas encore tirée d'affaire... Après le toit, il n'y avait plus rien. Que le vide. Et ses poursuivants n'avaient qu'une grille à franchir pour la rejoindre.

Les deux hommes hésitaient pourtant à s'y aventurer et jetaient autour d'eux des regards furieux, à la recherche d'un chemin plus sûr. Mais il n'y avait pas d'autre chemin. Il fallait passer au-dessus de l'énorme ventilateur. La grille avait eu du mal à supporter le poids d'une femme, et ils étaient plus lourds qu'elle. Elle baissa les yeux vers les pales qui tournoyaient. Non, ils n'oseraient jamais prendre un tel risque.

Pourtant, l'un deux enjamba la barrière de métal et se laissa glisser. Le grillage s'affaissa, mais tint bon. L'homme ne quittait pas Willy des yeux, et elle reconnut le regard impassible de celui qui a une mission à accomplir et est bien décidé à la mener à bout.

« Seigneur, je suis coincée », songea-t-elle.

De nouveau, elle hurla de terreur, mais son cri se perdit dans le ronronnement de l'hélice.

L'homme avait parcouru la moitié du chemin et brandissait déjà son couteau. Elle serra celui qu'elle avait ramassé et recula au bord du toit. Elle avait le choix entre sauter dans le vide et tomber du troisième étage, ou s'engager dans un corps à corps avec un tueur expérimenté. Dans les deux cas, elle était perdue.

Elle s'accroupit. Le couteau tremblait dans sa main, mais elle se sentait prête à l'utiliser s'il le fallait. L'homme fit un pas de plus. La lame de son arme paraissait soudain terriblement proche et menaçante.



Puis un coup de feu résonna dans la nuit.

Willy contempla avec stupéfaction l'homme qui se courbait en se tenant le ventre et baissait des yeux exorbités vers ses mains ensanglantées. Il s'affaissa lourdement sur la grille rouillée, comme une marionnette à qui l'on vient de couper les fils.

Horriifiée, Willy ferma les yeux.

Elle ne vit pas le corps passer à travers la grille, mais elle entendit le grincement du métal et sentit le violent soubresaut des pales. Elle tomba à genoux, à moitié évanouie, et vomit par-dessus le toit.

Quand elle parvint à maîtriser les haut-le-cœur qui la secouaient, elle se força à lever la tête. Son autre poursuivant avait disparu.

De l'autre côté de la cour, sur le balcon d'en face, elle remarqua un objet brillant. Le canon d'une arme qu'on abaissait... Un visage d'enfant la regardait à travers les barreaux. Elle essaya de rassembler ses esprits... Mais qu'est-ce que ce gamin faisait ici ? Il venait de lui sauver la vie... Elle se leva en titubant.

— Oliver ? murmura-t-elle.

Pour toute réponse, l'enfant posa un doigt sur sa bouche. Puis sa silhouette se fondit sans un bruit dans la nuit.

Encore abasourdie par ce qui venait de se passer, elle entendit des cris et des pas qui s'approchaient.

— Willy ? appela une voix angoissée. Vous n'avez rien ?

Elle se tourna et reconnut Guy.

— Ne bougez pas ! cria-t-il d'un ton paniqué. Je vais venir vous chercher.

— Non, hurla-t-elle. La grille a cédé.

Il contempla pendant quelques secondes les pales qui tournaient. Puis il regarda autour de lui et remarqua une échelle appuyée sous une fenêtre. Il la traîna jusqu'à la grille, la posa en travers de la fosse de l'hélice, passa par-dessus la rambarde, risqua avec précaution un pied sur un barreau, et tendit un bras vers Willy.

— Je suis tout près de vous, dit-il pour l'encourager. Posez votre pied gauche sur l'échelle et attrapez ma main. Je ne vous lâcherai pas, je vous le jure. Venez, ma chérie. Courage, prenez ma main.

N'osant pas baisser les yeux vers les pales de l'hélice, elle se concentra sur le visage crispé et luisant de sueur de Guy. Sur sa main, tendue vers elle. A cet instant précis, elle sut avec certitude qu'il ne la laisserait pas tomber.

Qu'elle pouvait lui confier sa vie.

Elle prit une profonde inspiration pour se donner du courage, puis fit le pas en avant qu'il lui réclamait, vers le tournoiement infernal de l'hélice.

Presque instantanément, elle sentit ses mains se refermer sur les

siennes. Elle vacilla, mais la poigne de Guy l'aida à se stabiliser. Puis, lentement, elle progressa par saccades le long de l'échelle.

— C'est bon ! hurla-t-il en l'attirant dans ses bras, à l'abri de la bouche de ventilation.

Il la fit aisément passer par-dessus la rambarde, sur le balcon, puis se laissa tomber près d'elle et la tint un moment contre lui.

— C'est fini, répétait-il, la bouche sur ses cheveux. C'est fini.

En sentant les battements affolés de son cœur, elle comprit à quel point il avait eu peur pour elle.

Elle tremblait si fort que ses jambes la soutenaient à peine. Mais ça n'avait pas d'importance. Elle savait désormais que ces bras-là ne la lâcheraient plus jamais.

Une voix cria sèchement un ordre en vietnamien. Il y eut un rassemblement autour d'eux, et un policier fendit le groupe pour les rejoindre. Willy plissa les yeux quand il braqua sur elle le faisceau aveuglant de sa lampe. Puis il éclaira le trou de ventilation. Un cri d'horreur monta du groupe.

— Seigneur ! murmura la voix de Dodge Hamilton. Quel horrible carnage !

\* \* \*

M. Ainh transpirait à grosses gouttes. Il était fatigué, il avait faim et envie d'aller aux toilettes. Mais tout ça devait attendre. La guerre lui avait enseigné la patience. La victoire vient à qui sait attendre, ne cessait-il de se répéter tout en contemplant la table et en s'efforçant de se tenir bien droit dans son fauteuil de bois.

— Vous vous êtes montré négligent, camarade.

Le ministre s'exprimait d'une voix douce, presque murmurante. Mais un ministre n'avait pas besoin de hausser le ton pour se faire entendre.

Ainh leva lentement la tête et admira les yeux noirs et brillants du vieil homme. Ils scintillaient comme des pierres de rivière. Son visage était ridé et ses cheveux clairsemés de fils blancs aussi fins que des fils de toile d'araignées, mais ses yeux étaient toujours ceux d'un jeune homme — audacieux, noir, vifs, perçants.

— La mort d'une touriste américaine nous aurait mis dans l'embarras, poursuivit le ministre.

Ainh se contenta d'acquiescer en silence, docilement. Oui, oui, il était d'accord.

— Vous êtes certain que Mlle Maitland s'en est tirée indemne ?

Ainh s'éclaircit la gorge et acquiesça de nouveau.

La voix du ministre, si douce quelques minutes auparavant, se fit

tranchante.

— Ce M. Barnard a évité un incident diplomatique international. Je constate que cet exploit n'était pas à votre portée. Ni à la portée d'aucun des nôtres.

— Mais nous n'avions aucune raison de nous méfier.

— L'épisode de Bangkok ne vous avait pas mis la puce à l'oreille ?

— Bangkok, c'était une tentative de vol. C'est ce que concluait le rapport...

— C'est ce que concluait le rapport, répéta le ministre d'un ton ironique. Et ça ne vous est pas venu à l'idée de mettre ces conclusions en doute ?

Le sourire calme du ministre tranchait avec la dureté de ses propos.

— D'abord Bangkok, reprit-il. Puis ce soir. Je me demande dans quoi votre charmante cliente a bien pu se fourrer.

— Les deux événements n'ont peut-être aucun rapport.

— Tout est lié, monsieur Ainh, croyez-moi, répondit le ministre.

Il marqua une pause. Il ne bougeait plus. Il réfléchissait.

— Et ce M. Barnard ? dit-il enfin. Est-ce que vous pensez que Mlle Maitland et lui sont...

Il eut une discrète hésitation et reprit du bout des lèvres.

— Amants ?

— Je ne pense pas, répondit Ainh. Elle n'arrête pas de le traiter de... Elle emploie un mot que j'ai souvent entendu dans la bouche des Américains... Salaud, c'est ça. Elle le traite de salaud.

Le ministre éclata de rire.

— M. Barnard a donc des problèmes avec les femmes...

On frappa à la porte et un employé entra pour tendre un rapport au ministre, avant de se retirer respectueusement.

— L'enquête a progressé ? demanda Ainh.

Le ministre leva les yeux.

— Ils ont pu reconstituer la carte d'identité du mort. Il s'agit apparemment d'un homme déjà connu des services de police.

— Ça explique tout ! s'exclama Ainh. Certains voyous sont prêts à tout pour quelques milliers de dongs.

— Je vous répète que le vol n'était pas le mobile de l'agression, insista le ministre en lui tendant le rapport. Notre homme avait des liens avec l'ancien régime.

Ainh feuilleta les pages.

— Des liens plutôt relâchés, protesta Ainh. Par une cousine qui travaille maintenant dans une usine.

Il se tut quelques minutes, puis leva les yeux, surpris.

— Une métisse...

Le ministre acquiesça.

— On l'interroge en ce moment. Je vous propose d'aller voir ça de plus près.

\* \* \*

Avachie sur un banc de bois, Chantal jetait des regards assassins au policier qui menait l'interrogatoire.

— Je n'ai rien fait, protesta-t-elle. Pourquoi aurais-je souhaité la mort d'une salope d'Américaine ? Vous me prenez pour une folle ? J'étais chez moi toute la nuit. Demandez au vieil homme qui vit au-dessus de chez moi. Demandez-lui si je n'ai pas écouté la radio toute la nuit. Il a même frappé à mon plafond, ce vieux grincheux. D'ailleurs, je pourrais vous en dire long à son sujet.

— Vous accuseriez un vieil homme ? s'exclama le policier. La contre révolutionnaire, c'est vous. Quant à votre cousin...

— Ce cousin, je le connais à peine.

— Vous travaillez ensemble.

Chantal ricana.

— Je suis ouvrière dans une usine. Je ne travaille pas avec mon cousin. Je n'ai rien à voir avec lui.

Le policier jeta un sac sur la table et en déballa le contenu.

— Caviar, champagne, foie gras, énuméra-t-il lentement. Tout ça vient de votre placard. Depuis quand une simple ouvrière a-t-elle les moyens de s'offrir du champagne et du caviar ?

Chantal pinça les lèvres et ne répondit rien.

Le policier sourit. Il fit signe à un gardien, et celui-ci entraîna sans un mot Chantal hors de la pièce.

Le policier se tourna respectueusement vers M. Ainh et le ministre qui assistaient à l'interrogatoire.

— Comme vous le voyez, monsieur le ministre Tranh, elle ne se montre pas du tout coopérative. Mais donnez-nous un peu de temps. Nous allons réfléchir à un moyen de...

— Relâchez-la, rétorqua le ministre.

Le policier ne chercha pas à dissimuler son étonnement.

— Je vous assure que nous finirions par la faire parler.

Le ministre sourit.

— Il existe d'autres moyens d'obtenir les informations dont nous avons besoin. Relâchez-la. Et ensuite attendez que la mouche s'approche du pot de miel.

Le policier sortit en secouant la tête. Il n'approuvait pas la décision du ministre, mais, bien entendu, il obéirait. Après tout, ce vieux renard avait beaucoup plus d'expérience que lui en la matière, il avait

eu le temps d'aiguiser ses talents pendant les années de guerre où il travaillait dans les renseignements.

Le ministre demeura un long moment assis, à réfléchir. Puis il prit la bouteille de champagne.

— Du Taittinger, soupira-t-il. Ma marque préférée, celle que je buvais à Paris.

Il reposa doucement la bouteille et se tourna vers Ainh.

— Je crois que Mlle Maitland s'est fourrée sans le savoir dans une affaire sensible. Elle pose sans doute trop de questions. Elle réveille les vieux dragons du passé.

— Vous pensez à son père ? demanda Ainh en secouant la tête. C'est en effet un très vieux dragon.

— Il est vieux, répondit doucement le ministre. Mais il n'a pas encore été vaincu.

\* \* \*

Willy suivit des yeux avec dégoût le gros cafard noir qui traversait le bureau. Le gardien l'écrasa d'un coup de journal, poussa l'insecte mort hors de son champ de vision, et se remit posément à écrire. Audessus de lui, ronronnait un ventilateur qui brassait de l'air chaud et agitait les papiers épars sur son bureau.

— Une fois de plus, mademoiselle Maitland, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'expliquer ce qui s'est passé, insista l'officier de service.

— Je vous ai déjà tout dit, protesta Willy.

— Je persiste à croire que vous avez omis certains détails.

— Je n'ai absolument rien omis.

— Mais si. Vous ne m'avez pas parlé de l'homme au pistolet.

— Je n'ai pas vu d'homme au pistolet.

— Des témoins assurent avoir entendu un coup de feu. Qui a tiré, mademoiselle Maitland ?

— Je n'ai vu personne tirer. La grille était rouillée. Elle a cédé sous le poids de l'homme.

— Pourquoi mentez-vous ?

Elle releva le menton d'un air de défi.

— Pourquoi persistez-vous à croire que je mens ?

— Parce que c'est l'évidence. Et vous le savez aussi bien que moi.

— Laissez-la tranquille, intervint Guy. Elle vous a dit tout ce qu'elle savait.

L'officier se tourna vers Guy.

— Veuillez avoir la gentillesse de vous taire et de me laisser mener

cet entretien comme je l'entends, monsieur Barnard.

— Je me tairai si vous cessez de la harceler. On se croirait à la Gestapo. Ça fait deux heures que vous la bombardez de questions. Vous ne voyez pas qu'elle est épuisée ?

— Vous devriez peut-être sortir, monsieur Barnard.

Guy n'avait pas la moindre intention de se retirer.

— Cette femme est une citoyenne américaine. Vous n'avez pas le droit de la retenir indéfiniment.

Le regard de l'officier alla de Guy à Willy. Puis il haussa nonchalamment les épaules.

— Nous avons l'intention de la relâcher, fit-il.

— Quand ?

— Quand elle aura dit la vérité, répondit l'officier avant de quitter la pièce.

— Tenez bon, murmura Guy. On va vous tirer de là.

Il suivit l'officier dans la pièce contiguë et claqua la porte derrière lui.

La discussion dura une bonne dizaine de minutes. Willy les entendit crier à travers la porte. Guy avait encore la force de hurler. Il avait de la chance. Elle, elle avait du mal à tenir la tête droite.

Quand il revint, elle vit à son air las qu'il n'avait abouti à rien. Il se laissa tristement tomber sur le banc près d'elle et se frotta les yeux.

— Mais qu'est-ce qu'ils me veulent ? demanda-t-elle. Ils ne peuvent donc pas me laisser tranquille ?

— J'ai la sensation qu'ils attendent un ordre pour agir.

— Un ordre de qui ?

— Si seulement je le savais...

Un journal roulé frappa de nouveau le bureau. Willy leva les yeux et vit le garde pousser négligemment par terre un autre cafard mort. Elle frissonna.

Il était minuit.

\* \* \*

A 1 heure, M. Ainh réapparut. Il avait le teint cireux et jauni, comme un vieux drap. Willy était trop endormie pour bouger. Elle resta sur son banc, appuyée contre l'épaule de Guy et laissa les deux hommes parler.

— Nous sommes vraiment désolés pour tout ce dérangement, fit Ainh qui paraissait sincèrement contrit. Mais vous devez comprendre que...

— Dérangement...? coupa Guy d'un ton mauvais. Mlle Maitland a échappé de justesse à la mort et on la retient ici depuis plus de trois heures. Qu'est-ce que ça signifie ?

— La situation est tout à fait... Inhabituelle... Une tentative de vol sur la personne d'une étrangère, voyez-vous...

Il haussa les épaules d'un air désespéré.

Guy n'en revenait pas.

— Une tentative de vol ? Vous plaisantez ?

— Et de quoi s'agit-il, selon vous ?

— Plutôt d'une tentative de votre part pour étouffer l'affaire.

Ainh eut l'air gêné et se détourna pour échanger quelques mots en vietnamien avec le garde. Puis il se courba poliment devant Willy.

— Vous êtes libre de partir, mademoiselle Maitland. Au nom du gouvernement vietnamien, je m'excuse pour cette déplorable aventure. Ce qui vous est arrivé n'illustre absolument pas le respect et l'affection que nous inspire le peuple américain. J'espère que l'épisode de ce soir ne gâchera pas le souvenir de votre visite au Viêt-nam.

Guy ne put s'empêcher de rire.

— Gâcher le souvenir de sa visite ? Mais pas du tout, voyons. On a simplement tenté de la tuer, ce n'est pas grand-chose.

— Demain matin, vous pourrez reprendre le programme touristique, enchaîna précipitamment Ainh.

— Avec quelles restrictions ? demanda Guy.

— Aucune restriction, protesta Ainh.

Il se racla la gorge et esquissa un faible sourire.

— Contrairement à ce que prétend votre gouvernement, monsieur Barnard, nous sommes des gens raisonnables. Et nous n'avons rien à cacher.

— En apparence, répondit posément Guy.

\* \* \*

— Je n'y comprends rien, marmonna Guy. D'abord ils vous mettent sur la sellette et ensuite ils vous relâchent sans explications et sans conditions. C'est invraisemblable.

Willy regardait défiler les rues de Saigon par la vitre de sa portière. De temps en temps, une lanterne vacillait dans la pénombre. Un vendeur de nouilles était blotti sur le trottoir, près de sa carriole fumante. Un rideau de perle s'agitait sous une embrasure de porte et l'on discernait vaguement dans la pièce sombre des enfants endormis, recroquevillés sur leur matelas comme des petits chats.

— Rien n'a de sens, murmura-t-elle. Ni ce pays, ni les gens qui l'habitent, ni ce qui s'y passe.

L'horreur des événements qu'elle venait de vivre la frappa brusquement à travers le brouillard de l'hébétude et de l'épuisement. Elle se mit à trembler. Même le bras de Guy qui se matérialisa derrière

son épaule comme par magie fut impuissant à la rassurer. Il dut le sentir et l'attira contre son torse. Et là, contre l'odeur rassurante de son treillis et le battement régulier de son cœur, elle se calma un peu.

— Tout va bien, Willy, ne cessait-il de murmurer. Je vous protège, il ne vous arrivera rien.

Le baiser qu'il déposa sur son front était frais et léger comme une goutte de pluie.

Quand le chauffeur s'arrêta devant l'hôtel, il la tira doucement hors de la voiture. Il lui servit de guide pour traverser le hall à l'éclairage glauque et cauchemardesque, il la soutint dans la cage d'ascenseur, et ce fut son bras qui la conduisit le long du balcon sombre menant aux chambres. Ils passèrent devant la bouche du ventilateur, dont le silence avait désormais quelque chose d'inquiétant. Il ne lui demanda pas si elle avait besoin de compagnie, il entra avec elle dans sa chambre et la fit asseoir sur son lit. Puis il referma la porte et cala une chaise contre le battant.

Dans la salle de bains, il prit un gant de toilette qu'il humidifia avec de l'eau tiède. Puis il revint s'asseoir près d'elle sur le lit et essuya doucement son visage maculé. Elle avait les joues pâles. Il ressentit soudain un désir fou de l'embrasser, d'insuffler un peu de vie dans ce corps éreinté. Il savait qu'elle ne se rebifferait pas ; elle n'en avait pas la force. Mais ça n'aurait pas été correct et il n'était pas du genre à profiter de la situation.

— Voilà, murmura-t-il en lui caressant les cheveux. Ça va mieux ?

Elle remua et le contempla avec des yeux agrandis et étonnés.

— Merci, soupira-t-elle.

— Merci de quoi ?

— De...

Elle marqua une pause pour chercher le mot juste.

— D'être là, fit-elle enfin.

Il lui caressa le visage.

— Je reste avec vous cette nuit. Je ne vous laisserai pas seule. Si vous êtes d'accord.

Elle acquiesça en fermant les yeux. Il eut mal de la voir si épuisée et abattue.

« Je suis en train de tomber amoureux d'elle, songea-t-il. Ce n'était pas prévu au programme. »

Il devina à ses yeux brillants qu'elle luttait pour ne pas pleurer. Il la prit par les épaules.

— Pour ce soir, vous êtes en sécurité, Willy, murmura-t-il tout contre la douce soie de ses cheveux. Et demain vous rentrez chez vous, même si je dois pour ça vous attacher dans l'avion.

Elle secoua la tête.



— Je ne peux pas.

— Comment ça, vous ne pouvez pas ?

— Mon père...

— Oubliez votre père. Il n'en vaut pas la peine.

— J'ai fait une promesse...

— Votre mère a simplement besoin d'une réponse. Vous ne lui avez pas promis de revenir avec le corps de votre père. Ni même avec un rapport tamponné par les autorités. Dites-lui que Bill Maitland est mort dans l'accident. De toute façon, c'est probablement la vérité.

— Je ne peux pas lui mentir.

— Il le faut.

Il la prit par les épaules et l'obligea à se tourner vers lui.

— Willy, quelqu'un essaye de vous tuer. Ceux qu'il vous envoie ont raté leur coup deux fois. Mais que se passera-t-il la troisième fois ? Ou la quatrième ?

Elle secoua la tête.

— Pourquoi chercherait-on à me tuer ? Je ne sais rien.

— Ce qui dérange, ce n'est pas ce que vous savez, mais ce que vous risquez d'apprendre.

Elle renifla tout en lui jetant un regard déconcerté.

— Je veux simplement savoir si mon père est mort ou vivant. Je ne vois pas qui ça pourrait déranger et pourquoi.

Il soupira. Il paraissait vraiment las.

— Je l'ignore. Si seulement nous pouvions interroger Oliver pour lui demander pour qui il travaille.

— Oliver n'est qu'un enfant ! protesta-t-elle.

— Il est assez vieux pour être un agent.

— Il travaillerait pour les Vietnamiens ?

— Non. S'il était l'un des leurs, il n'aurait pas disparu dans la nature, et surtout, la police ne vous aurait pas gardée pour essayer de vous soutirer des renseignements sur lui.

Elle se recroquevilla sur le lit. Elle comprenait de moins en moins.

— Il m'a sauvé la vie, et je ne sais même pas pourquoi.

De nouveau il fut frappé par cette lueur de désarroi dans son regard. Elle paraissait tellement inoffensive... Il ne comprenait pas pourquoi on s'acharnait sur elle. Elle était la fille de Wild Bill Maitland, bien sûr, mais elle était surtout une femme sans défense. Pourquoi la tuer ?

Il était trop fatigué pour y réfléchir ce soir. Il était tard et il y avait cette jolie femme allongée sur ce lit, là, ce lit si tentant...

Il avança une main et effleura tendrement le visage de Willy. Elle se raidit, mais ne se défendit pas. Au moment où leurs lèvres se rencontrèrent, une secousse les traversa, comme s'ils venaient d'être

tous deux frappés par la foudre. « Mon Dieu, songea-t-il avec étonnement, tu en avais envie autant que moi. »

Il l'entendit murmurer « Non », contre sa bouche, mais il sut qu'elle n'avait pas vraiment envie qu'il s'arrête, alors il continua à l'embrasser. Puis il sentit qu'ils allaient attendre le point de non-retour et qu'il ferait bien de s'éloigner avant de faire quelque chose qu'il regrettait ensuite.

Ou plutôt, non, qu'il ne regretterait pas. Il la désirait plus qu'il n'avait jamais désiré aucune femme.

Elle posa une main contre son torse et murmura encore « Non », cette fois plus faiblement. Il l'aurait encore ignorée, s'il n'y avait pas eu ce regard, ces yeux écarquillés et perdus, des yeux de femme sur le point de céder sous le coup de la peur et de l'épuisement. Il ne voulait pas de ça. Il voulait dans ses bras la vraie Willy Maitland, pleine de vie et d'énergie.

Il desserra son étreinte. Ils se séparèrent et restèrent un moment sur le lit, à se dévisager en silence, étonnés.

— Pourquoi ? demanda-t-elle faiblement.

— Tu avais l'air de quelqu'un qui a besoin d'un baiser.

— Pas d'un baiser de toi.

— Possible. Ça fait longtemps qu'on ne t'a pas embrassée, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas, et il comprit qu'il avait deviné juste. Son regard s'arrêta quelques secondes sur cette petite bouche presque parfaite et il songea que c'était bien dommage qu'elle ne s'exerce pas plus souvent à embrasser. Mais il parvint à rire avec détachement.

— C'est bien ce que je pensais, ironisa-t-il.

Willy contempla son visage hilare et se demanda si ça se voyait tant que ça. Non seulement on ne l'avait pas embrassée depuis longtemps, mais on ne l'avait jamais embrassée de cette manière. Il savait vraiment s'y prendre. Sans doute avait-il derrière lui des années d'entraînement. Pour une raison parfaitement incompréhensible, elle se surprit à se demander si elle soutenait la comparaison avec les autres femmes. Elle était jalouse de celles qu'il avait embrassées avant elle, et encore plus de toutes celles qu'il ne manquerait pas d'embrasser après.

Elle se laissa tomber sur le lit et lui tourna le dos.

— Laisse-moi seule ! cria-t-elle. Je n'en peux plus. Je ne veux pas te voir. Je suis épuisée. Je veux dormir.

Il ne répondit pas et elle sentit qu'il lissait ses cheveux, doucement, du bout des doigts. Ce simple contact lui disait qu'il ne la quitterait pas de la nuit, qu'il veillerait sur elle. Il se leva pour éteindre les lampes et elle demeura parfaitement immobile, tout en l'écoutant se

déplacer dans la pièce. Elle l'entendit vérifier que les fenêtres étaient bien fermées, puis que la chaise qu'il avait placée devant la porte était bien calée. Puis, apparemment satisfait, il alla dans la salle de bains et fit couler de l'eau.

Elle était toujours éveillée quand il revint s'allonger sur le lit, près d'elle. Elle ne bougea pas. Elle craignait qu'il l'embrasse encore. Et elle craignait aussi qu'il ne l'embrasse pas.

— Guy ? murmura-t-elle.

— Oui ?

— J'ai peur.

Il tendit le bras vers elle. Elle se laissa faire quand il l'attira contre sa poitrine nue. Là, elle se sentait en sécurité.

— C'est normal d'avoir peur, murmura-t-il. Même quand on est la fille de Wild Bill Maitland.

C'était gentiment dit, mais elle n'avait jamais eu envie d'être la fille d'une légende. Elle n'avait jamais demandé à Wild Bill d'être le plus courageux, le plus audacieux, le plus héroïque des hommes.

Il l'aurait comblée en étant simplement un bon père.

\* \* \*

Accroupi dans une flaque boueuse et puante, Siang surveillait, immobile, l'immeuble de Chantal. Il attendait déjà depuis deux heures, mais l'homme restait posté au coin de la rue. Siang voyait nettement sa vague forme blottie dans le noir. Un policier, probablement. Et pas des plus consciencieux. C'était bien un ronflement qu'il entendait, là ? Oui, c'était bien un ronflement. Une chance que l'on confie toujours les surveillances à ceux qui étaient les moins capables d'en endurer la monotonie.

Siang décida qu'il était temps d'y aller.

Il tira son couteau et sortit sans bruit de la ruelle pour faire le tour, en se glissant d'ombre en ombre, le long des baraques. A quelques mètres du but, il se figea lorsque le ronflement de l'homme cessa brusquement avec un hoquet. Siang accéléra, attrapa la tête de l'homme par les cheveux, et lui trancha la gorge.

Il n'y eut pas un cri, juste un gargouillement et le sifflement du dernier souffle exhalé par les poumons du mourant. Siang traîna le corps derrière le bâtiment et le fit rouler dans le fossé du tout-à-l'égout. Puis il se glissa dans l'appartement de Chantal par une fenêtre ouverte.

Elle dormait déjà. Mais elle ouvrit les yeux quand il posa une main sur sa bouche.

— Toi ! gronda-t-elle sous ses doigts. Va au diable. Je suis dans le

pétrin à cause de toi.

— Qu'est-ce que tu as dit à la police ?

— Fiche le camp d'ici.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ?

Elle écarta sa main.

— Rien du tout. Je ne leur ai rien dit.

— Tu mens.

— Tu me prends pour une idiote ? Tu crois que je vais m'amuser à leur raconter que j'ai des amis dans la CIA ?

Il la lâcha aussitôt et, quand elle se redressa, la peau douce et tiède de ses seins frôla son bras. Il eut une bouffée de désir à l'idée que cette vieille pute dormait nue, comme autrefois.

Elle se leva du lit pour enfiler une robe de chambre.

— N'allume pas la lumière, dit-il.

— Il y avait un homme posté dehors, fit-elle. Un type de la police. Où est-il passé ?

— Je me suis occupé de lui.

— Et le corps ?

— Dans le fossé, derrière.

— Super, Siang. Vraiment super. Maintenant, ils vont me coller ça sur le dos.

Elle frotta une allumette pour allumer une cigarette. L'odeur de la fumée emplit la pièce.

— Ils m'ont posé des questions sur mon cousin. Ils disent qu'il est mort. C'est vrai ?

— Que savent-ils sur moi ?

— Tu n'as pas répondu à ma question. Est-ce que Win est mort ?

Siang marqua un temps de pause.

— Je n'ai rien pu faire pour lui.

Chantal éclata de rire. D'abord doucement, puis avec sauvagerie.

— C'est elle, n'est-ce pas ? Cette salope d'Américaine ? Tu n'es même pas capable de venir à bout d'une femme.

Il eut envie de la frapper, mais il se retint. Chantal avait raison. Il ne s'était pas assez méfié.

Elle se mit à arpenter la pièce, dans le noir, avec une aisance de félin.

— La police s'intéresse beaucoup à cette affaire. Et des membres du parti se sont déplacés pour assister à mon interrogatoire. Dans quoi m'as-tu fourrée, Siang ?

Il haussa les épaules.

— Donne-moi une cigarette.

Elle se tourna violemment vers lui.

— Tu n'as qu'à fumer tes propres cigarettes. Tu crois que j'ai de

l'argent à gaspiller pour toi ?

— De l'argent, je t'en donnerai. Tant que tu voudras.

— Tu t'avances un peu. Tu ne sais pas de quoi j'ai besoin.

— Moi, j'ai besoin d'un revolver. Tu as promis de m'en procurer un. Avec des balles. Une vingtaine, au minimum.

Elle cracha un jet de fumée.

— Les munitions, c'est dur à trouver.

— Je ne peux pas attendre plus longtemps. Cette mission doit être...

Ils se figèrent en entendant la porte grincer. La police, songea aussitôt Siang en sortant son couteau.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Siang, fit une voix dans le noir. Et vous vous exprimez dans un anglais parfait. Cette mission doit être accomplie. Mais pas tout de suite.

L'intrus avança nonchalamment dans la pièce et alluma la lampe à huile posée sur la table.

Chantal ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes. Tout son être exprimait la surprise. Et aussi la peur.

— Vous..., murmura-t-elle. Vous êtes revenu...

L'intrus sourit, posa tranquillement un .38 et une boîte de munitions sur la table.

— Il y a un petit changement de programme, dit-il.

## 7.

« Plus haut, chérie, fit une voix. Il faut aller encore plus haut pour atteindre les étoiles. »

Elle se tourna dans la direction de cette voix. Son père était assis dans le siège du copilote, auréolé d'une brume argentée. Il était exactement comme dans son souvenir, avec sa casquette bizarrement inclinée et son regard pétillant. Comme quand elle l'aimait et qu'elle voyait en lui le plus grand et le plus intrépide papa du monde.

« Je ne veux pas voler plus haut, rétorqua-t-elle.

— Mais si, tu le veux. Pour atteindre les étoiles.

— J'ai peur, papa. Ne m'oblige pas à... »

Il prit le manche et l'avion se mit à monter, monter, dans le grand globe bleu du ciel.

« Voilà, ma chérie, ce n'est pas plus difficile que ça », ne cessait-il de répéter.

Mais sa voix avait changé, et, quand elle se tourna de nouveau, ce n'était plus son père qui occupait la place du copilote, mais Guy Barnard qui les emportait vers le néant.

« Nous allons vers les étoiles ! » disait-il.

Puis il y eut de nouveau son père qui maniait le manche avec euphorie. Elle voulut dégager l'avion de la masse nuageuse, mais le manche se brisa dans sa main. Le ciel se renversa. Elle jeta un coup d'œil du côté du siège du copilote. Guy la regardait et il riait. Ils montaient, montaient, et elle entendit le rire de son père.

« Où es-tu ? » hurla-t-elle.

Le fantôme sourit.

« Tu ne me reconnais pas ? » demanda-t-il.

Elle se réveilla en sursaut, avec sa main qui cherchait encore fébrilement ce qui restait du manche de l'avion.

— C'est moi ! fit une voix.

Elle ouvrit des yeux effarés.

— Papa !

L'homme qui se penchait sur elle sourit gentiment.

— Pas vraiment, dit-il.

Elle battit des paupières, et le visage de Guy apparut. Il avait les cheveux en bataille, les joues mal rasées. Ses épaules luisaient de sueur. Derrière lui, la lueur du jour filtrait déjà à travers les rideaux.

— Tu as fait un cauchemar ? demanda-t-il.

Elle s'assit en gémissant et repoussa une mèche de cheveux emmêlés.

— C'est rare que je fasse des cauchemars, commenta-t-elle.

— Après ce qui s'est passé la nuit dernière, ça n'a rien de surprenant.

*La nuit dernière.*

Elle se rendit compte qu'elle portait toujours la robe de la veille. Une robe maculée de sang, et maintenant trempée de sueur.

— L'électricité est coupée, remarqua Guy en tapotant l'appareil silencieux de l'air conditionné.

Il alla jusqu'à la fenêtre et écarta les rideaux. La lumière du soleil entra dans la pièce, si vive que Willy en eut mal aux yeux.

— Il va faire une chaleur à crever, gémit-il.

— Il fait déjà une chaleur à crever, corrigea-t-elle.

— Comment te sens-tu, ce matin ?

Sa silhouette se découpait à contrejour devant la fenêtre. Il n'avait pas fermé sa ceinture, et son pantalon lui descendait très bas sur ses hanches. Une fois de plus, elle remarqua la longue cicatrice qui lui barrait l'abdomen et disparaissait sous le tissu du pantalon.

— J'ai chaud, se plaignit-elle. J'ai soif. Et je suppose que je sens mauvais.

— Je n'ai rien remarqué.

Il marqua un temps de pause et ajouta d'un ton résigné :

— Mais c'est sûrement parce que je sens encore plus mauvais que toi.

Ils eurent tous deux un rire bref et gêné qui cessa quand ils entendirent frapper à la porte.

— Qui est là ? demanda Guy.

— Monsieur Barnard ? Il est 8 heures. La voiture est prête.

— C'est mon chauffeur, fit Guy en déverrouillant la porte.

Un Vietnamien souriant se tenait de l'autre côté.

— Bonjour, monsieur. Vous voulez toujours aller à Cantho ?

— Je ne pense pas, répondit Guy.

Il sortit dans le couloir pour parler plus tranquillement, mais Willy l'entendit tout de même murmurer :

— J'ai l'intention de conduire Mlle Maitland à l'aéroport, cet après-midi. Nous pourrons peut-être...

*Cantho*. Willy s'assit sur le lit en tendant l'oreille pour saisir la conversation. Pourquoi ce nom lui paraissait-il si important ? Ah oui... A *Cantho*, il y avait un homme auquel elle devait parler. Un homme qui aurait peut-être des réponses...

Elle ferma les yeux pour se protéger du soleil qui filtrait par la fenêtre, et le rêve lui revint dans toute sa netteté — le visage souriant de son père, et cette ascension folle de l'avion en perdition. Puis elle songea à sa mère mourante. A sa mère qui lui demanderait si elle était absolument certaine que son père était mort. Si elle en avait eu la preuve. Et elle lui dirait oui, en mentant une deuxième fois, en se haïssant de se montrer lâche, et de n'être pas digne du nom de son père, de son courage.

— Ne vous éloignez pas de l'hôtel, disait Guy au chauffeur. Son avion décolle à 16 heures, il faudrait que nous partions aux alentours de...

— Je vais à *Cantho* ! cria Willy.

Guy fit volte-face.

— Comment ?

— Je dis que je vais à *Cantho*. Tu as promis de m'y emmener.

Il secoua la tête.

— C'était hier. Depuis, la situation a changé.

— Je ne vois pas en quoi.

— Les enjeux ne sont plus les mêmes.

— Mais je n'ai toujours pas les réponses à mes questions. Et tant que je n'aurai pas de réponses, je ne partirai pas.

Guy se tourna vers le chauffeur.

— Veuillez m'excuser, il faut que je mette un peu de bon sens dans le crâne de cette charmante jeune dame...

Mais Willy s'était déjà levée.

— Pour le bon sens, tu n'as aucune chance.

Elle alla dans la salle de bains et s'y enferma.

— Je suis la fille de Wild Bill Maitland, ne l'oublie pas ! cria-t-elle à travers la porte.

Le chauffeur jeta un regard compatissant à Guy.

— Je vais chercher la voiture, dit-il.

\* \* \*

La route de Saigon était surtout fréquentée par de vieux camions dont les pots d'échappement crachaient des nuages noirs et nauséabonds. A travers les vitres ouvertes leur parvenaient des effluves de fumée, de fruit pourris et d'asphalte brûlée par le soleil. Les ouvriers agricoles avançaient d'un pas lourd le long de la route,



courbés, en formant une colonne de chapeaux coniques qui se détachaient sur le vert vif des rizières.

Quatre heures et deux bacs plus tard, Guy et Willy contemplaient enfin la jetée de Cantho et les bateaux qui glissaient sur les eaux boueuses du Mékong. Les femmes maniaient leur barque en plongeant en rythme leurs rames dans une danse gracieuse et étrange. Sur la rive tourbillonnaient le bruit et l'agitation d'un marché prospère et animé. Des écolières aux cheveux tressés luisant au soleil passaient en bicyclette. Les dockers charriaient des sacs de riz et des caisses de melons et d'ananas sur des sampans.

— Comment allons-nous faire pour le trouver dans ce chaos ? demanda Willy d'un ton lugubre.

La réponse de Guy ne la rassura pas le moins du monde.

— Ça ne va pas être simple, murmura-t-il en haussant les épaules.

Il ne s'était pas trompé. Chaque fois qu'ils demandaient aux gens s'ils savaient où habitait le « grand étranger blond », on leur répondait invariablement en secouant la tête.

Guy eut finalement la géniale inspiration de chercher du côté des tailleurs.

— Lassiter a pu se teindre les cheveux ou devenir chauve, dit-il. Mais un homme ne camoufle pas sa taille et sa stature. Dans ce pays, un type d'un mètre quatre-vingt-quinze est obligé de s'adresser à un tailleur pour s'habiller.

Les trois premières échoppes qu'ils visitèrent ne donnèrent aucun résultat, et c'est sans espoir qu'ils entrèrent dans la quatrième, logée au fond d'une ruelle bordée de baraques aux toits de tôle. A l'intérieur d'une pièce aussi sombre qu'une caverne, une couturière travaillait au milieu d'un monceau de tissus soyeux. Comme elle n'avait pas l'air de comprendre les questions de Guy, il prit un crayon et griffonna quelques mots de vietnamien sur un bout de journal. Puis il esquaissa la silhouette d'un homme de haute taille.

La femme contempla le croquis en plissant les yeux. Elle demeura un long moment le regard rivé au journal, les doigts crispés sur son tissu. Puis elle se tourna vers Guy. Ils n'échangèrent pas un mot, juste ce regard triste et silencieux.

Guy hocha la tête pour signifier qu'il avait compris. Il plongea la main dans sa poche et en sortit un billet de vingt dollars qu'il posa sur la table, devant la femme. Elle les fixa d'un air dubitatif. Des dollars. Une fortune.

Elle finit par se décider et prit le crayon de Guy pour répondre par écrit — avec une lente application qui trahissait la difficulté. Quand elle eut terminé, Guy ramassa le morceau de journal et le fourra dans

sa poche.

— Allons-y, murmura-t-il à Willy.

— Qu'est-ce qu'elle a écrit ? demanda Willy tandis qu'ils reprenaient la ruelle en sens inverse.

Guy ne répondit pas. Il se contenta d'accélérer le pas, et Willy prit soudain conscience que des dizaines d'yeux les observaient depuis les fenêtres et les seuils des baraques.

Willy tira Guy par le bras.

— Guy...

— Elle m'a donné une adresse. Près de la place du marché.

— Celle de Lassiter ?

— Tais-toi et avance. On nous suit.

— Quoi ?

Il lui attrapa le bras pour l'empêcher de regarder derrière elle.

— Ne te retourne pas. Faisons comme si nous n'avions rien remarqué.

Elle se contrôla pour regarder droit devant elle, mais la sensation d'être pourchassée lui donna envie de prendre ses jambes à son cou. Elle jeta un regard en coin du côté de Guy et ne put s'empêcher d'admirer son sang-froid. Il parvenait même à siffloter, un air vague qui lui tapait sur les nerfs. Au bout de la ruelle, un dédale de rues se déployait devant eux. Mais Guy n'avait pas l'air pressé de s'y engouffrer ; il se mit à palabrer avec un gamin qui vendait des cigarettes, au coin. Leur conversation n'en finissait pas.

— Qu'est-ce que tu fais ? se plaignit Willy. Tu ne crois pas qu'on devrait plutôt filer d'ici au plus vite ?

— Fais-moi confiance, murmura Guy.

Il acheta un paquet de Winston qu'il paya deux dollars américains. Le visage du garçon s'illumina, et il esquissa un salut enfantin.

Guy prit la main de Willy.

— Tiens-toi prête, dit-il.

— Prête à quoi ?

Elle n'avait pas fini de poser la question que Guy l'entraînait déjà vers la gauche, puis à droite. Ils passèrent devant une nouvelle rangée de bicoques aux toits en tôle et se réfugièrent sous un porche ouvert. Au loin, ils entendirent des rires d'enfants et un Klaxon insistant. Mais la ruelle elle-même était silencieuse.

— On dirait que le gamin a fait son boulot, murmura Guy.

— Celui qui vendait les cigarettes ?

Guy risqua une tête à l'extérieur.

— Il n'y a personne, murmura-t-il. Viens, allons-nous en.

Ils firent demi-tour et quittèrent la ruelle. Guidés par les cris des marchands et les couinements pathétiques des cochons, ils longèrent

le marché jusqu'à trouver ce qu'ils cherchaient : une petite ruelle encaissée entre des immeubles d'habitation décrépits, dont les numéros étaient tout juste lisibles.

Ils s'arrêtèrent devant un bâtiment d'un vert passé. Guy plissa les yeux pour déchiffrer les chiffres inscrits au-dessus de la porte et hocha la tête.

— C'est là, dit-il en frappant.

La porte s'entrouvrit. Un œil unique, tellement noir qu'on ne distinguait pas la pupille de l'iris, les dévisageait à travers la fente. Ils ne voyaient que cet œil, mais cela leur suffit à déterminer qu'ils avaient affaire à une femme, et que cette femme avait peur. Guy s'adressa à elle en vietnamien. La femme secoua la tête et tenta de refermer la porte, mais Guy glissa sa main dans l'embrasure pour l'en empêcher et continua à parler. Willy l'entendit mentionner le nom de Sam Lassiter.

Cette fois, la femme fut prise de panique et se tourna vers l'intérieur en hurlant quelque chose en vietnamien.

Dans la maison, ils entendirent des pas qui s'éloignaient, puis un bruit de verre brisé.

— Lassiter ! hurla Guy.

Il bouscula la femme se précipita dans l'appartement, Willy sur ses talons. Dans la pièce du fond, ils trouvèrent une fenêtre cassée. Au loin, dans la ruelle, un homme s'enfuyait en courant. Guy enjamba la fenêtre et se laissa retomber sur les tessons de verre. Puis il se lança à la poursuite du fugitif.

Willy allait l'imiter quand la femme la retint par le bras. Elle paraissait désespérée.

— Ne lui faites pas de mal, supplia-t-elle. Je vous en prie.

Willy voulut repousser cette main, mais la femme s'agrippa à ses doigts. Puis leurs regards se rencontrèrent.

— Nous n'avons pas l'intention de lui faire de mal, dit-elle doucement en se libérant.

Puis elle se hissa à son tour sur le rebord de la fenêtre et sauta.

\* \* \*

Guy se rapprochait peu à peu de sa proie, laquelle filait vers la place du marché, sans doute dans l'intention de se perdre dans la foule. Il était persuadé qu'il s'agissait bien de Lassiter. L'homme avait les cheveux d'un brun terne et sale, mais la taille correspondait : il était très grand et dépassait la foule d'une bonne tête. Mais quand il se faufila sous le dais du marché, il se baissa et disparut de sa vue.

« Merde, je suis en train de le perdre ! »

Guy accéléra et s'engouffra lui aussi sous la tente du marché principal. La lumière aveuglante du soleil faisait place à une quasi obscurité. Il trébucha, le temps que sa vision s'accoutume au changement de luminosité. Puis il distingua les allées principales, les comptoirs débordant de fruits et de légumes, le gai scintillement des moulins à vent dans la charrette d'un vendeur de jouets. Une longue silhouette surgit brusquement sur le côté. Guy fit volte-face et aperçut Lassiter qui plongeait sous un étalage d'ustensiles de cuisine.

Guy se précipita vers lui.

Comprenant qu'il était repéré, Lassiter se releva d'un bond et prit la fuite en renversant casseroles et poêles qui résonnèrent comme un orchestre de cymbales en dégringolant.

Lassiter s'était enfoncé dans une allée de produits alimentaires. Guy sauta par-dessus une pile de mangues pour le suivre.

— Lassiter ! hurla-t-il. Je veux simplement vous parler. Vous parler, rien de plus.

L'homme tourna à droite, passa sous un stand de fruits et reprit sa course en titubant. Des melons d'eau éclatèrent au sol dans une pluie de chair juteuse, et Guy évita de justesse une fabuleuse glissade.

— Lassiter ! hurla-t-il de nouveau.

Ils se dirigeaient vers les stands de viande. Lassiter, désespéré, renversa une grande caisse remplie de canards qui, libérés de leur cage, se mirent à battre frénétiquement des ailes, enveloppant Guy d'un nuage de duvet. Il fit un bond de côté pour éviter la caisse, sauta par-dessus un canard et reprit sa course. Droit devant lui se dressait un comptoir où s'empilait de la viande découpée. Un marchand nettoyait le sol et une rigole d'eau rougie coulait dans le caniveau. Lassiter, qui avançait courbé en deux, glissa et tomba à genoux sur un lit d'abats. Il tenta de se relever, mais Guy l'avait déjà rattrapé.

— Juste... vous... parler, parvint à articuler Guy entre deux halètements. Rien... de... plus.

Lassiter se débattit pour se libérer.

— Donnez-moi une chance, bon sang ! protesta Guy en le tirant en arrière.

Lassiter se servit de ses épaules pour pousser Guy au niveau des genoux, lequel s'affala de tout son long. En quelques secondes, Lassiter s'était déjà relevé, mais au moment où il se détournait pour filer, Guy lui saisit la cheville. Lassiter trébucha et plongea la tête la première dans une cuve pleine d'anguilles frétilantes.

L'eau parut brusquement bouillir, agitée par les corps glissants qui cherchaient à fuir l'intrus. Guy tira Lassiter par la chemise pour le sortir de là. Ils tombèrent ensemble à la renverse en poussant un cri.

— Non ! supplia Lassiter. Je vous en prie.  
— Mais je veux seulement vous poser quelques questions.  
— Dites-leur de ma part que je ne sais rien. Que j'ai tout oublié.  
— De qui parlez-vous ? fit Guy en le prenant par les épaules pour le secouer. De qui avez-vous peur ?

Lassiter poussa un soupir étouffé et leva les yeux vers lui, comme s'il se décidait brusquement.

— De la CIA.

\* \* \*

— Pourquoi la CIA chercherait-elle à vous éliminer ? demanda Willy.

Lassiter avait choisi un café installé sur une vieille barge.

Il paraissait lugubre et nerveux, et buvait de longues rasades de bière. Derrière lui, au-delà du bastingage, le Mékong vibrait des ronronnements des bateaux à moteur et des cris des hommes qui manœuvraient avec dextérité leurs sampans. Les rayons du soleil couchant faisaient courir des ondulations dorées à la surface de l'eau.

— Ils veulent se débarrasser de moi, comme ils ont voulu se débarrasser de Valdez. Et pour la même raison. Parce que j'en sais trop.

— Trop à quel sujet ?

— Au sujet du Laos, des bombardements, des parachutages d'armes. Au sujet d'une guerre secrète dont la plupart des soldats ignoraient l'existence.

Il se tourna vers Guy.

— Vous saviez ?

Guy secoua la tête.

— Nous étions tellement occupés à rester en vie que nous ne nous posions pas de questions sur ce qui se passait au-delà des frontières.

— Valdez savait, lui. Tous ceux qui étaient envoyés au Laos étaient là pour apprendre quelque chose — s'ils restaient en vie. Et croyez-moi, il en fallait, pour rester en vie. Réussir à s'éjecter, survivre à la poussée de l'éjection, échapper à l'ennemi une fois au sol, affronter les animaux sauvages...

Il baissa les yeux vers sa bière.

— Valdez a eu de la chance de s'en tirer.

— Vous l'avez rencontré à Tuyen-Quan ? demanda Guy.

— Oui. Un vrai camp de vacances...

Il ricana.

— Nous avons vécu dans la même cellule pendant trois ans.

Il détourna le regard vers le fleuve.

— J'étais dans le cent-unième régiment quand on m'a capturé. Je

m'étais perdu. Vous savez comment c'est, dans ces vallées... La jungle est tellement épaisse qu'il est impossible de retrouver son chemin. Je tournais en rond et j'entendais ces fichus Hueys<sup>1</sup> qui volaient au-dessus de moi. Juste au-dessus, putain, et ils ne me voyaient pas. Ils ont ramené tout le monde sauf moi. Je suppose qu'ils m'ont cru mort. Peut-être bien que j'étais mort, après tout. Qu'il ne restait de moi qu'un corps sans âme déambulant dans la jungle.

Il avala une gorgée de bière. Ses mains crispées sur la bouteille tremblaient.

— Quand ils m'ont coincé, j'ai jeté mon fusil et j'ai levé les mains. On m'a obligé à marcher vers le nord et à passer dans le territoire nord-vietnamien. C'est comme ça que je me suis retrouvé à Tuyen-Quan.

— Où vous avez rencontré Valdez, fit Willy.

— Valdez est arrivé un an après moi. Il venait d'un autre camp du Laos. J'étais déjà un vieil habitué. Je connaissais toutes les ficelles, je cultivais même mon petit carré de légumes. Je tenais le coup. Valdez en a bavé, au début... Il souffrait d'une hépatite et d'une fracture du bras qui se consolidait mal. Pendant les premiers mois, il n'avait même pas la force de travailler dans le jardin. Ouais... Il n'y avait que lui et moi dans cette cellule. Trois ans. Nous avons beaucoup parlé. J'en ai entendu... Il me racontait des trucs que je n'arrivais pas à croire. Sur le Laos. Sur ce que nous faisions là-bas.

— Il vous parlait parfois de mon père ? demanda doucement Willy.

Lassiter se tourna vers elle. Ses yeux sombres se détachaient sur le coucher de soleil.

— La dernière fois que Valdez a vu votre père, il était toujours vivant. Il essayait de sauver son avion.

— Et que s'est-il passé ?

— Luis a sauté juste après l'explosion...

— Attendez, coupa Guy. Vous avez dit l'explosion ?

— Oui. D'après Valdez, quelque chose avait explosé dans la cabine.

— Mais je croyais que l'avion avait été descendu par des tirs ennemis ?

— Ce ne sont pas les tirs ennemis qui l'ont eu. Valdez était catégorique. D'après lui, un truc a explosé dans l'avion et a fait sauter la porte. Il passait son temps à passer en revue ce qu'ils transportaient pour essayer de comprendre d'où c'était venu. Sur la liste de leur chargement, il n'y avait que des caisses contenant des pièces d'avion.

— Ils transportaient aussi un passager, ajouta Willy.

Lassiter acquiesça.

— Valdez l'a mentionné, oui. Il a dit que c'était un type bizarre, très calme, silencieux, un genre de bonze. D'après lui, il s'agissait de

quelqu'un d'important. Il portait un truc autour du cou qui en témoignait.

— Vous voulez dire des chaînes en or ? demanda Guy.

— Une sorte de médaillon. Peut-être un symbole religieux.

— Où étaient-ils censés déposer ce passager ?

— De l'autre côté de nos lignes, dans le territoire occupé par les Vietcongs. Ils devaient larguer le passager et revenir. C'était une mission secrète.

— Une mission secrète, mais Valdez vous en a parlé, fit remarquer Willy.

— J'aurais préféré qu'il ne m'en parle pas, répondit Lassiter en buvant une gorgée de bière.

Sa main trembla de nouveau. Le soleil couchant mouchetait à présent le fleuve d'ondulations rouge sang.

— C'est drôle, reprit-il. A l'époque, nous nous sentions protégés dans ce camp. C'était peut-être du lavage de cerveau, mais les gardiens ne cessaient de répéter à Valdez qu'il avait de la chance d'être prisonnier. Qu'il savait trop de choses, et que la CIA voulait sa peau.

— En effet, ça ressemble à de la propagande.

— C'est ce que j'ai pensé à ce moment-là... Que les communistes cherchaient à lui casser le moral. En tout cas, ça fonctionnait. Il avait peur. Il passait ses nuits debout, à marcher dans la cellule et à gueuler que l'avion tombait...

Il s'interrompit pour contempler le fleuve.

— A la fin de la guerre, on nous a relâchés. Valdez et les autres sont rentrés. Il m'a écrit de Bangkok, en faisant transiter sa lettre par une infirmière de la Croix-Rouge que nous avions rencontrée à Hanoi, juste après notre libération. Une Anglaise. Elle n'appréciait pas les Américains, mais elle était rudement gentille. Quand j'ai lu sa lettre, j'ai pensé que le pauvre type avait vraiment pété les plombs. Il racontait des trucs dingues. Il prétendait qu'on ne le laissait pas sortir et que son téléphone était sur écoute. Je me suis dit que ça irait mieux une fois qu'il serait rentré au pays. Et puis, j'ai reçu un coup de fil de Nora Walker, l'infirmière de la Croix-Rouge. Elle m'annonçait qu'il était mort, qu'il s'était tiré une balle en plein crâne.

— Vous croyez qu'il s'est suicidé ? demanda Willy.

— Ce que je crois, c'est que la CIA préférait qu'il disparaisse.

Il tourna de nouveau un regard torturé vers le fleuve.

— Quand nous étions à Tuyen, il ne parlait que de rentrer chez lui. De revoir les endroits qu'il avait l'habitude de fréquenter, ses vieux potes. Moi, je n'avais rien qui m'attendait là-bas, juste une sœur pour laquelle je n'avais pas vraiment d'affection. Ici, j'avais une femme.

Une femme que j'aimais. C'est pour ça que j'ai voulu rester. Je ne suis pas le seul à avoir fait ce choix. J'en connais d'autres dans le coin. Ils se terrent dans de petits villages, dans la jungle. Ces types-là sont devenus des bambous... Des gens d'ici.

Il secoua la tête.

— Dommage que Valdez n'ait pas choisi de rester. Il serait encore en vie, à l'heure qu'il est.

— Mais ce n'est pas trop dur de vivre ici ? s'étonna Willy. D'être considéré comme un étranger, comme un ennemi ? Vous ne vous sentez jamais menacé par les autorités ?

Lassiter répondit par un rire et désigna du menton une table éloignée et les quatre hommes qui y étaient installés.

— Vous avez salué notre police locale ? Je suis persuadé qu'ils vous suivent depuis votre arrivée en ville.

— Nous avons remarqué, répondit Guy.

— Ils sont là pour me protéger, moi, l'Américain, leur figure locale. Le fait que je sois vivant et en bonne santé prouve que leur régime n'est pas un enfer.

Il leva sa bouteille pour porter un toast aux quatre policiers qui prirent un air penaud.

— Puisque vous êtes coupé du reste du monde, pourquoi pensez-vous que la CIA se donnerait la peine de vous pourchasser ?

— C'est Nora qui m'a prévenu de me méfier.

— L'infirmière ?

Lassiter acquiesça.

— Après la guerre, elle est restée à Hanoi. Elle travaille toujours à l'hôpital local. Il y a un an, un type, un Américain, est venu lui rendre visite. Il prétendait qu'il avait un message urgent à me transmettre de la part de mon oncle. Mais Nora n'est pas tombée de la dernière pluie, c'est une rusée. Elle lui a répondu que j'avais quitté le pays et que je vivais maintenant en Thaïlande. Elle a bien fait.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas d'oncle.

Il y eut un long silence.

— Vous pensez que le type en question appartenait à la CIA ? demanda doucement Guy.

— Je me pose la question. Et j'ai peur qu'il finisse par me trouver. Je n'ai pas envie de finir comme Luis Valdez. Avec une balle dans le crâne.

Les bateaux glissaient sur le fleuve comme des fantômes dans l'ombre. Un serveur fit silencieusement le tour du pont pour allumer une guirlande de lanternes.

— Je fais profil bas, dit Lassiter. Je m'arrange pour qu'on ne me



remarque pas. Je me suis même teint les cheveux.

Il esquissa un sourire et tira sur sa queue-de-cheval d'un brun terne.

— J'ai obtenu cette teinte en m'adressant à un herboriste local qui m'a vendu un mélange à base d'encre de seiche et de Dieu seul sait quoi d'autre. Ça pue, mais je ne suis plus blond.

Il lâcha sa queue-de-cheval, et son sourire s'évanouit.

— Il m'arrive de penser que la CIA a fini par m'oublier. Mais quand vous vous êtes présentés à ma porte, j'ai cru que... J'ai paniqué.

Le barman posa un disque sur la platine, et les enceintes crachèrent en grésillant une chanson vietnamienne à la mélodie lancinante — Willy songea qu'il s'agissait probablement d'une chanson d'amour —, qui se répandit sur le fleuve comme un brouillard. Le vent agitait les lanternes de papier dont les ombres dansaient sur le pont de bois. Lassiter contempla les cinq bouteilles de bière alignées devant lui et en commanda une sixième.

— Ça prend un certain temps, mais on s'habitue à vivre ici, dit-il. Au rythme lent de cette vie. Aux gens. A leur façon de penser. Ils ne perdent pas de temps à gémir ou à lutter quand il leur arrive une tuile. Ils se résignent. Ça me plaît. Ici, je me sens en sécurité. J'ai trouvé la paix.

Il regarda fixement Willy.

— Peut-être que vous aussi, vous finiriez par vous sentir en sécurité ici.

— Je ne suis pas comme vous, fit Willy. Je ne pourrais pas passer le restant de mon existence dans ce pays.

— J'ai l'intention de la mettre dans le prochain avion pour Bangkok, intervint Guy.

— Bangkok ? répéta Lassiter en ricanant. La ville parfaite pour se faire descendre. Et vous ne serez pas non plus à l'abri, une fois aux Etats-Unis. Regardez ce qui est arrivé à Valdez.

— Mais pourquoi ? protesta Willy. Pourquoi auraient-ils éliminé Valdez ? Et pourquoi voudraient-ils se débarrasser de moi ? Je ne sais rien.

— Vous êtes la fille de Bill Maitland, et ça fait de vous un lien direct avec...

— Avec quoi ? Avec un mort ?

La chanson d'amour avait pris fin, remplacée par le crissement régulier du diamant sur le vinyle.

Lassiter reposa sa bière.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. Je ne sais pas pourquoi vous représentez une telle menace pour eux. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est passé quelque chose de louche pendant le dernier vol de votre

père. Et la CIA tient à enterrer l'affaire...

Il contempla de nouveau les bouteilles de bière alignées qui brillaient à la lueur des lanternes.

— Et s'ils doivent éliminer quelques personnes pour obtenir le silence, ils n'hésiteront pas.

\* \* \*

— Tu crois qu'il a raison ? murmura Willy.

Depuis la banquette arrière de la voiture, ils regardaient défiler les rizières argentées par le clair de lune. Ils avaient roulé en silence pendant près d'une heure, bercés par le ronronnement apaisant des roues sur l'asphalte. Mais à présent, Willy ne pouvait s'empêcher de poser les questions qui lui brûlaient la langue.

— Tu crois que je serai en sécurité, aux Etats-Unis ?

Guy détourna le regard vers la nuit profonde.

— J'aimerais pouvoir te répondre. J'aimerais pouvoir te conseiller. Te dire quoi faire. Où aller...

Elle songea à la maison de sa mère, à San Francisco, une maison victorienne à la façade bleue, sur la 3<sup>e</sup> Avenue, qui lui avait toujours paru accueillante et sûre. Non, bien sûr que non, personne n'oserait s'en prendre à elle là-bas.

Et pourtant, Valdez était mort dans la maison qu'il avait louée à Houston. Il était resté en vie tant qu'il se trouvait dans un camp de prisonnier, mais ensuite...

Le chauffeur mit une cassette, et la voix mélancolique d'une chanteuse vietnamienne résonna dans l'habitacle de la voiture. Dehors, les champs de rizières ondulaient comme des vagues sur un océan argenté. Tout parut brusquement irréel à Willy. Cette mélodie, le paysage, le danger... Seul Guy paraissait bien réel. Palpable.

Elle laissa aller sa tête contre son épaule. La chaleur de son corps et la pénombre lui donnèrent soudain envie de dormir. Le bras de Guy l'entoura pour l'attirer à lui. Elle sentit son souffle sur ses cheveux, ses lèvres qui effleuraient son front. « Un baiser, songea-t-elle en fermant les yeux. C'était si bon. »

Le murmure des roues prit un rythme nouveau, celui du ressac d'un océan, du chant régulier et apaisant des vagues. A présent, Guy couvrait tout son corps de baisers. Ils ne se trouvaient plus à l'arrière d'une voiture, mais sur un bateau bercé par une mer sombre. Elle était allongée sur le dos et elle ne portait plus aucun vêtement. Il était au-dessus d'elle, ses mains maintenaient ses bras collés au pont, ses lèvres exploraient sa gorge et ses seins avec une assurance de conquérant. Elle voulait qu'il lui fasse l'amour, si violemment que son corps s'arquait sous le sien, pour aller à sa rencontre, pour soulager ce désir

presque douloureux. Mais les lèvres de Guy semblèrent se dissoudre quand elle les toucha enfin et qu'elle entendit sa voix.

— Willy, réveille-toi. Willy...

Elle ouvrit les yeux. Elle se trouvait sur le siège arrière de la voiture, la tête posée sur les genoux de Guy. A travers les vitres de la portière, elle reconnut les lumières de la ville.

— Nous sommes arrivés à Saigon, murmura-t-il en lui caressant le visage.

Le contact de cette main, à la fois nouveau et familier, la fit frissonner en dépit de la chaleur moite de la nuit.

— Tu as dormi pendant tout le trajet, ajouta-t-il. Tu devais être épuisée.

Encore troublée par son rêve, elle se redressa lentement, en s'écartant de lui. Dehors, les rues étaient désertes.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Plus de minuit. Je crois que nous avons raté le dîner. Tu as faim ?

— Pas vraiment.

— Moi non plus. Nous devrions peut-être appeler un...

Il marqua un temps de pause, et elle sentit son bras se raidir contre le sien.

— Que se passe-t-il encore ? murmura-t-il en fixant un point droit devant lui.

Willy suivit son regard, en direction de l'hôtel. Une scène surréaliste s'y déroulait. Sous les lumières blafardes des réverbères, une armée de policiers bloquait les portes du hall d'entrée, leurs AK-47 braqués sur un ennemi invisible.

Le chauffeur murmura quelque chose en vietnamien. Willy observa son visage dans le rétroviseur. Il transpirait à grosses gouttes.

Dès que leur voiture se rangea le long du trottoir, les hommes postés devant l'hôtel se précipitèrent pour entourer la voiture. Un policier leur hurla d'ouvrir la portière du passager.

— Reste à l'intérieur, fit Guy à Willy. Je m'occupe de ça.

Mais une manche d'uniforme passa à l'intérieur pour tirer Willy hors du véhicule. Déconcertée par cet accueil brutal et encore abruti de sommeil, elle s'agrippa au bras de Guy pendant que des voix hurlaient et que des hommes se regroupaient autour d'elle.

— Barnard ! cria Dodge Hamilton qui descendait en courant les marches de l'hôtel. Que se passe-t-il ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je viens tout juste de rentrer en ville !

— Zut ! Mais où est passé Ainh ? demanda Hamilton en cherchant

du regard autour de lui. Il était encore là il y a une minute.

— Je suis là, fit une voix tremblotante.

Ainh avait les lunettes de travers et clignait nerveusement des yeux. Il se tenait en haut des marches du porche de l'hôtel.

— Vous et Mlle Maitland devez monter avec moi, dit-il à Guy en montrant une limousine.

— Nous sommes en état d'arrestation ? demanda Guy.

— Non.

Guy dégagea son bras que le policier n'avait pas lâché.

— Il m'avait pourtant semblé, railla-t-il.

— Ces messieurs ne sont là que par précaution, expliqua Ainh en les poussant dans la voiture. Entrez là-dedans, vite, je vous en prie.

Sa voix avait une drôle d'intonation. Willy comprit aussitôt qu'il se passait quelque chose de grave.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

Ainh rajusta ses lunettes d'un geste nerveux.

— Nous avons reçu un coup de fil de la police de Cantho il y a environ deux heures.

— Cantho ? Nous en venons.

— C'est ce qu'ils nous ont dit. Et ils nous ont dit également qu'ils avaient trouvé un cadavre dérivant sur le fleuve.

Willy le contempla fixement. Elle redoutait de poser la question, et pourtant, elle connaissait déjà la réponse.

Elle sentit le bras de Guy autour d'elle et se rendit compte qu'elle ne tenait debout que grâce à lui.

— Celui de Sam Lassiter ? demanda Guy d'une voix monocorde.

Ainh acquiesça.

— On lui a tranché la gorge.

1- *NdE* : surnom donné aux hélicoptères UH-1 Iroquois utilisés au Viêt-nam.

## 8.

Le vieil homme qui trônait dans le fauteuil de bois de rose paraissait si frêle qu'on avait l'impression qu'une rafale de vent aurait suffi à le renverser. Ses bras étaient comme deux brindilles croisées sur ses genoux. Le courant d'air du ventilateur du plafond agita la petite mèche blanche qui lui tenait lieu de barbe. Mais ses yeux brillaient comme du vif-argent. A travers la fenêtre ouverte entraient le chant des cigales du jardin. Les pales du ventilateur brassaient lentement l'air tiède de la nuit.

Le regard du vieil homme ne quittait pas Willy.

— Partout où vous allez, mademoiselle Maitland, vous laissez derrière vous une traînée de sang, fit-il.

— Nous n'avons rien à voir avec la mort de Lassiter, protesta Guy. Quand nous avons quitté Cantho, il était encore en vie.

— Vous ne comprenez pas, monsieur Barnard, répondit le vieil homme en se tournant vers Guy. Nous ne songeons pas à vous accuser de quoi que ce soit.

— Qui accusez-vous, dans ce cas ?

— C'est un détail que nous laissons à nos camarades de Cantho.

— Vous parlez des policiers qui nous ont suivis là-bas ?

Le ministre Tranh sourit.

— Vous ne leur avez pas facilité la tâche. C'était ingénieux d'utiliser le petit vendeur de cigarettes. Et pour en revenir à l'affaire qui nous intéresse, soyez rassuré, nous savons que Sam Lassiter était en vie quand vous avez quitté Cantho.

— Et ensuite ?

— Il est resté seul dans ce café au bord du fleuve pendant une vingtaine de minutes durant lesquelles il a bu encore deux bières avant de reprendre le chemin de sa maison. Malheureusement, il n'est jamais rentré chez lui.

— Et vos policiers ne le tenaient pas à l'œil ?

— S'ils le tenaient à l'œil ? répéta le ministre sans comprendre.

— Oui. Ils ne le surveillaient pas ?

— M. Lassiter était un ami. Nous ne tenons pas nos amis à l'œil,

pour reprendre votre expression.

— Vous nous avez pourtant suivis, intervint Willy.

Le regard placide du ministre Tranh se posa sur elle.

— Etes-vous notre amie, mademoiselle Maitland ?

— Qu'en pensez-vous ? riposta-t-elle.

— Eh bien... C'est difficile à dire. Il est parfois malaisé de distinguer ses amis de ses ennemis. Surtout dans une affaire comme celle-ci. Nous en sommes déjà à trois meurtres.

Willy secoua la tête.

— Trois ? Je n'ai entendu parler que de Lassiter.

— Qui sont les deux autres victimes ? demanda Guy.

— Un policier de Saigon, tué hier soir pendant qu'il accomplissait une mission de surveillance.

— Je ne vois pas le rapport avec ce que vous appelez « notre affaire. »

— Et un autre homme, retrouvé la gorge tranchée, poursuivit le ministre sans se démonter.

— Vous ne pouvez tout de même pas nous rendre responsables de tous les meurtres de Saigon, protesta Willy. Nous ne connaissions pas ces deux hommes.

— Vous ne les connaissiez pas ? Vous me surprenez. Vous avez pourtant rendu visite à l'un d'eux quelques heures avant sa mort. L'auriez-vous déjà oublié ?

— Gerard, murmura Guy.

Dehors, le chant des cigales gagna en intensité, jusqu'à ressembler à un cri. Puis, brusquement, elles se turent, et la nuit redevint silencieuse.

Le ministre Tranh parut se plonger dans la contemplation du mur en face de lui, comme s'il tentait de déchiffrer un message sur le papier peint moisi.

— Connaissiez-vous le calendrier vietnamien, mademoiselle Maitland ? demanda-t-il posément.

— Votre calendrier ? fit-elle en fronçant les sourcils. C'est bien le même que le calendrier chinois, non ?

— L'année dernière était l'année du dragon. Une année prospère, du moins c'est ce qu'on prétend. Une année favorable aux naissances et aux mariages. Mais cette année...

Il secoua la tête.

— C'est celle du serpent, intervint Guy.

Le ministre Tranh acquiesça.

— Celle du serpent. Tout à fait. Un symbole dangereux et présage de bien des désastres. Le serpent apporte la famine, la mort, le malheur.

Il soupira et sa tête s'affaissa en avant, comme si elle était brusquement devenue trop pesante pour son cou trop fin. Il resta un long moment ainsi, sans prononcer un mot, ses cheveux blancs soulevés par le souffle du ventilateur.

Puis, lentement, il se redressa.

— Rentrez chez vous, mademoiselle Maitland, dit-il. Ce pays n'est pas un endroit pour vous. Et cette année n'est pas une année pour vous. Rentrez chez vous.

Willy songea qu'il serait facile de monter dans cet avion pour Bangkok et de profiter du confort qu'elle trouverait en rentrant chez elle, à seulement quelques heures de vol. Le savon qui sentait bon, l'eau claire, les doux oreillers... Puis une image vint s'interposer et gâcher cette agréable vision : celle du visage torturé et fatigué de Sam Lassiter se détachant sur le coucher de soleil, puis celle de cette femme vietnamienne qui avait supplié qu'on épargne l'homme qu'elle aimait. Pendant toutes ces années, Sam Lassiter avait vécu caché dans une paisible ville au bord d'un fleuve. A présent, il était mort. Comme Valdez. Comme Gerard.

Le ministre avait raison. Partout où elle allait, elle laissait une traînée de sang derrière elle. Et elle ne savait même pas pourquoi.

— Je ne peux pas rentrer chez moi, dit-elle.

Le ministre haussa un sourcil.

— Vous ne pouvez pas, ou vous n'en avez pas l'intention ?

— On a essayé de me tuer, à Bangkok.

— Vous n'êtes pas en sécurité dans ce pays, mademoiselle Maitland. Nous n'avons pas l'intention de vous renvoyer chez vous, mais vous devez comprendre que vous nous mettez dans une position délicate. Vous êtes notre hôte, et le Viêt-nam a l'habitude d'honorer ses hôtes. C'est une coutume sacrée pour nous. Si l'on vous retrouvait égorgée dans un fossé, cela semblerait...

Il marqua une pause et ajouta d'un ton saugrenu :

— Inhospitalier.

— Mon visa est toujours valable. Je veux rester. Je dois rester. J'avais l'intention de me rendre à Hanoi.

— Nous ne pouvons pas assurer votre sécurité.

— Je ne vous demande pas de le faire.

Elle soupira.

— Personne ne peut assurer ma sécurité, ajouta-t-elle d'un air sombre. Pas plus ici, qu'ailleurs.

Le ministre se tourna vers Guy.

— Monsieur Barnard ? J'ose espérer que vous parviendrez à convaincre Mlle Maitland.

— Elle a raison, fit Guy d'une voix altérée par l'angoisse.

Willy leva les yeux vers lui. Cela lui fit un choc de constater à quel

point la situation paraissait l'inquiéter.

— Je la mettrais moi-même dans l'avion, si je la croyais plus en sécurité aux Etats-Unis, poursuivit Guy. Mais ce n'est pas le cas. Pas tant qu'elle ne saura pas pourquoi on s'acharne sur elle.

— Elle a sûrement des amis vers lesquels elle pourrait se tourner.

— Vous venez de dire qu'il était parfois difficile de faire la part entre ses amis et ses ennemis. Mlle Maitland se trouve dans une position délicate.

Le ministre se tourna vers Willy.

— Que cherchez-vous au Nord-Viêt-nam ? demanda-t-il.

— C'est au Nord-Viêt-nam que l'avion de mon père s'est écrasé, répondit Willy. Il est possible qu'il soit encore en vie, qu'il ait perdu la mémoire, qu'il ait peur de sortir de la jungle ou...

— Ou qu'il soit mort, coupa le ministre.

Elle avala sa salive.

— Dans ce cas, je me dois au moins de chercher son corps.

Le ministre secoua la tête.

— La jungle est pleine de squelettes. Américains ou Vietnamiens, ce n'est pas ça qui manque. Car nous aussi, nous avons notre quota de soldats disparus, mademoiselle Maitland. Nos veuves, nos orphelins. Retrouver la dépouille de votre père...

Il laissa sa phrase en suspens et poussa un gros soupir.

— Je dois essayer, rétorqua Willy. Je dois aller à Hanoi.

Le ministre la contempla fixement. Une étrange lueur flamba dans ses yeux noirs. Elle lui rendit son regard sans ciller. Au bout de quelques minutes, les lèvres du vieil homme s'étirèrent en un sourire bienveillant, et elle comprit qu'elle avait gagné la partie.

— Il semblerait que rien ne vous effraie, mademoiselle Maitland, commenta-t-il.

— Détrompez-vous. Beaucoup de choses m'effraient.

— Je vous comprends, c'est parfaitement justifié.

Il souriait toujours, mais son regard était froid et insondable.

— J'espère seulement que vous saurez rester prudente.

\* \* \*

Après le départ des deux Américains, le ministre Tranh demeura un long moment en compagnie de M. Ainh, à fumer tout en écoutant le chant des cigales.

— Vous devez prévenir nos gens à Hanoi, fit le ministre.

— Ne serait-il pas plus simple d'annuler son visa ? demanda Ainh. Elle n'aurait plus le choix, elle serait obligée de quitter le pays.

— Ce serait plus facile, je vous l'accorde. Mais trop indélicat.



Le ministre alluma une autre cigarette et inhala une longue et tiède bouffée. Le tabac Américain... Son unique faiblesse... Il ne pouvait pas résister, pourtant, il savait que le cancer qui rongait son poumon droit se nourrirait voracement de chaque molécule de fumée. Quelle ironie... L'ennemi qui avait échoué à le tuer pendant la guerre gagnait aujourd'hui la bataille par l'intermédiaire de ce fichu tabac.

— Et s'il lui arrivait quelque chose ? demanda Ainh. Cela déclencherait un incident international.

— C'est pourquoi nous devons la protéger, rétorqua le ministre en se levant de son fauteuil.

Son vieux corps, autrefois si alerte, s'était ankylosé avec l'âge. Il eut une bouffée de nostalgie en songeant que ce corps qui avait supporté deux guerres dans la jungle n'était plus maintenant qu'une carcasse desséchée qui peinait à faire le tour de la maison.

— Nous pourrions nous arranger pour lui faire suffisamment peur et l'inciter à rentrer chez elle, proposa Ainh.

— Lui faire peur comment ? En lui laissant un autre message du style : *Crève Yankee*... On a vu ce que ça a donné.

Le ministre éclata de rire tout en se dirigeant vers la porte.

— Non, je ne pense pas qu'on puisse l'effrayer aisément. Il vaut mieux la surveiller de près et voir où elle nous mène. Après tout, elle va peut-être déterrer des secrets intéressants. Ça n'excite pas votre curiosité, camarade ?

Ainh parut atterré.

— Je me méfie de la curiosité, murmura-t-il. C'est un vilain défaut. Un défaut dangereux.

— Nous la laisserons faire, c'est donc elle qui prendra tous les risques.

Le ministre s'arrêta sur le pas de la porte.

— Après tout, lança-t-il par-dessus son épaule. Si c'est son destin...

\* \* \*

— Rien ne t'oblige à aller à Hanoi, protesta Guy en regardant Willy faire ses valises. Pourquoi n'attendrais-tu pas ici, à Saigon ?

— Attendre quoi ?

— Que je déblaye le terrain là-bas.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre aux deux policiers qui rodaient dans l'allée.

— Ainh te fait surveiller. Ici, tu seras en sécurité.

— Je serai en sécurité, mais je deviendrai dingue.

Elle referma sa valise d'un coup sec.

— C'est gentil de me proposer de prendre des risques à ma place,

mais je n'ai pas besoin d'un héros.

— Je ne cherche pas à jouer les héros.

— Dans ce cas, pourquoi tiens-tu à te mêler de ça ?

Il haussa les épaules. Il aurait été bien incapable de le dire.

— C'est pour l'argent, n'est-ce pas ? Tu penses à la récompense pour la capture de Friar Tuck.

— Ce n'est pas pour l'argent.

— Alors, c'est lié à ton fameux secret, c'est ça ?

Il ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu caches ? insista-t-elle. Je serais curieuse de savoir avec quoi le groupe Ariel te fait chanter.

Il demeura silencieux.

— Peu importe, fit-elle en fermant sa valise à clé. Je ne tiens pas tant que ça à découvrir tes vilains secrets.

Il vint s'asseoir sur le lit. Il paraissait réellement las, et se prit la tête dans les mains.

— J'ai tué un homme, avoua-t-il.

Il parut soudain ravagé, abattu, sans forces. Elle eut envie de le prendre dans ses bras, de le serrer fort. Mais ses jambes ne lui obéissaient plus, elle ne parvenait pas à faire le pas qui la séparait de lui. Cette révélation la laissait stupéfaite.

— Ça s'est passé ici, au Viêt-nam. En 1972.

Son rire nerveux fut étouffé entre ses mains.

— Le 4 juillet.

— C'était la guerre, dit-elle. On tuait des gens tous les jours.

— Il ne s'agissait pas d'un acte de guerre. D'un acte qui aurait pu me valoir une médaille.

Il leva la tête pour la regarder.

— L'homme que j'ai tué était un soldat américain.

Elle avança lentement vers lui et se laissa tomber sur le lit.

— C'était... C'était une erreur ?

Il secoua la tête.

— Non. Une sorte de réflexe. C'est arrivé, c'est tout.

Elle se tut, en attendant la suite. Il ne pouvait plus reculer, désormais.

— On m'avait envoyé à Da Nang pour la journée, chercher des fournitures, reprit-il. Je me suis perdu, et je me suis retrouvé dans une petite ruelle sale, bordée de quelques baraques. Je suis sorti de ma Jeep pour demander mon chemin et j'ai entendu... J'ai entendu des cris affreux...

Il se tut et contempla ses mains.

— C'était encore une gosse. Elle avait quinze ou seize ans. Elle

était minuscule et ne devait pas peser plus de trente cinq kilos. Elle n'avait aucune chance contre lui. Je... Je n'ai pas pu m'empêcher de réagir. Je n'ai pas réfléchi une seconde à ce que je faisais. Je l'ai tiré par la veste et je l'ai jeté au sol. Il s'est relevé et m'a donné un coup de poing. Je n'ai pas eu le choix, j'ai dû me défendre. Quand j'ai cessé de le frapper, il ne bougeait plus. C'est à ce moment-là que j'ai regardé ce qu'il avait fait à la fille. Tout ce sang...

Il se passa la main sur le front, comme pour chasser cette image.

— Des gens s'étaient attroupés. Une femme s'est approchée de moi et m'a murmuré qu'il fallait que je m'en aille, qu'ils se débarrasseraient du corps. C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il était mort.

Ils demeurèrent un long moment assis l'un à côté de l'autre, sans faire un geste, sans prononcer un mot. Il venait de lui avouer qu'il avait tué un homme, et pourtant, elle ne le condamnait pas. Elle ressentait simplement une immense tristesse quand elle songeait à cette enfant et à toutes les victimes innocentes de cette affreuse guerre.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-elle gentiment.

Il haussa les épaules.

— Je suis parti, et je me suis bien gardé de parler de ce qui s'était passé. Je crois que j'avais peur. Quelques jours plus tard, j'ai entendu dire qu'on avait retrouvé le corps d'un soldat à l'autre bout de la ville. Tout le monde a pensé qu'il avait été attaqué par des Viêts, et l'affaire a été classée.

— Comment le groupe Ariel a-t-il su ?

— Je l'ignore.

Il se leva et alla jusqu'à la fenêtre pour contempler l'allée sombre de l'hôtel.

— Il y avait environ une douzaine de témoins, tous Vietnamiens, mais je suppose qu'ils ont parlé entre eux, que le bruit a circulé, et que le groupe Ariel a fini par être au courant. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils ne se sont pas manifestés plus tôt.

— Peut-être qu'ils ne savent ce qui s'est passé que depuis peu.

— Peut-être aussi qu'ils attendaient une occasion de se servir de moi.

Il se tourna vers elle.

— Ça ne te paraît pas bizarre que nous nous soyons rencontrés dans la villa de Kistner ? Qu'il ne m'ait pas reçu ? Que ton chauffeur ait disparu ? On dirait que tout était arrangé pour que je te propose de te raccompagner et que nous fassions connaissance.

— Pour que tu te rendes compte que j'étais la fille de l'homme qu'on t'avait chargé de retrouver ?

Il acquiesça.

— On nous utilise, dit-elle. Ou plutôt, on m'utilise, moi. C'est moi, surtout, qui suis visée, ajouta-t-elle avec une colère croissante.

— Bienvenue au club, fit-il.

Elle leva les yeux.

— Qu'allons-nous faire ? dit-elle.

— Je pars demain pour Hanoi mener mon enquête.

— Et moi ?

— Tu restes ici, sous la surveillance et la protection de Ainh.

— Ça ne me paraît pas être un bon plan.

— Tu as mieux à me proposer ?

— Oui. T'accompagner à Hanoi.

— Ta présence ne ferait que compliquer les choses. Fais-moi confiance. Si ton père est vivant, je le trouverai.

— Tu le trouveras... Et ensuite ? Tu comptes le livrer aux types du groupe Ariel ? En échange de leur silence ?

— Non, j'ai laissé tomber le silence, répondit posément Guy. Je cherche des réponses.

Elle tira sa valise sur le sol et la traîna devant la porte.

— Je me demande pourquoi je discute avec toi. Je n'ai pas besoin de ta permission. Ni de la permission de qui que ce soit. Il s'agit de mon père. Je connais sa voix, son visage. Je suis la seule à pouvoir le reconnaître, même si je ne l'ai pas revu depuis vingt ans.

— Je te rappelle qu'on a tenté de te tuer à deux reprises. Mais il faut croire que ça te plaît... Que ça te procure le grand frisson.

Il rit.

— C'est peut-être inscrit dans tes gènes. Et si tu étais aussi dingue que ton père... ? Il adorait le danger, il avait besoin de ça pour se sentir exister et toi, reconnais-le, tu ne t'es jamais autant amusée que depuis que tu es ici.

— Je te trouve très mal placé pour me faire la leçon.

— Je ne suis pas ici pour m'amuser, rétorqua-t-il. On m'a envoyé en mission, je n'avais pas le choix.

— Moi non plus, je n'avais pas le choix.

Elle se détourna, mais il la prit par le bras pour l'obliger à lui faire face. Il se tenait si près d'elle qu'elle dut renverser la tête pour voir son visage.

— Reste à Saigon, supplia-t-il.

— On dirait que tu veux absolument que je te laisse le champ libre.

— Je veux que tu sois en sécurité.

— Pourquoi ?

— Parce que je...

Il se tut. Ils se défiaient du regard, le souffle court. Il n'ajouta rien

et l'attira dans ses bras.

Il ne s'agissait que d'un baiser, mais il la secoua avec la violence d'un ouragan, au point que ses jambes flageolèrent. Guy était sec et rugueux — ses joues étaient mal rasées, ses mains calleuses, sa chemise rêche. Elle leva instinctivement les mains pour s'accrocher à son cou et se pressa plus fort contre sa bouche. Tandis que son corps se collait contre le sien, les images de son rêve lui revinrent à l'esprit : le pont du bateau qui se balançait sous la houle de l'océan, le ciel sombre de la nuit, le visage de Guy se penchant sur elle. Elle sentit qu'il lui suffirait de se laisser aller pour que son rêve se réalise. Maintenant. Il la faisait déjà reculer vers le lit... S'ils tombaient ensemble sur ce matelas, il la prendrait et elle ne résisterait pas. Pourtant, elle savait que ce serait une pure folie.

Ses jambes heurtèrent le montant du lit, et cela l'aida à recouvrer ses esprits. Elle repoussa Guy et le tint à distance, à bout de bras.

— Nous n'étions pas censés en arriver là, protesta-t-elle.

— Je pense exactement le contraire, rétorqua-t-il.

— Ce serait une terrible erreur.

— Pas du tout, insista-t-il d'une voix douce. Je trouve au contraire que nous nous entendons à merveille.

Elle alla jusqu'à la porte et l'ouvrit en grand.

— Et moi je trouve que tu devrais sortir, dit-elle.

— Je ne sors pas.

— Tu ne restes pas.

Il la dévisagea posément, les pieds fermement campés sur le sol, comme s'il prenait racine. Elle comprit qu'il ne bougerait pas.

— Aurais-tu oublié que quelqu'un cherche à te tuer ? Tu es en danger, Willy...

— Il me semble que le danger vient de toi, dans l'immédiat...

— Tout ça pour un simple baiser ? Cela fait donc si longtemps, Willy ? Un simple baiser te met dans tous tes états ?

« Oui ! eut-elle envie de crier. Un simple baiser me bouleverse parce qu'on ne m'a jamais embrassée comme ça ! »

— Je reste dans ta chambre ce soir, annonça-t-il posément. Parce que tu as besoin de moi, et aussi, je l'admets, parce que j'ai besoin de toi. Tu es la personne qui me relie à Bill Maitland. Je ne te toucherai pas, si c'est ce que tu veux. Mais je ne sortirai pas.

Elle se résigna à accepter sa défaite. Il ne changerait pas d'avis. Elle laissa la porte se refermer et revint s'asseoir sur le lit.

— Seigneur..., murmura-t-elle. Ce que je suis fatiguée. Trop fatiguée pour lutter. Je suis même trop fatiguée pour avoir peur.

— C'est là que ça devient dangereux, dit-il. Quand tu as dépensé toute ton adrénaline et que tu ne peux même plus réfléchir.

— J'abandonne, soupira-t-elle en se laissant mollement tomber sur

le lit. Je me fiche de ce qui peut arriver. Tout ce que je veux, c'est dormir.

Il ne répondit pas. Ils savaient tous deux que la discussion était close et qu'elle avait perdu la partie. Au fond, elle était heureuse qu'il reste près d'elle. C'était si bon de fermer les yeux avec la sensation que quelqu'un veillait sur vous ! Elle songea qu'elle était tombée bien bas pour se placer sous la protection d'un Guy Barnard.

Pourtant, elle se sentait en sécurité avec lui.

\* \* \*

Debout près du lit, Guy la regarda s'endormir. Il la trouva brusquement fragile et vulnérable, sans vie, sans forces, comme une poupée de chiffon.

Pourtant, tout à l'heure, quand il l'avait embrassée, il avait serré contre lui un corps tiède, de chair et de sang, un corps doux de femme. Il ne savait pas exactement ce qu'il ressentait pour elle. Du désir, bien sûr, mais pas uniquement. Elle réveillait en lui un vieil instinct de mâle protecteur.

Il se détourna pour regarder par la fenêtre. Les deux policiers rôdaient toujours du côté de la cage d'escalier. Il voyait rougeoyer le bout de leurs cigarettes dans le noir. Ceux-là veillaient. Il pouvait se reposer.

Il s'installa dans un fauteuil et essaya de s'endormir.

Vingt minutes plus tard, n'y tenant plus, il décida de s'allonger sur le lit. Il s'étendit près de Willy qui gémit et se tourna vers lui en se blottissant contre son torse comme un petit chat. L'odeur sucrée de ses cheveux l'enivra.

Il regretta d'avoir quitté son fauteuil.

Mais il ne pouvait plus bouger sans risquer de la réveiller et il resta immobile, tout en réfléchissant à la suite des événements.

Ils avaient un contact au nord : Nora Walker, l'infirmière anglaise de la Croix-Rouge. Lassiter leur avait dit qu'elle travaillait encore à l'hôpital local. Il ne restait plus qu'à espérer qu'elle accepterait de leur parler. La présence de Willy jouerait probablement en leur faveur. Après tout, la fille de Bill Maitland avait le droit de se poser des questions. Nora Walker aurait peut-être envie de lui donner des réponses.

Willy soupira et se serra un peu plus contre lui. Cela le fit sourire. Il songea qu'elle était un drôle de petit bout de femme et lui embrassa le crâne. Puis il enfouit son visage dans ses cheveux.

C'était décidé. Pour le meilleur ou pour le pire, il allait faire équipe avec elle. Ils ne se quitteraient plus.

## 9.

L'hôtesse de l'air remonta l'allée centrale du bimoteur Ilyushin, tout en chassant sans conviction les mouches qui voletaient autour de sa tête. Les bouffées d'air glacé qui sortaient des bouches d'aération de l'air conditionné tourbillonnaient dans la cabine, et la jeune femme paraissait flotter au milieu des nuages. A travers le brouillard, Willy dut faire un effort pour déchiffrer le panneau affiché au-dessus de la porte : Echelle de secours. Il y avait donc bien un système de sécurité digne de ce nom... Elle imagina l'avion planant dans le ciel bleu et tirant derrière lui ses passagers suspendus à dix mille pieds.

Quelques bonbons atterrirent sur ses genoux, une attention de l'hôtesse de l'air excédée.

— N'oubliez pas d'attacher votre ceinture, demanda-t-elle.

— Mais je l'ai déjà attachée, protesta Willy.

Puis elle se rendit compte que la femme s'adressait à Guy et le poussa du coude.

— Ta ceinture, dit-elle.

— Pardon ? Ah, oui, fit-il en bouclant sa ceinture avec un sourire poli.

Elle remarqua qu'il agrippait l'accoudoir de son fauteuil, et posa sa main sur la sienne.

— Ça va ?

— Oui, ça va.

— On ne dirait pas.

— Ne t'inquiète pas. C'est juste un petit problème. J'ai l'habitude. Rien de grave, vraiment...

Il se détourna vers le hublot et avala péniblement sa salive.

Elle ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Guy Barnard, ne me dis pas que tu as peur de l'avion !

L'appareil se mit à rouler sur la piste en trépidant. Les haut-parleurs diffusèrent une annonce en vietnamien, puis une autre en russe, et enfin une dernière en anglais — le tout entrecoupé de grésillements.

— Certains ont la phobie de l'altitude, des espaces clos, des serpents. Il se trouve que moi, c'est l'avion. Depuis la guerre.

— Tu as eu un accident d'avion pendant la guerre ?

— A la fin de la guerre.

Il contempla le plafond de la cabine et rit.

— C'est dingue. J'avais survécu à cette foutue guerre. Et puis je suis monté dans l'avion qui devait me ramener aux Etats-Unis. C'est là que j'ai rencontré Toby Wolff. Il était assis à côté de moi. Nous étions fous de joie. L'avion avançait doucement sur la piste, et nous, on plaisantait, on rigolait.

Il secoua la tête.

— On faisait partie des chanceux qui rentraient, tu comprends... Et puis il y a eu un choc, et la queue s'est brisée.

Elle lui prit la main.

— Tu n'es pas obligé d'en parler, Guy.

Il posa sur elle un regard plein d'admiration.

— Tu es parfaitement détendue, on dirait.

— Oui. Je vole depuis que je suis toute petite. Je me sens chez moi, dans un avion.

— Tu as dû hériter ça de ton père. Le gène du pilote.

— Ce n'est pas une question de gènes, mais de statistiques.

Les moteurs de l'Ilyushin hurlèrent, et la carlingue trembla quand l'avion entama sa dernière accélération avant le décollage. Puis il quitta le sol et oscilla dans les airs.

— Figure-toi que l'avion est un des moyens de transport les plus sûrs, ajouta-t-elle.

— Sûr ? cria Guy par-dessus le hurlement des moteurs. Il est évident que tu n'as jamais voyagé avec Air Viêt-nam !

\* \* \*

A Hanoi, on leur attribua pour escorte une certaine Mlle Hu, une très belle Vietnamiennne qui ne souriait jamais et adopta avec eux une attitude officielle des plus guindées.

Elle les salua avec un sourire de femme d'affaires et une poignée de main de femme d'Etat. Au contraire de M. Ainh, qui noyait ses interlocuteurs dans un flot ininterrompu de joyeux bavardages, Mlle Hu croyait visiblement à la vertu du silence. Elle croyait aussi à la révolution. Au cours du trajet jusqu'à l'hôtel, elle ne leur adressa qu'une seule fois la parole, pour attirer l'attention sur les décombres d'un pont.

— Vous admirez en ce moment l'œuvre des bombes américaines, dit-elle simplement.



Willy contempla les épaules raides de la femme. Apparemment, pour elle aussi, cette guerre ne serait jamais terminée.

Elle était tellement agacée par le commentaire de Mlle Hu, qu'elle ne remarqua pas tout de suite les coups d'œil inquiets que Guy jetait par le pare-brise arrière. Ce ne fut qu'au troisième qu'elle s'aperçut qu'il surveillait une Mercedes aux vitres teintées qui les suivait de près. Ils échangèrent un regard entendu.

La Mercedes roula derrière eux durant tout le trajet en ville, mais quand ils s'arrêtèrent devant l'hôtel, elle fila et disparut au coin de la rue.

On ouvrit la portière de Willy, et une bouffée d'un air chaud et étouffant la frappa de plein fouet.

Mlle Hu attendait déjà, debout à côté de la voiture. Son visage était couvert de sueur.

— L'hôtel est équipé de l'air conditionné, dit-elle. Il paraît que c'est le confort minimal pour les étrangers, ajouta-t-elle d'un ton dédaigneux.

Malheureusement, cette prétendue climatisation fonctionnait à peine, et il ne restait plus grand-chose de l'ancienne splendeur coloniale de l'hôtel. Le tapis du hall d'entrée était pâli et miteux, tout comme les coussins des magnifiques fauteuils en bois de rose. Pendant que Guy remplissait les formalités d'usage au comptoir de la réception, Willy resta près de leurs valises.

Elle ne fut pas surprise de voir entrer, quelques minutes après eux, deux Vietnamiens portant des lunettes noires. Ils balayèrent le hall du regard, s'arrêtèrent à peine sur elle, puis allèrent se réfugier dans une alcôve, derrière une fougère géante. Elle ne les vit plus, mais la fumée de leurs cigarettes qui s'élevait en volutes jusqu'au plafond trahissait leur présence.

— C'est fait, fit Guy qui revenait. Nous avons la chambre 308. Avec vue sur la rue.

Willy lui toucha le bras.

— Deux hommes, murmura-t-elle. A 3 heures.

— Je les vois.

— Que fait-on ?

— Le mieux est de les ignorer.

— Mais...

— Monsieur Barnard ? appela Mlle Hu.

Ils se tournèrent vers elle. Elle agitait un bout de papier.

— Le réceptionniste m'a confié un télégramme pour vous.

Guy fronça les sourcils.

— Je n'attendais pas de télégramme.

— Il est arrivé ce matin à Saigon, mais vous veniez juste de partir. Votre hôtel a appelé ici pour transmettre le message.

Elle tendit à Guy la note gribouillée par le réceptionniste, et le transperça de son regard aigu pendant qu'il en prenait connaissance.

S'il s'agissait d'un message important, Guy se garda bien de manifester le moindre intérêt. Après l'avoir lu, il le fourra négligemment dans sa poche, puis il prit leurs valises et entraîna Willy vers l'ascenseur.

— Pas d'une mauvaise nouvelle, j'espère ? s'inquiéta Mlle Hu.

Guy lui adressa son plus beau sourire.

— Pas du tout, répondit-il en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

Avant que la porte ne se referme, Willy eut le temps d'apercevoir les deux Vietnamiens aux lunettes noires qui les observaient, toujours cachés derrière leur fougère. Guy lui prit la main en la regardant avec insistance. Elle comprit qu'il lui demandait de se taire.

Ils ne prononcèrent pas un mot jusqu'au deuxième étage.

Une fois dans leur chambre, il se lança dans une fouille silencieuse et méthodique. Il passa ses mains dans les abat-jour, dans le fond et le dessous des tiroirs, autour de la cuvette des toilettes, derrière les tables de nuit. Il trouva finalement ce qu'il cherchait derrière la tête de lit : un micro sans fil, de la taille d'un timbre. Il le laissa en place et alla se poster près de la fenêtre. Elle le suivit.

— C'est très flatteur, lui murmura-t-il. Nous avons droit à une surveillance de tous les instants.

En effet, la Mercedes noire était garée sous leurs fenêtres.

— Que disait le télégramme ? demanda-t-elle tout bas.

Il sortit le papier de sa poche et le lui tendit. Elle le lut deux fois de suite, mais elle ne comprit rien au charabia qui y était griffonné.

*L'oncle Sy demande de tes nouvelles. Il prévoit une visite guidée du Viêt-nam. Bonne route à vous. Bobbo.*

Guy laissa retomber le rideau et se mit à arpenter la pièce à grands pas furieux. Il suffisait de le regarder pour se rendre compte qu'il cogitait à cent à l'heure. Il échafaudait un plan.

Il s'arrêta brusquement.

— Tu veux quelque chose pour ton estomac ? demanda-t-il.

Elle battit des paupières.

— Pardon ?

— Je crois que du Pepto Bismol te soulagerait. Tu devrais commencer par t'allonger un peu. Ces dérangements intestinaux

peuvent devenir très violents.

— Dérangements intestinaux ? répéta-t-elle en lui jetant un regard d'incompréhension.

Il marcha jusqu'au bureau et fouilla dans les tiroirs pour chercher un papier à lettres d'hôtel, sans cesser de parler.

— Je suis sûr que ce sont les fruits de mer d'hier soir. Tu te sens toujours aussi mal ?

Il brandit une feuille sur laquelle il avait écrit : « Oui ! ».

— Oui, fit-elle. Vraiment mal. Je... Je crois que je devrais m'allonger.

Elle s'arrêta et lui lança un coup d'œil interrogateur.

Il gribouilla de nouveau sur sa feuille : « Tu veux aller à l'hôpital ».

Elle acquiesça et alla s'enfermer dans la salle de bains où elle resta quelques minutes à gémir, puis elle tira la chasse et ouvrit la porte.

— Ça empire, dit-elle. Il vaudrait mieux que je voie un médecin.

Tout en regardant l'eau couler du robinet, elle comprit brusquement où il voulait en venir. Elle ne put s'empêcher d'admirer sa géniale présence d'esprit.

Il l'observait depuis le seuil de la porte. Elle se tourna vers lui et ajouta :

— L'ennui, c'est qu'il nous faudrait un médecin qui parle anglais.

Il leva le pouce pour la féliciter.

— On devrait essayer l'hôpital, dit-il. Il doit bien y avoir un médecin qui parle anglais. Ou une infirmière.

Elle revint s'asseoir sur le lit et se balança pour faire grincer le matelas.

— Seigneur ! gémit-elle. Ce que j'ai mal...

Il s'installa près d'elle et posa une main sur son front.

— Bon sang, tu as de la fièvre ! s'exclama-t-il, les yeux brillant de malice.

— Je sais, répondit-elle d'un ton lugubre.

Ils eurent du mal à ne pas éclater de rire.

\* \* \*

— Elle avait l'air en pleine forme, il y a une heure, fit remarquer Mlle Hu tout en les poussant dans la limousine.

— Les crampes sont revenues brusquement, expliqua Guy.

— Brusquement, c'est le moins qu'on puisse dire, commenta sèchement Mlle Hu.

— Je crois que ce sont les fruits de mer, gémit Willy depuis la banquette arrière.

— Vous autres, Américains, vous avez des estomacs délicats,

ironisa Mlle Hu.

Dans la salle d'attente bondée de l'hôpital, il faisait chaud comme dans un four. Quand Guy et Willy entrèrent, le silence se fit aussitôt. On n'entendait plus que le bruit régulier du ventilateur du plafond et les pleurs d'un bébé blotti dans les bras de sa mère. Tout le monde suivit des yeux les deux Américains qui traversaient la pièce pour se diriger vers le comptoir de la réception.

L'infirmière vietnamienne, bouche bée, les regarda approcher. Elle sursauta quand Mlle Hu s'adressa à elle de son ton sec et autoritaire, mais lui répondit avec empressement.

— Nous n'avons pas de médecins américains, traduisit Mlle Hu. Et pas non plus d'Européens parlant anglais.

— Personne qui aurait fait ses études à l'ouest ? demanda Guy.

— Vous croyez vos facultés de médecine supérieures aux nôtres ? attaqua Mlle Hu.

— Ecoutez, je ne suis pas là pour entamer une polémique sur les vertus respectives de nos pays. Tout ce que je cherche, c'est quelqu'un qui puisse comprendre ma compatriote. Une infirmière ferait tout aussi bien l'affaire.

Mlle Hu prit un air renfrogné et s'adressa de nouveau à la jeune femme de la réception, qui passa aussitôt quelques coups de fil. Au bout de quelques minutes, on vint chercher Willy pour la conduire jusqu'à une salle d'examen équipée du strict nécessaire : une table, un lavabo, un chariot avec des instruments. Des paquets de coton et des abaisse-langues étaient stockés dans des pots de verre poussiéreux. Une mouche voletait lentement autour de l'unique ampoule nue. Une infirmière tendit à Willy une blouse tachée et lui fit signe de la passer.

Mais Willy n'avait pas l'intention de se déshabiller devant Mlle Hu.

— J'apprécierais qu'on me laisse seule, dit-elle.

Mlle Hu ne bougea pas.

— Mais M. Barnard reste, rétorqua-t-elle.

— Non, fit Willy en se tournant vers Guy. M. Barnard ne reste pas.

— J'allais sortir, renchérit Guy en se dirigeant vers la porte.

Il ne résista pas au plaisir de donner une petite leçon à Mlle Hu.

— Vous savez, camarade, en Amérique c'est très indélicat de regarder quelqu'un se déshabiller.

— Je voulais simplement vérifier ce que j'ai entendu dire au sujet des sous-vêtements des femmes occidentales, rétorqua Mlle Hu tout en emboîtant le pas à Guy.

— Et qu'avez-vous entendu dire ? demanda-t-il.

— Qu'ils sont conçus pour éveiller la concupiscence des mâles, déclara Mlle Hu d'un ton méprisant.

La porte se referma sur eux, et Willy resta seule. Elle ôta ses

vêtements, enfila la blouse et s'assit sur la table.

Quelques minutes plus tard, une femme portant une blouse blanche de laboratoire entra. Elle devait avoir la quarantaine, et son étiquette confirma à Willy qu'il s'agissait bien de Nora Walker. Elle hocha la tête pour saluer Willy et consulta la fiche accrochée au porte-bloc à pinces près de la table d'examen. Des mèches grises striaient sa crinière brune. Elle avait des yeux d'un vert sombre et profond comme l'océan.

— On m'a dit que vous étiez américaine, fit la femme. Nous ne voyons pas beaucoup d'Américains par ici. Quel est votre problème ?

— J'ai mal à l'estomac. Et je souffre de nausées.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis hier.

— Vous avez de la fièvre ?

— Non. Mais j'ai beaucoup de crampes.

La femme acquiesça.

— C'est souvent le cas chez les touristes.

Elle baissa les yeux vers la fiche.

— C'est l'eau, en général. Elle contient des bactéries auxquelles votre organisme n'est pas habitué. Dans quelques jours, vous aurez repris le dessus. Je vais vous examiner. Allongez-vous, je vous prie, mademoiselle...

Elle chercha le nom sur la fiche et, quand elle le vit, son visage changea.

— Maitland, fit doucement Willy. Je m'appelle Willy Maitland.

Nora se racla la gorge.

— Allongez-vous, ordonna-t-elle d'une voix blanche.

Willy obéit. Nora se mit à palper son abdomen ; ses mains étaient froides comme des glaçons.

— C'est Sam Lassiter qui m'a conseillé de m'adresser à vous, murmura Willy.

— Vous avez rencontré Sam ?

— A Cantho. Je voulais lui poser des questions au sujet de mon père.

Nora acquiesça et reprit un ton neutre pour demander :

— Ça fait mal quand j'appuie ?

— Non.

— Et ici ?

— C'est un peu sensible.

— Comment va Sam ? reprit tout bas Nora.

Willy marqua un temps de pause avant de répondre.

— Il est mort, dit-elle enfin.

Les mains de Nora se figèrent.

— Seigneur... Comment...?

Elle se reprit et avala sa salive.

— C'est sensible comment ? fit-elle en revenant au ton professionnel.

Willy passa son index en travers de sa gorge.

— Je vois, dit Nora.

Ses mains tremblèrent sur le ventre de Willy. Elle demeura silencieuse quelques instants, la tête inclinée en avant. Puis elle se leva et alla ouvrir un placard.

— Il vous faut des antibiotiques, dit-elle en prenant un flacon contenant des comprimés. Vous n'êtes pas allergique aux sulfamides ?

— Je ne crois pas.

Nora prit une étiquette vierge et griffonna la posologie.

— Puis-je voir votre pièce d'identité, mademoiselle Maitland ? demanda-t-elle.

Willy alla chercher son permis de conduire délivré en Californie et le lui tendit.

— Ça vous suffit ? dit-elle.

— Ça fera l'affaire, répondit Nora en rangeant le permis dans sa poche.

Puis elle colla l'étiquette sur le flacon.

— En prenant un comprimé quatre fois par jour, vous devriez vous sentir mieux dès demain soir, fit-elle en tendant le flacon à Willy.

Il contenait deux tablettes de douze comprimés blancs. Willy lut l'étiquette. Nora y avait inscrit le nom du médicament et la dose maximale journalière. Rien de plus. Pas de message, pas d'instructions.

Elle leva les yeux vers Nora, mais celle-ci avait déjà tourné le dos et s'éloignait. Avant d'atteindre la porte, elle s'arrêta.

— L'homme qui vous accompagne, c'est un de vos parents ?

— Un ami.

— Je vois, fit Nora en posant sur elle un regard inquiet. J'espère que vous ne vous êtes pas trompée au sujet de vos allergies, ajouta-t-elle. Parce que ce médicament peut être dangereux si on le supporte mal.

Elle ouvrit la porte. Mlle Hu attendait de l'autre côté, collée au battant.

Elle sursauta.

— Mlle Maitland va bien ? demanda-t-elle.

— Elle souffre d'une infection intestinale et je lui ai prescrit des antibiotiques. Elle devrait aller mieux d'ici à demain.

— Je me sens déjà mieux, intervint Willy en descendant de la table d'examen. Si seulement je pouvais respirer un peu d'air frais !

— Excellente idée, approuva Nora. De l'air frais et des repas légers.

Pas de lait, bien entendu.

Elle s'éloigna dans le couloir.

— Bon séjour à Hanoi, mademoiselle Maitland.

Mlle Hu adressa un sourire suffisant à Willy.

— Vous voyez ? Même ici, au Viêt-nam, on peut se faire soigner.

Willy acquiesça en rassemblant ses vêtements.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous.

\* \* \*

Quinze minutes plus tard, Nora Walker quittait l'hôpital. Elle grimpa sur sa bicyclette et se mit à pédaler en direction du marché aux vêtements. Elle s'arrêta en chemin pour acheter un bol de *phô* et une limonade à un marchand ambulant, qu'elle paya avec un billet de mille dongs. Elle mangea ses nouilles accroupie sur le trottoir, avec les autres clients. Puis, après avoir avalé la dernière goutte de bouillon, elle se glissa discrètement à l'intérieur d'une échoppe de tailleur. Personne ne vint l'accueillir, mais elle passa derrière le rideau de perles, dans une arrière-boutique à peine éclairée. Là, elle s'installa au milieu des rouleaux poussiéreux de soie, de coton et de brocart. Puis elle attendit.

Le cliquetis des perles du rideau annonça l'arrivée de son contact. Nora se tourna pour lui faire face.

— Je viens de voir la fille de Bill Maitland, dit-elle en vietnamien.

Elle tendit à l'homme le permis de conduire de Willy. Il contempla la photographie et sourit.

— Je crois déceler un air de famille, fit-il.

— Il y a un problème, reprit Nora. Un homme l'accompagne...

— Vous voulez parler de M. Barnard ? coupa l'homme en souriant de nouveau. Nous savons.

— Il travaille pour la CIA ?

— Nous ne pensons pas, non. Il serait plutôt indépendant.

— Dois-je comprendre que vous avez réussi à les suivre ?

L'homme haussa les épaules.

— Ce n'était pas très compliqué. Avec tous les gosses qui traînent dans les rues, c'est tout juste s'ils ont remarqué le gamin qu'on leur avait mis aux trousses.

Nora avala sa salive avant de poser la question suivante :

— Elle dit que Sam est mort. C'est vrai ?

Le sourire de l'homme disparut.

— Oui. Et je le déplore autant que vous. Ce pays n'est pas devenu moins dangereux avec le temps, on dirait.

Elle se détourna et se racla la gorge à plusieurs reprises pour s'éclaircir la voix. Elle appuya son front contre la masse moelleuse et réconfortante d'un rouleau de soie. Elle sentait venir la migraine.

— Vous avez raison, dit-elle. Rien n'a changé. Et c'est désolant.

— Qu'attendez-vous de nous, Nora ?

— Je n'en sais trop rien.

Elle poussa un soupir rageur et lui fit face.

— Je suppose... Je suppose que nous devrions envoyer un message.

— Je vais contacter le Dr Andersen.

— Il me faudrait une réponse d'ici à demain, pressa Nora.

L'homme secoua la tête.

— Cela nous laisse trop peu de temps pour les arrangements nécessaires.

— Un jour entier, ça devrait suffire.

— C'est qu'il y a...

Il marqua une pause.

— Des complications, acheva-t-il.

Nora étudia son visage, mais il arborait un masque parfaitement impassible.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle.

— Le Parti s'intéresse à l'affaire. Et la CIA. Et ils ne sont pas les seuls. Il y en a d'autres.

Il y en avait d'autres, oui... D'autres dont ils ne savaient rien. Les plus dangereux.

Lorsque Nora quitta l'échoppe du tailleur pour sortir dans la lumière aveuglante de l'après-midi, elle se sentit observée. Elle remonta lentement vers la rue Gia Ngu. La tunique brodée qu'elle venait d'acheter au tailleur attirait les regards des passants. Elle avait l'habitude. A Hanoi, on considérait toujours les étrangers avec une certaine méfiance. Quand elle se mêlait à la foule, elle avait sans cesse l'impression qu'on la suivait des yeux.

C'était probablement la même chose pour Willy Maitland.

\* \* \*

— Nous avons fait le premier pas, dit Guy. A présent, c'est à elle de se manifester.

— Et si nous n'avons pas de ses nouvelles ?

— Nous devons malheureusement accepter l'idée que nous sommes dans une impasse, répondit Guy en fourrant ses mains dans ses poches et en se tournant vers le lac Hoan Kiem.

Une douzaine de couples flânaient sur la rive herbeuse. Comme



eux, Guy et Willy s'étaient réfugiés dans ce parc pour s'isoler. Des fleurs rouge sang dégoulaient des arbres. Sur le chemin, devant eux, un groupe d'enfants se chamaillaient en jouant à la balle.

— Tu ne m'as pas expliqué ce télégramme, fit Willy. Qui est Bobbo ?

Il rit.

— Oh, c'est le surnom de Toby Wolff. Après l'accident d'avion, nous nous sommes retrouvés dans des lits voisins, à l'hôpital militaire. Nous n'arrêtons pas de taquiner les infirmières avec nos commentaires salaces... Les pauvres... Elles n'en pouvaient plus. Elles nous comparaient aux jumeaux Bobbsey<sup>1</sup>. Ensuite, c'est devenu Bobbo n° 1 et Bobbo n° 2.

— C'est donc Toby Wolff qui t'a envoyé ce télégramme.

Il acquiesça.

— Mais ça ne me dit pas ce que signifiait ce message sibyllin. Qui est « oncle Sy » ?

Guy s'arrêta de marcher et contempla le paysage d'un air songeur. Elle comprit qu'il ne faisait pas qu'admirer le parc. Il vérifiait si on les suivait. Et on les suivait, bien entendu. Les deux Vietnamiens, là-bas, sous le flamboyant, étaient là pour eux. Elle espéra qu'il s'agissait simplement de deux policiers chargés de leur protection.

De leur protection... ou de leur surveillance ?

— Oncle Sy, c'était le nom que nous donnions à la CIA.

Elle fronça les sourcils et fit un effort pour se souvenir du message.

*Oncle Sy demande de tes nouvelles. Il prévoit une visite guidée du Viêt-nam. Bonne route à vous. Bobbo.*

— Il s'agissait d'un avertissement, expliqua Guy. La CIA nous surveille. Sur place. Il est possible que des agents nous regardent en ce moment même.

Elle jeta un coup d'œil inquiet autour du lac. Une bicyclette passa près d'eux, conduite par une placide jeune fille portant un chapeau conique. Sur l'herbe, deux amoureux enlacés se murmuraient des secrets. Willy fut soudain frappée par la perfection de la scène : ce lac argenté, le rouge des arbres en fleurs... Une image de carte postale...

Légèrement gâchée par la présence des deux policiers qui ne les quittaient pas des yeux.

— S'il a raison et que des hommes de la CIA épient chacun de nos gestes, comment allons-nous faire pour les reconnaître ? murmura-t-elle.

— C'est bien là le problème, répondit Guy.

Il se tourna vers elle et le malaise qu'elle déchiffra dans son regard l'effraya.

— On ne les reconnaîtra pas.

\* \* \*

Si proches. Et pourtant hors d'atteinte.

Accroupi derrière un cyclo-pousse, Siang surveillait les deux Américains qui flânaient de l'autre côté du lac, comme de simples touristes, en s'arrêtant de temps à autre pour admirer les fleurs, pour rire des premiers pas hésitants d'un enfant sur le chemin, oublieux du danger, comme s'ils ignoraient que leur vie ne tenait qu'à un fil, et qu'un tireur embusqué pouvait y mettre fin.

Il reporta son attention sur les deux hommes qui traînaient un peu plus loin. Des policiers, probablement, chargés d'assurer la protection de ces deux faux touristes. Leur présence n'allait pas lui faciliter la tâche, mais il savait comment contourner le problème. Tôt ou tard, une opportunité finirait par se présenter.

Ç'aurait été tellement simple de les tuer. Aussi simple que de viser et de tirer. Malheureusement, ce n'était plus à l'ordre du jour.

Les Américains rejoignaient maintenant leur voiture. Siang se leva, battit des semelles pour faire circuler le sang dans ses jambes endolories et grimpa sur son vélo. Il détestait ce moyen de transport, mais il était pratique, et surtout, il passait inaperçu. Dans les rues de Hanoi, on ne remarquait pas un cycliste en haillons.

Siang suivit la voiture jusqu'à l'hôtel. Il s'arrêta un peu plus loin et observa discrètement les deux Américains qui entraient dans le hall. Quelques secondes plus tard, une Mercedes noire freina, et deux hommes en sortirent — deux policiers sans doute — qui s'engouffrèrent dans le bâtiment.

Siang jugea que le moment était bien choisi pour s'installer.

Il prit le ballot qu'il transportait dans le panier de sa bicyclette et choisit un coin ombragé sur le trottoir pour étaler sa marchandise : cigarettes, savon, cartes de vœux. Puis, comme tous les marchands ambulants, il s'accroupit sur sa natte de paille et se mit à héler les passants.

Durant les deux heures qui suivirent, il ne vendit qu'un savon. Mais ça n'avait aucune importance. Il était là pour surveiller. Pour attendre.

Siang était un bon chasseur. Il savait attendre.

## 10.

Cette nuit-là, Guy et Willy dormirent dans des lits jumeaux.

Ou plutôt, Guy dormit pendant que Willy restait allongée, les yeux ouverts, en pensant à son père et à la dernière fois qu'elle l'avait vu vivant...

Il préparait sa valise, et elle avait compris qu'il retournait vers cette folle guerre qui l'attirait tant. Elle avait vu le gilet pare-balles, le dictionnaire anglais-laotien, les lourdes chaînes en or que l'on confiait aux pilotes pour qu'ils puissent éventuellement les échanger contre leur vie. Il y avait aussi ce message de survie imprimé à l'intérieur du vêtement militaire — inventé par un pilote en difficulté, et dont le gouvernement s'était inspiré.

*Je suis un citoyen des Etats-Unis d'Amérique. Je ne parle pas votre langue. Les circonstances m'obligent à solliciter votre assistance, de la nourriture, votre protection. Conduisez-moi je vous prie jusqu'à une personne capable de me prendre en charge et de me ramener parmi les miens.*

Il était rédigé en treize langues.

La dernière chose que son père avait glissée dans la valise était son .45 dont il avait libéré le chargeur.

Willy avait longuement contemplé ce simple petit objet tellement chargé de sens.

« Pourquoi retournes-tu là-bas ? avait-elle demandé.

— Je n'ai pas le choix, chérie, c'est mon travail, avait répondu son père tout en glissant le pistolet entre ses vêtements. Un travail que je fais bien et qui me rapporte l'argent dont nous avons besoin pour vivre.

— Nous n'avons pas besoin d'argent, c'est de toi que nous avons besoin.

Il avait fermé sa valise.

— Ta mère t'a encore monté la tête, c'est ça ?

— Non, papa. Je n'ai pas eu besoin d'elle pour m'en rendre

compte.

— Bien sûr, ma chérie... »

Il avait ri en lui ébouriffant les cheveux — sa façon à lui de lui faire comprendre qu'elle était mignonne, mais qu'elle n'était qu'une enfant. Il avait posé la valise à terre, et elle avait eu droit à son sourire enjôleur, celui qu'il utilisait pour obtenir ce qu'il voulait, et auquel sa mère ne savait pas résister.

« Tu sais quoi ? Je te rapporterai une surprise. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Un rubis ? Un saphir ? Je parie qu'un saphir te plairait. »

Elle avait haussé les épaules.

« Je m'en fiche de ta surprise. Pas la peine de te donner du mal pour moi.

— Comment ça, pas la peine ? Tu es mon bébé, non ?

— Ton bébé ? »

Elle avait levé les yeux au ciel en riant.

« Je n'ai jamais été ton bébé. »

Son sourire s'était évanoui.

« Je n'aime pas beaucoup cette manière de parler, mademoiselle.

— Tu n'aimes rien, à part voler dans tes stupides avions pour cette stupide guerre. »

Elle ne lui avait pas laissé le temps de répondre. Elle était sortie de la pièce en le bousculant au passage et s'était enfuie en courant dans le couloir.

« Tu n'es qu'une enfant, l'avait-elle entendu crier. Un jour, tu comprendras... »

Un jour... Un jour...

— Je n'ai pas encore compris, papa, murmura-t-elle dans le noir.

De la rue monta le bruit d'une voiture qui passait sous les fenêtres. Willy s'assit sur le lit et passa la main dans ses cheveux humides de sueur, tout en balayant du regard la pièce autour d'elle. Les rideaux se balançaient comme des toiles d'araignées à la lueur de la lune. Dans le lit voisin, Guy dormait. Il avait repoussé les draps et son dos nu luisait de sueur.

Elle se leva et alla jusqu'à la fenêtre. Au coin de la rue, trois conducteurs de cyclo-pousse vêtus de haillons s'étaient accroupis sous la pâle lumière d'un réverbère. Ils n'échangeaient pas un mot, ils restaient simplement là, blottis, l'image même de la lassitude et de la pauvreté. Elle se demanda combien d'hommes semblables à ceux-ci hantaient Hanoi la nuit.

*Et ils avaient soi-disant gagné la guerre.*

Elle se retourna en entendant le matelas grincer et Guy gémir dans

son sommeil. Il était maintenant allongé sur le dos, et il avait encore repoussé ses draps, qui gisaient sur le sol. Une sorte de fascination la poussa à s'approcher de lui. Elle resta là, dans la pénombre, à regarder ses cheveux en bataille et sa poitrine qui s'abaissait et se soulevait régulièrement. Même en dormant, il arborait son éternel demi-sourire, comme s'il rêvait d'une bonne blague. Elle fut tentée de lisser ses cheveux, puis se ravisa. Sa main s'attarda au-dessus de lui tandis qu'elle luttait contre le besoin de le caresser, de se réfugier dans ses bras. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas ressenti de désir pour un homme. Elle était effrayée par les sentiments que Guy lui inspirait. Elle sentait qu'elle commençait à se rendre, qu'elle était prête à lui offrir son âme.

Mais il ne le fallait pas.

Elle rejoignit son lit et se glissa entre les draps. Puis elle demeura allongée, les yeux ouverts, à énumérer mentalement les raisons pour lesquelles elle ne devait pas se donner à un homme qui n'était pas fait pour elle.

Ils auraient formé un couple aussi mal assorti que celui de ses parents.

Bill Maitland était une carte à part, un joker imprévisible dans le grand jeu de la vie. Ann acceptait tout de lui parce qu'il était son mari et qu'elle l'aimait. Ann n'avait jamais voulu admettre cette incompatibilité de base, mais Willy l'avait toujours trouvée douloureusement évidente.

Willy ne voulait pas d'un amour comme celui-là. Elle n'avait pas besoin d'un autre Bill Maitland dans sa vie.

Elle ferma les yeux et passa le reste de la nuit à transpirer et à compter les heures qui la séparaient du lever du jour.

\* \* \*

— C'est vraiment bizarre, fit le ministre Tranh.

Il venait d'arriver de Saïgon. Installé dans un grand fauteuil de bois à large dossier, il contemplait les feuilles de thé qui flottaient dans sa tasse.

— Vous dites qu'ils se comportent comme de simples touristes ?

— Comme de typiques touristes capitalistes, précisa Mlle Hu d'un ton écoeuré.

Elle ouvrit le carnet de notes dans lequel elle consignait consciencieusement chaque détail.

— Ce matin, à 9 h 45, ils ont visité la tombe de notre regretté leader, lut-elle. A 12 h 17, ils ont pris leur déjeuner à l'hôtel. Ils ont mangé du poisson frit, du ragoût de tortue, des légumes vapeur à la

crème. Cet après-midi, on les a conduits au musée de la Guerre, puis au musée de la Révolution...

— Ce n'est pas vraiment l'itinéraire du touriste capitaliste de base, fit remarquer le ministre.

— Mais ensuite, ils sont allés faire les magasins, fit Mlle Hu d'un ton triomphant avant de refermer son carnet de notes d'un coup sec.

— Mais, camarade Hu, même le membre du parti le plus zélé doit de temps en temps faire les magasins.

— Les magasins d'antiquités ?

— Ils accordent de la valeur à la tradition, commenta calmement le ministre. C'est plutôt un bon point pour eux.

Mlle Hu se pencha en avant.

— J'en arrive à ce qui éveille ma méfiance, expliqua Mlle Hue. Au moment où le léopard révèle ses rayures...

— Ses taches, corrigea le ministre en souriant.

La fervente camarade Hu avait bien révisé ses expressions américaines. Dommage qu'elle n'en ait pas profité pour s'imprégner un peu du sens de l'humour de ce peuple.

— Qu'ont-ils fait ? demanda-t-il.

— Cet après-midi, après le magasin d'antiquités, ils ont passé deux heures à l'ambassade australienne pour assister à un cocktail au cours duquel ils ont parlé en privé à plusieurs étrangers suspects.

Le ministre Tranh ne trouva pas extraordinaire que des Américains aient eu envie de passer un moment dans une ambassade de l'Ouest. Comme tous les gens qui se trouvaient en pays étranger, ils recherchaient la compagnie de leurs compatriotes. Autrefois, il y avait bien longtemps, quand il vivait à Paris, il avait lui aussi ressenti ce besoin. Il buvait avec plaisir des cafés aux terrasses, il avait apprécié les plaisirs de ce qu'on appelait alors la vie de bohème, mais il lui arrivait parfois de regretter la longue chevelure d'un noir de jais des femmes de son pays, le son doux et nasillard de sa langue maternelle.

— Vous pouvez constater que nous surveillons les Américains de très près, déclara Mlle Hu. Soyez rassuré, monsieur le ministre, il ne peut rien leur arriver.

— Tant qu'ils continuent à coopérer avec nous en acceptant cette surveillance.

— Coopérer ? s'étonna Mlle Hu en redressant le menton et en arborant un air de fierté blessée. Ils ne savent même pas que nous les suivons.

Le ministre regretta que Mlle Hu soit à ce point dénuée de psychologie. Mais il n'avait pas l'intention de gaspiller de l'énergie à la contredire. Il avait compris depuis longtemps que les fonctionnaires trop zélés manquaient sérieusement de jugeote.

Il baissa le nez vers sa tasse et contempla ses feuilles de thé.

— Vous avez probablement raison, camarade, murmura-t-il dans un soupir.

\* \* \*

— Ça fait déjà vingt-quatre heures, murmura Willy par-dessus la toile cirée qui recouvrait la table. Et personne ne nous a contactés.

— Ils n'arrivent peut-être pas à s'approcher discrètement de nous, dit Guy. Ou bien ils n'ont pas fini d'examiner notre cas.

Ils les examinaient, sûrement... Ici, on examinait les étrangers sous toutes les coutures. Les clients de ce café bruyant, par exemple, les dévoraient du regard. Willy embrassa d'un coup d'œil les tables jonchées de tasses et de bols de soupe, les clients enveloppés dans la vapeur de graisse de cuisine et la fumée de cigarette, les serveurs qui charriaient de lourds plateaux de nourriture fumante. « Tout le monde nous regarde », songea-t-elle. Tout au fond de la salle, les deux policiers tapotaient leur cigarette pour faire tomber la cendre dans une soucoupe. Dehors, des enfants collaient leur visage à la vitrine sale pour ne pas rater le spectacle exceptionnel de ces deux Américains attablés.

Un serveur lugubre et silencieux vint déposer deux bols de nouilles devant eux et disparut derrière les portes battantes. De la cuisine leur parvenait le cliquetis des casseroles et un brouhaha de conversation rythmé par les coups réguliers d'un couteau à découper. Les portes ne cessaient de se balancer pour laisser passer les serveurs qui entraient et sortaient, courbés sous le poids de leurs plateaux.

Et les deux policiers les surveillaient sans relâche.

Troublée, Willy prit ses baguettes et se mit à manger. La nourriture était modeste, composé d'un bouillon au poivre, ainsi que de nouilles agrémentées de morceaux de viande fins comme du papier et qui ressemblaient vaguement à du bœuf. Guy lui avait dit que c'était du buffle. Elle le trouva goûteux, mais un peu dur. La tête baissée, elle tâcha de manger en ignorant les regards insistants qui convergeaient vers eux. Elle ne posa ses baguettes que lorsqu'elle tomba sur un piment qui lui mit la bouche en feu et l'obligea à boire de la citronnade.

— Je n'en peux plus de ce rôle de touriste désœuvrée, soupira-t-elle. Combien de temps sommes-nous supposés attendre ?

— Aussi longtemps qu'il le faudra. Dans ce pays, on apprend la patience. Il faut attendre le bon moment, le bon endroit, l'occasion propice.

— Je patiente depuis vingt ans, protesta-elle. Vingt ans, c'est long.

— Justement, c'est ce qui me tracasse, murmura Guy en fronçant les sourcils. Pourquoi la CIA se donnerait-elle tant de mal pour une affaire remontant à vingt ans ?

— Peut-être que Toby Wolff s'est trompé et que la CIA ne s'intéresse pas à nous.

— Toby ne se trompe jamais, rétorqua Guy en promenant un regard inquiet dans la salle bondée. Et puis il y a autre chose qui m'inquiète depuis le début. Notre rencontre à Bangkok n'était pas le fruit du hasard : nous cherchions tous les deux le même homme...

Il marqua un temps de pause.

— Et pour achever ce tableau paranoïaque, je dirais aussi que j'ai la sensation que nous sommes victimes de...

— Coïncidences ?

— Non, pire. Du destin.

Willy secoua la tête.

— Le destin, je n'y crois pas.

— Tu ne tarderas pas à y croire, répondit Guy en contemplant le nuage de fumée brassé par le ventilateur du plafond. Ce pays vous transforme. Il modifie notre perception de la réalité, l'illusion que nous avons de tout contrôler. Au bout d'un certain temps, on commence à penser que certaines choses doivent arriver, qu'elles se produiront quoi qu'on fasse pour les éviter. Comme si nos vies étaient déjà inscrites dans un grand livre et qu'il n'y avait pas moyen de modifier le texte.

Leurs regards se croisèrent.

— Je ne crois pas au destin, répéta Willy. Je n'y ai jamais cru.

— Je ne te demande pas d'y croire.

— Je ne crois pas que toi et moi étions destinés à nous rencontrer. Nous nous sommes rencontrés, c'est tout. C'est le hasard.

— Mais quelque chose nous a poussés l'un vers l'autre. Appelle ça chance, destin, conspiration, ça n'y change rien.

Il se pencha en avant, sans la quitter des yeux.

— Le monde est vaste, et pourtant nous sommes là, tous les deux, assis à la même table, dans un café, au Viêt-nam.

Il se tut. La lueur amusée de ses yeux bruns et son petit sourire en coin tranchaient avec son air sérieux.

— Je commence à penser qu'il serait temps que nous acceptions de jouer le jeu de ce scénario loufoque et de suivre notre instinct, Willy.

Ils se dévisagèrent à travers l'écran de fumée.

« Suivre mon instinct..., songea Willy. Je ne demande pas mieux. Je vais te suivre jusqu'à l'hôtel et nous ferons l'amour... Je le regretterai ensuite, mais peu importe. Mais c'est pourtant ce que je veux. Je crois que je le veux depuis le premier jour. »



Il tendit les bras vers elle. Quand leurs mains se rencontrèrent, ce fut comme s'ils venaient enfin de boucler un circuit magnétique, comme si cela aurait toujours dû être, comme si la destinée — bonne ou mauvaise, peu importait —, avait voulu les réunir. Comme s'ils devaient absolument se retrouver dans les bras l'un de l'autre.

— Retournons dans notre chambre, murmura Guy.

Elle acquiesça. Ils esquissèrent un sourire plein de promesses. Déjà, des images traversaient l'esprit de Willy : ils déboutonnaient lentement leurs chemises, ils défaisaient leurs ceintures, leurs épaules et leurs dos luisaient de sueur. Elle repoussa calmement sa chaise.

Mais au moment où ils se levaient, une voix étrangement familière les héla.

Dodge Hamilton avançait vers eux d'un pas nonchalant, en se frayant un chemin à travers les tables. Pâle et transpirant, il se laissa tomber sur une chaise.

— Mais qu'est-ce que vous fichez-là ? s'étonna Guy.

— J'ai de la chance d'être encore en vie, maugréa Hamilton en passant un mouchoir sur ses sourcils trempés. J'ai pris à Da Nong un avion dont le moteur a craché de la fumée pendant tout le trajet. J'ai cru que nous allions nous écraser sur les montagnes et, croyez-moi, ce n'était pas réjouissant.

— Vous deviez rester à Saigon, fit remarquer Willy.

— J'aurais bien voulu, mais j'ai reçu hier un télex du bureau du ministère des Finances. Ils ont fini par accepter de m'accorder une interview que je leur réclamais depuis des mois. J'ai donc pris le premier avion en partance.

Il secoua la tête.

— Voilà. J'ai failli crever, mais n'en parlons plus. Bon sang, je meurs de soif !

Il montra du doigt le verre de Willy.

— Qu'est-ce que vous avez là-dedans ?

— De la citronnade.

Il se tourna pour héler un serveur.

— Pourrais-je avoir une de ces boissons citronnées ?

Willy but lentement une gorgée tout en contemplant Hamilton d'un air songeur.

— Comment nous avez-vous trouvés ? demanda-t-elle.

— Pardon ? Ah... ça n'a pas été très compliqué. Il m'a suffit de demander au réceptionniste de l'hôtel. Il m'a indiqué ce café.

— Mais comment savait-il que... ?

Guy soupira.

— Apparemment, on nous suit à la trace. Impossible de faire un pas sans que tout le monde soit au courant.

Hamilton fronça les sourcils en considérant d'un air dubitatif le serveur qui déposait sur la table une serviette en papier et un verre de citronnade.

— Ce breuvage contient probablement un certain nombre de bactéries mortelles, commenta-t-il.

Il prit tout de même le verre en poussant un soupir résigné.

— Autant vivre dangereusement, déclara-t-il en levant le verre comme pour porter un toast. Je bois aux formidables Ilyushins qui sillonnent le ciel de l'Asie. Qu'ils ne s'écrasent jamais. Du moins, pas quand je suis à bord.

Guy leva lui aussi son verre.

— Amen, ajouta-t-il d'un ton fervent. A partir d'aujourd'hui, nous ne voyagerons plus qu'en bateau.

— Ou en cyclo-pousse, ajouta Hamilton. Imaginez, Barnard, à quel point ce serait formidable de traverser la Chine en cyclo-pousse.

— Je crois que ce serait moins risqué en avion, rétorqua Willy en tendant la main vers son verre.

En le soulevant, elle remarqua une rigole sombre qui coulait de la serviette en papier humide. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que ce petit filet bleu était de l'encre. On avait écrit quelque chose au dos de cette serviette. Un message ?

— Ça dépend des avions, ironisa Hamilton. En ce qui me concerne, fini les machines russes. Pardonnez-moi le jeu de mots, mais j'ai été sérieusement dés-ilyushionné.

L'éclat de rire de Guy arracha Willy à ses fiévreuses spéculations. Elle leva les yeux et croisa le regard de Hamilton qui fronçait les sourcils en la dévisageant. Dodge Hamilton... Il tournait sans cesse autour d'eux...

Elle écrasa la serviette dans son poing.

— Si ça ne vous ennuie pas, je crois que je vais rentrer à l'hôtel, annonça-t-elle.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda Guy.

— Je suis fatiguée, répondit-elle en se levant. Et vaguement nauséuse.

Hamilton reposa précipitamment son verre de citronnade.

— Je savais bien que j'aurais dû m'en tenir au whisky. Vous voulez que j'aille vous chercher des bananes ? C'est le remède universel ici...

— Pas besoin, intervint Guy en soutenant Willy. Je vais prendre soin d'elle.

Dehors, la chaleur et le bruit étaient insoutenables. Willy se cramponna au bras de Guy. Elle n'osait pas lui parler et lui faire part de ses soupçons. Mais il avait senti son trouble et la poussait sans un mot à travers la foule, en direction de l'hôtel.

Une fois dans leur chambre, il ferma la porte à clé et tira les rideaux. Willy déplia sa serviette en papier. A la lumière d'une lampe de chevet, ils s'efforcèrent de déchiffrer le message à demi effacé.

*2 heures. Ruelle derrière l'hôtel. Soyez prudents.*

Willy leva les yeux vers Guy.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, et elle le regarda arpenter la pièce. Il réfléchissait et tentait probablement d'évaluer les risques. Puis il prit la serviette en papier, la déchira et fila dans la salle de bains. Elle l'entendit tirer la chasse d'eau et comprit qu'il venait de faire disparaître le message. Quand il revint, l'expression de son visage était indéchiffrable.

— Tu devrais t'allonger, dit-il. Rien de tel qu'une bonne nuit de sommeil pour calmer un estomac fatigué.

Il éteignit la lumière. Elle consulta les chiffres lumineux de sa montre et vit qu'il était à peine 19 h 30. Il leur restait un long moment à patienter.

Dehors, les bruits de la rue, les voix, le tintement des sonnettes des cyclo-pousses se turent peu à peu. Ils ne se déshabillèrent pas et attendirent sans bouger dans la pénombre. Sans même oser échanger un mot.

Il devait être plus de minuit quand Willy sombra enfin dans un sommeil profond, et lorsque Guy la secoua pour la réveiller, elle eut l'impression qu'elle venait tout juste de fermer l'œil. Il déposa un léger baiser sur son front et murmura :

— Il est temps d'y aller.

Elle se redressa aussitôt, le cœur battant, les sens en alerte, prit ses chaussures à la main, et le suivit sur la pointe des pieds tandis qu'il se dirigeait vers la porte.

Le parquet du couloir désert brillait d'un ton sourd à la faible lumière d'une ampoule nue. Ils le traversèrent sans bruit pour rejoindre l'escalier.

Depuis la rambarde du premier étage, ils se penchèrent pour observer l'entrée. Il n'y avait personne à la réception, et un ronflement sonore résonnait dans la cage d'escalier. En descendant les marches, ils découvrirent peu à peu le salon où le gardien dormait la bouche ouverte, comme un bienheureux, affalé sur un canapé.

Guy fit un grand sourire à Willy en levant le pouce. Puis il continua à descendre les marches et poussa une porte de service. Ils débouchèrent dans un couloir sombre et jonché de cartons. Au bout de ce couloir, il y avait une autre porte, donnant cette fois sur l'extérieur.

Dehors, la nuit était si épaisse que Willy éprouva le besoin de tâtonner autour d'elle pour toucher ce qui l'entourait. Elle rencontra la main de Guy et se sentit rassurée ; elle avait eu l'occasion de constater qu'elle pouvait se fier à cette main. Ils avancèrent ensemble dans le noir, en s'enfonçant dans l'allée sombre, juste derrière l'hôtel, là où on leur avait donné rendez-vous.

Il était 2 h 1.

A 2 h 7, ils perçurent un subtil changement d'atmosphère. Comme si un souffle de vent venait brusquement de se transformer en quelque chose de solide et de tangible. Ils ne virent pas la femme approcher. Elle se matérialisa brusquement devant eux.

— Suivez-moi, dit-elle.

Willy reconnut la voix de Nora Walker.

Elle les entraîna à travers le dédale des rues et des ruelles de Hanoi. Elle ne prononça pas un mot. De temps en temps, ils apercevaient à la lueur des réverbères le chapeau conique sous lequel elle dissimulait ses cheveux, et la vieille tunique noire qu'elle avait probablement choisie pour passer inaperçue.

Ils s'arrêtèrent enfin dans une ruelle pleine de flaques d'eau. Willy crut voir trois bicyclettes appuyées contre un mur. On lui fourra un ballot dans les mains. Il contenait un pantalon vietnamien et une tunique, ainsi qu'un chapeau sentant la paille fraîche. Guy aussi eut droit lui aussi à son ballot.

Ils se changèrent en silence.

Il fallut ensuite suivre Nora en pédalant à travers des kilomètres de rues. Dans ce paysage d'ombres, tout paraissait s'animer. Les arbres étiraient leurs branches pour les agripper. La rue se tortillait comme un serpent. Willy avait perdu tout sens de l'orientation. Ils auraient pu aussi bien tourner en rond, elle ne s'en serait pas aperçue. Elle pédalait sans réfléchir et se concentrait pour ne pas perdre de vue la forme estompée du chapeau de Nora qui flottait à quelques mètres devant elle.

Les rues bétonnées furent bientôt remplacées par des chemins de terre, les bâtiments par des bicoques et de petits jardins plantés de légumes. Ils s'arrêtèrent enfin à côté d'un vieux camion stationné sur le bord de la route. Ils virent rougeoyer une cigarette dans la cabine, à la place du conducteur. La portière s'ouvrit en grinçant, et un Vietnamien sortit. Il échangea tout bas quelques mots avec Nora. Puis il jeta sa cigarette et leur fit signe de grimper à l'arrière.

— Allez-y, dit Nora. Il vous emmène.

— Il nous emmène où ? demanda Willy.

Nora souleva la bâche du camion.

— Ce n'est pas le moment de poser des questions, dit-elle. Montez.

- Vous ne venez pas avec nous ?
- Je ne peux pas. On remarquerait mon absence.
- Qui ?

La voix de Nora se fit plus pressante, et Willy crut y déceler des accents de panique.

- Je vous en prie, montez. Ne perdons pas de temps.

Ils se servirent du pare-chocs comme marchepied et se laissèrent tomber sur les sacs de riz entassés à l'arrière.

— Soyez patients, prévint Nora. Ce sera une longue route. Vous trouverez de l'eau et de quoi manger. Suffisamment pour tenir le coup pendant le voyage.

- Qui est notre conducteur ? demanda Guy.

- Pas de noms. C'est plus prudent.

- Vous êtes certaine que nous pouvons lui faire confiance ?

Nora marqua une pause.

— Comment savoir à qui l'on peut faire confiance ? répondit-elle simplement.

Puis elle tira sur la bâche, et ils se retrouvèrent seuls, coupés du reste du monde.

\* \* \*

Nora avait un long chemin à parcourir pour rentrer chez elle. Elle pédalait vigoureusement, son corps fendait l'air, son chapeau frissonnait dans la nuit. Elle connaissait la route par cœur et, même dans le noir, elle évita sans difficulté les obstacles et les fondrières.

Mais ce soir, elle sentait flotter sur ce chemin familier une présence maléfique. Une présence si forte et si palpable qu'elle éprouva le besoin de s'arrêter pour regarder derrière elle. Elle demeura à l'affût une minute, en retenant sa respiration. Rien ne bougeait, à part les ombres des nuages qui passaient devant la lune. Elle songea qu'elle se faisait des idées. Elle avait été extrêmement prudente, elle avait fait des tours et des détours avant de mener les deux Américains au point de rendez-vous. On n'avait pas pu les suivre.

Elle poussa un soupir de soulagement et se remit à pédaler.

Une fois de retour chez elle, elle gara sa bicyclette dans la remise commune et monta les marches branlantes menant à son appartement. La porte n'était pas fermée à clé. Elle n'en prit conscience qu'au moment où elle franchissait le seuil. Mais il était trop tard.

La porte se refermait déjà derrière elle. Elle fit volte-face. On braqua une lampe torche sur son visage. Aveuglée, elle recula précipitamment, prise de panique.

- Qui... ?

Des mains la saisirent brutalement par derrière. Une lame de

couteau lui effleura la gorge.

— Pas un mot, murmura une voix à son oreille.

L'homme qui tenait la lampe avança vers elle. Il était si grand que l'ombre de sa silhouette envahissait tout son champ de vision.

— Nous vous attendions, mademoiselle Walker, dit-il. Où les avez-vous emmenés ?

Elle avala sa salive.

— De qui parlez-vous ?

— Vous leur avez donné rendez-vous près de leur hôtel, et ils vous ont suivie. Où êtes-vous allée ensuite ?

— Je...

Elle poussa un cri étouffé quand la lame la piqua. Un flot de sang tiède coula sur son cou.

— Doucement, monsieur Siang, fit la voix de l'homme. Nous avons toute la nuit.

Nora se mit à pleurer.

— Je vous en prie... Je ne sais rien.

— Bien sûr que vous savez. Et vous allez tout nous dire, n'est-ce pas ?

L'homme tira une chaise à lui et s'installa. Ses dents brillèrent dans la pénombre.

— C'est simplement une question de temps, murmura-t-il calmement.

\* \* \*

La bâche qui claquait et se soulevait laissait voir par intermittence les rayons de soleil qui filtraient à travers les arbres, la poussière soulevée par le camion qui tournoyait sur la route, les étendues vertes et brillantes des rizières. Ils roulaient depuis des heures, et les sacs de riz leur paraissaient aussi durs que du béton. Dans une caisse ouverte, ils avaient trouvé une bouteille, un pain français et quatre œufs durs. Au début, cela leur avait paru suffisant, mais à mesure que le jour avançait et que la chaleur augmentait, cette unique bouteille d'eau devint leur bien le plus précieux. Ils décidèrent de rationner leur consommation à une gorgée toutes les demi-heures, et cela suffisait à peine à conserver un peu d'humidité dans la bouche.

A midi, le camion se mit à cahoter.

— Mais où allons-nous ? demanda Willy.

— Vers l'ouest, il me semble. Dans les montagnes. Nous roulons peut-être sur la route de Diên Biên Phu.

— Vers le Laos ?

— Oui, vers la zone où l'avion de ton père est tombé.

Dans l'ombre du camion, le visage de Guy, sale et mal rasé, arborait un masque résolu, mais épuisé. Elle se demanda si elle avait aussi mauvaise mine que lui.

Il enleva sa chemise trempée de sueur et la lança dans le fond du camion, sans s'inquiéter des moustiques qui tournaient autour d'eux. La cicatrice de son ventre ondulait dans la pénombre. Willy la contempla, fascinée. Elle faillit tendre la main pour la toucher, puis se ravisa.

— Tu peux, dit-il en prenant sa main pour la guider. Ça ne me fait pas mal.

— Tu as dû terriblement souffrir...

— Je ne me souviens pas, fit-il en haussant les épaules.

Devant son air surpris, il crut bon d'ajouter :

— Pas comme on se souvient d'un fait. Mais c'est bizarre à quel point je me rappelle avec précision ce qui s'est passé avant que l'avion ne tombe. Toby était assis près de moi, il plaisantait. Il assurait que le pilote ressemblait à un type qu'il avait connu aux Alcooliques Anonymes. Il avait entendu dire à l'école de l'armée de l'air que les meilleurs pilotes étaient ceux qui buvaient comme des trous et qu'un type à jeun n'aurait jamais accepté de se mettre aux commandes du coucou dans lequel nous nous trouvions. Je me souviens d'avoir ri aux éclats au moment où l'avion a commencé à rouler sur la piste.

Il secoua la tête.

— On m'a dit que je l'avais sorti de la carlingue. Que j'avais détaché sa ceinture et que je l'avais traîné à l'extérieur avant que ça explose. Je suis passé pour un héros.

Il dévissa le bouchon de la bouteille d'eau et but une gorgée.

— Quelle blague !

— Pourquoi quelle blague ? C'était vraiment un acte héroïque.

— Tu parles... Je crois plutôt que j'étais sous le choc et que je ne savais pas ce que je faisais. J'ai agi sous le coup de la peur.

— Les plus grands héros ne sont pas ceux qui ignorent la peur, mais ceux qui sont capables de l'affronter.

— Ah oui ? fit-il en riant. Dans ce cas, je suis un grand héros. Peut-être même le plus grand.

Il se raidit en sentant le camion ralentir. A présent, il s'était arrêté, et une voix lointaine hurla un ordre. Ils échangèrent un regard effrayé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle. Que disent-ils ?

— Un barrage. Des soldats arrêtent et vérifient tous les véhicules.

— Seigneur... Mais qu'allons-nous...?

Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Il y a des voitures avant nous... Laisse-moi réfléchir.

— On ne peut pas faire demi-tour ?

Il rampa vers le bord du camion et risqua un oeil par-dessous la

bâche.

— Aucune chance. Nous sommes coincés. Il y a des camions devant et derrière nous.

Willy fouilla fébrilement la pénombre du regard, à la recherche d'une cachette.

Les voix des soldats se rapprochaient.

« Il ne nous reste plus qu'à fuir », songea Willy.

Guy devait partager son point de vue, car il s'était déjà accroupi et paraissait prêt à bondir hors du camion. Mais un coup d'œil à l'extérieur suffit à l'en dissuader. Ils étaient entourés de rizières à perte de vue ; ils seraient aussitôt repérés.

« Ils ne nous feront pas de mal, se dit-elle pour se rassurer. Ils n'oseraient pas s'en prendre à des citoyens américains. »

Comme si, dans ce pays de dingues, un aigle sur un passeport pouvait représenter une protection efficace.

Les soldats se trouvaient maintenant tout près du camion — deux hommes, à en juger par le son de leurs voix. Le conducteur tenta de les amadouer en plaisantant et en leur offrant des cigarettes. Sa voix ne trahissait pas son angoisse ; il devait avoir des nerfs d'acier.

Mais sa tentative de corruption se révéla inefficace, et les pas des deux hommes résonnèrent le long du camion. Ils se dirigeaient vers l'arrière.

Guy poussa Willy derrière les sacs de riz, en se plaçant devant elle comme un bouclier. S'ils les trouvaient, ils le verraient en premier. Il fit face, prêt à affronter l'inévitable.

Une main passa à l'intérieur et agrippa la bâche.

Au loin, un Klaxon hurla, des pneus crissèrent, puis il y eut un bruit de tôle et des cris furieux. La main se figea.

Puis elle disparut, et la bâche retomba. Les soldats échangèrent quelques mots brefs, les pas s'éloignèrent en écrasant le gravier de la route.

Il ne fallut que quelques secondes à leur chauffeur pour remonter dans la cabine et mettre le moteur en route. Le camion eut un sursaut, et Guy fut projeté en arrière, contre Willy, sur les sacs de riz. Tandis que le véhicule filait sur la route, ils s'allongèrent sans un mot, trop abasourdis par leur chance pour échanger un mot. Puis, fous de joie et de soulagement, ils éclatèrent d'un rire nerveux.

Guy attira Willy dans ses bras et l'embrassa furieusement.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demanda-t-elle en le repoussant.

— Je n'en sais rien, murmura-t-il. Une impulsion.

— Tu obéis toujours à tes impulsions ?

— Seulement quand elles sont irrésistibles.

— Et tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ?

Pour toute réponse, il la prit par les cheveux et renversa sa tête sur



les sacs pour l'embrasser de plus belle. Une vague de plaisir se déversa en elle, en même temps qu'un désir soudain et violent qui la laissa sans voix.

— Je crois que tu en as envie autant que moi, souffla-t-il.

Elle poussa un grognement de protestation, le fit rouler sur le dos et se hissa sur lui en le clouant au sol.

— Guy Barnard, misérable, je vais te donner ce que tu mérites !

Il rit.

— Tout de suite ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que je mérite ?

Elle le contempla fixement pendant quelques minutes, à travers la pénombre et la poussière. Puis lentement, elle se pencha vers lui.

— Ça..., murmura-t-elle.

Cette fois, leur baiser fut différent. Plus passionné, plus affamé... Elle le désirait, elle le lui montrait et il répondait.

Il ne jugea pas utile de lui rappeler qu'elle jouait un jeu dangereux et qu'ils approchaient du point de non-retour.

Elle sentit durcir son érection sous elle, et son corps s'ajusta parfaitement au sien. Tout en l'embrassant et en se pressant contre lui, elle songea qu'elle allait le regretter, qu'elle allait le payer cher, mais que c'était si bon...

Elle s'écarta brusquement en s'efforçant de reprendre sa respiration.

— Eh bien ! s'exclama Guy en lui souriant. Mademoiselle Willy Maitland, vous me surprenez.

Elle se redressa et remit d'un geste nerveux ses cheveux en place.

— Je ne voulais pas faire ça.

— Mais si, tu le voulais.

— C'était idiot.

— Dans ce cas, pourquoi l'as-tu fait ?

— J'ai obéi à une impulsion, répondit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Il éclata de rire en se renversant sur les sacs de riz. Le camion roula sur une ornière, et Willy fut projetée sur le sol, tout contre lui.

Il n'arrivait pas à s'arrêter de rire.

— Tu es dingue, dit-elle.

Il la prit par le cou et l'attira tendrement à lui.

— Dingue de toi, oui.

\* \* \*

Les mains crispées sur le volant de sa limousine noire aux vitres teintées, Siang ne cessait de pester intérieurement contre cette

autoroute minable — dire qu'on appelait ça une autoroute... Il n'avait jamais compris pourquoi le communisme et les routes en bon état ne pouvaient cohabiter. Il pestait aussi contre le trafic et contre ce barrage qui lui avait fait perdre un temps fou. Quand il avait aperçu le soldat armé sur le bord de la route, il avait eu un moment d'inquiétude. Mais l'homme qu'il transportait à l'arrière avait dit quelques mots en montrant son passeport russe, et on les avait laissés passer sans plus de formalités.

Ils roulaient vers l'ouest, sur la route de Diên Biên Phu. Quel étrange présage qu'ils se rendent justement dans la ville où les Français avaient connu la défaite, où l'Orient avait triomphé de l'Occident ! Siang ne put s'empêcher de songer à la prophétie de ce vieux sage :

*Au Sud se dressent les montagnes,  
Terre des Viêts.*

*Celui qui marchera contre elles,  
Rencontrera la défaite.*

Siang jeta un coup d'œil dans son rétroviseur. L'homme installé à l'arrière ne pensait sûrement pas en termes d'opposition Est-Ouest. Il se fichait pas mal du nationalisme, de la mère patrie et du patriotisme. Le pouvoir, avait-il une fois expliqué à Siang, appartenait à des individus, à des hommes pas comme les autres qui savaient l'utiliser et le conserver. Et lui, justement, avait bien l'intention de le conserver.

Siang n'en doutait pas.

Il se souvint de leur première rencontre, dans Happy Valley, une base que les GI's avaient ironiquement surnommée *Golf Course*. C'était en 1967. Siang ne s'appelait pas encore Siang. Il était encore un frêle gamin de treize ans qui déambulait pieds nus dans les rues, affamé, comme beaucoup d'autres orphelins. La première fois qu'il avait vu cet Américain, il avait été frappé par sa taille et sa carrure, par son gros visage joufflu et rougi par la chaleur, par ses mains suffisamment puissantes pour casser en deux un bras d'enfant. Il faisait chaud, et il vendait des boissons sucrées. Le géant américain lui avait acheté un Coca-Cola qu'il avait bu en quelques gorgées avant de lui rendre la bouteille vide. Quand Siang l'avait prise, il avait senti sur lui le regard aigu de l'homme qui le jaugeait. Puis celui-ci s'était éloigné sans un mot.

Le lendemain et les jours suivants, l'homme était de nouveau sorti de sa caserne pour lui acheter un Coca. Siang n'était pas le seul gosse des rues à proposer des boissons fraîches, mais l'homme ne s'adressait

qu'à lui.

Au bout d'une semaine, il était venu vers lui avec une chemise neuve, trois boîtes de *corned beef* et une liasse impressionnante de billets. Il lui avait annoncé qu'il quittait la vallée très tôt le lendemain matin et lui avait demandé de lui trouver une jolie fille pour lui tenir compagnie pendant la nuit.

Siang avait compris plus tard qu'il s'agissait d'un test. Un test qu'il avait brillamment réussi. L'Américain avait paru presque surpris quand il s'était présenté le soir même à la porte de la caserne avec une fille superbe. Il s'était visiblement plutôt attendu à ce qu'il disparaisse avec l'argent.

A la grande surprise de Siang, l'homme avait renvoyé la fille sans la toucher et lui avait proposé de rester — il ne voulait pas de lui comme amant, ce que Siang avait craint au début, mais comme assistant.

« J'ai besoin de quelqu'un en qui je puisse avoir confiance, avait expliqué l'homme. Quelqu'un que je me charge de former... »

Cela faisait bien longtemps... Pourtant, quand il posait les yeux sur l'Américain, Siang ressentait toujours la même crainte mêlée d'admiration que lorsqu'il était enfant. Il observa dans son rétroviseur ce visage qui avait si peu changé depuis Happy Valley. Les joues étaient plus creuses et rougeaudes, mais les yeux toujours aussi aigus et malins — comme son esprit.

Le regard de cet homme l'avait toujours effrayé.

Siang reporta son attention sur la route. Sur le siège arrière, l'homme fredonnait *Yankee Doodle*<sup>1</sup>. Etrange choix, si l'on songeait qu'il voyageait avec un passeport russe. Siang sourit.

Avec cet homme-là, il ne fallait surtout pas se fier aux apparences.

1- *NdE* : hymne de l'Etat du Connecticut, synonyme de patriotisme américain.

## 11.

Le jour était déjà bien avancé quand le camion s'arrêta enfin. Assoupie sur les sacs de riz, Willy roula paresseusement sur le dos et fit un effort pour s'éclaircir les idées. Les signaux que lui envoyait son corps donnaient un nouveau sens au mot souffrance. Elle avait les muscles endoloris, et se sentait affreusement fourbue. Le chauffeur coupa le moteur ; dans le silence, on n'entendit plus que le bourdonnement des moustiques. Sous la bâche, l'obscurité était oppressante.

— Tu es réveillée ? murmura Guy tandis que son visage luisant de sueur apparaissait au-dessus d'elle.

— Quelle heure est-il ?

— Environ 17 heures. Ma montre s'est arrêtée.

Elle se redressa et ce mouvement brusque, associé à la chaleur, lui donna le vertige.

— Où sommes-nous ?

— Je n'en sais trop rien. Près de la frontière, je suppose.

Il se raidit en entendant des pas lourds qui venaient dans leur direction, des voix d'hommes s'exprimant en vietnamien.

La toile de bâche fut soulevée. Aveuglés par la soudaine lumière du jour, Guy et Willy ne distinguèrent que la forme sombre de deux visages se découpant sur le paysage.

L'un des hommes leur fit signe de descendre.

— Vous, suivez nous, ordonna-t-il. Rien dire.

Willy fut la première à sauter du camion et à atterrir sur le sol spongieux de la jungle. Guy la suivit. Ils mirent quelques minutes à reprendre leurs esprits, immobiles, chancelants, étourdis, aveuglés, et à respirer à pleins poumons l'air frais dont ils avaient été privés toute la journée. Les rayons obliques du soleil couchant tachaient le sol sous leurs pieds. Au-dessus de leurs têtes, un oiseau invisible poussa un cri strident qui sonna comme un avertissement.

Les Vietnamiens leur firent signe de se mettre en route. Ils venaient de disparaître au milieu des arbres quand retentit le bruit d'un moteur. Willy jeta un coup d'œil apeuré vers le camion qui

partait sans eux. Elle se tourna vers Guy et comprit qu'il pensait la même chose qu'elle. Plus question à présent de faire machine arrière.

— Pas s'arrêter ! Avancer, avancer, ordonna l'un des Vietnamiens qui avait remarqué leur hésitation.

Ils s'enfoncèrent dans la forêt.

L'homme les guida à travers un enchevêtrement de lianes et d'arbres jusqu'à une cabane isolée. Une couverture de l'armée américaine tenait lieu de rideau de porte. A l'intérieur, une natte tressée recouvrait le sol en terre battue, et une moustiquaire fine comme de la dentelle était suspendue autour d'une paillasse. Sur une table basse, on avait posé un modeste repas composé de bananes, d'une noix de coco ouverte et de thé froid.

— Vous attendez ici, fit l'homme.

— Qui attendons-nous ? demanda Guy.

L'homme ne répondit pas. Il n'avait peut-être pas compris la question. Il se détourna et, tel un fantôme, disparut dans la forêt.

Willy et Guy demeurèrent un long moment sur le pas de la porte, à tendre l'oreille, attentifs aux murmures de la jungle. Mais ils n'entendirent personne approcher, juste le bruissement des palmiers dans le vent et le cri d'un oiseau solitaire.

Willy commençait à s'inquiéter. Attendre, oui, mais combien de temps ? Elle leva les yeux vers la dense couverture des arbres au-dessus d'eux. Les derniers rayons de soleil filtraient à travers les feuilles humides. Il allait faire bientôt nuit. Et sombre.

— J'ai faim, déclara-t-elle en retournant dans la pénombre de leur cabane.

Ils mangèrent avec un féroce appétit et ne laissèrent pas une banane, pas une bouchée de la délicieuse chair de la noix de coco, ni une goutte de thé. Willy eut l'impression de n'avoir jamais autant apprécié un repas. Finalement, l'estomac plein et les jambes flageolantes d'épuisement, ils se glissèrent sous la moustiquaire et s'endormirent côte à côte sur la paillasse.

Au crépuscule, Willy fut réveillée par une averse abondante, violente comme une pluie de mousson. Elle ouvrit les yeux sur la moustiquaire gonflée par le vent, et qui planait au-dessus d'elle comme un fantôme. Elle avait chaud, elle transpirait.

Elle ressentit soudain le besoin urgent de respirer. Elle étouffait là-dessous. Elle rampa lentement hors de la moustiquaire.

Laissant Guy dormir sur la paillasse, elle marcha jusqu'au seuil de la porte, aspirant goulûment des bouffées d'air gorgées d'eau. Le tourbillon de brume fraîche était irrésistible. Elle sortit.

Autour d'elle la jungle retentissait comme de milliers de cymbales. Elle frissonna et se laissa envahir par le fracas de la nuit et par l'eau qui dégoulinait sur son visage.

- Qu'est-ce que tu fais ? cria derrière elle une voix endormie.  
Elle se retourna. Guy l'observait depuis le seuil de la hutte.  
Elle rit.  
— Je prends une douche.  
— Tout habillée ?  
— Oui, c'est merveilleux. Viens, avant qu'il cesse de pleuvoir.

Il hésita. Puis plongea sous l'averse avec elle.

— N'est-ce pas que c'est merveilleux ? s'écria-t-elle en ouvrant les bras pour accueillir les gouttes. Je ne supportais plus cette chaleur. Je ne supportais plus l'odeur de mes vêtements.

— Tu trouves que tes vêtements sentent mauvais ? rétorqua Guy. Attends un peu qu'ils moisissent...

Il leva son visage vers le ciel en poussant un grognement de plaisir.

— C'est comme ça qu'on devrait se laver, murmura-t-il. Comme les enfants. Quand j'étais dans ce pays, pendant la guerre, j'adorais les regarder courir sous la pluie. C'était tellement beau, ces petits corps bruns qui dansaient sous les gouttes, sans la moindre honte.

— Tu as raison, dit-elle.

— Oui. Bien sûr que j'ai raison.

Willy sentit soudain son regard sur elle. Elle se tourna vers lui. Les palmiers secoués par le vent s'entrechoquaient, et la pluie jouait son rythme sur les feuilles. Il vint près d'elle, si près qu'elle sentit une vague de chaleur onduler entre eux. Les gouttes qui tombaient du ciel sur leurs visages étaient tièdes comme des larmes.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu gardé tes vêtements ? murmura-t-il.

Elle secoua la tête.

— Nous ne sommes pas censés en arriver là.

— Peut-être que si.

— A quoi bon ? Quand nous aurons quitté ce pays, nous ne nous reverrons plus jamais.

— Nous n'en savons rien. Ni toi ni moi.

— Je le sais. Tu disparaîtras.

Elle fit mine de s'éloigner, mais il la retint. Quand leurs lèvres se joignirent, elle sut qu'elle avait perdu la bataille.

« Mieux vaut une rencontre de passage..., songea-t-elle au moment où sa dernière résistance cédait. Mieux vaut la goûter une fois, une seule, plutôt que de me demander toute ma vie ce que ça aurait donné. »

Elle leva les bras et se suspendit à son cou pour lui rendre son baiser. Ils se pressaient si fort l'un contre l'autre que leur chaleur se diffusait à travers les vêtements trempés.

Guy se débattait déjà avec les boutons de sa tunique. Elle eut

presque froid quand le tissu glissa et que la pluie dégouлина sur ses épaules nues. Puis des mains tièdes se refermèrent sur ses seins, et elle frissonna de plus belle, mais de désir, cette fois.

Ils se dirigèrent en trébuchant vers la pénombre de la cabane et se déshabillèrent mutuellement dans une sorte de rage, jetant au loin ces vêtements encombrants. Quand ils se trouvèrent enfin nus, sans défense, sans barrières, Guy prit dans ses mains le visage de Willy et pressa ses lèvres sur les siennes. Willy songea que jamais un baiser n'avait transpercé son âme à ce point. La cabane tourna autour d'elle, la natte qui recouvrait le sol de terre se déroba. Elle se laissa porter sans résistance jusqu'à la paille.

« Nous faisons l'amour dans les nuages », songea-t-elle en contemplant les voiles aériens de la moustiquaire.

Puis elle ferma les yeux et oublia où elle se trouvait. Il n'y avait plus que le rythme régulier de la pluie et la caresse magique des mains de Guy. Sa bouche. Cela faisait si longtemps qu'un homme ne lui avait pas fait l'amour, si longtemps qu'elle s'interdisait le plaisir. Par peur de la douleur. Car la douleur viendrait quand il sortirait de sa vie. Avec un homme comme Guy, la fin était prévisible, inévitable.

Mais elle avait déjà dérivé trop loin pour être sauvée. Elle l'attira à lui.

— Maintenant..., murmura-t-elle.

Il n'en fallait pas plus pour faire voler en éclats les barrières d'un homme qui tentait de maîtriser son désir, le besoin urgent qu'il avait de la posséder.

— J'ai envie de toi, murmura-t-il en réponse, tout en lui prenant les mains pour clouer ses bras sur le lit, au-dessus de sa tête.

*Sa captive consentante.*

Quand il la pénétra, son sexe la remplit tout entière, au point qu'elle en eut le souffle coupé. Mais bientôt, il n'y eut plus que le plaisir. Elle ondula sous lui pour accueillir son va-et-vient en elle. Ils travaillaient ensemble à conduire cette exquise douleur vers d'autres sommets.

Le monde n'existait plus. La nuit parut se fondre dans un tourbillon de brouillard et de magie. Ils atteignirent enfin l'extrême limite, avant le gouffre, et s'attardèrent, prolongeant ce moment entre la douleur et l'extase, prêts à capituler devant l'inéluctable. Puis les bruits de la jungle, le tambour de la pluie, les murmures des arbres se joignirent à leurs plaintes quand ils cessèrent de résister.

Longtemps après l'orgasme, Willy garda les yeux fixés sur la moustiquaire blanche qui tourbillonnait au-dessus d'eux comme la soie d'un parachute glissant dans le vide.

Ils n'avaient pas besoin de parler et restèrent allongés, les jambes entremêlées, à écouter le chant de la nuit.

Guy repoussa tendrement une mèche de cheveux égarée sur la joue de Willy.

— Pourquoi as-tu dit ça ? demanda-t-il.

— Dit quoi ?

— Que je finirais par t'abandonner, par te quitter ?

Elle le repoussa et roula sur le dos.

— Parce que je sais que ça se passera comme ça.

— C'est ce que tu veux ?

Elle ne répondit pas. A quoi bon mettre son âme à nu devant lui ? Il n'avait probablement pas envie d'entendre la vérité, d'apprendre qu'elle aurait bien voulu le garder, l'obliger à l'aimer.

— Willy ?

Elle détourna le visage.

— Pourquoi parler de ça ? protesta-t-elle.

— Parce que je te le demande.

— Je n'ai pas envie de répondre.

Elle se redressa et plia les jambes, serrant ses genoux contre sa poitrine, comme pour se protéger.

— Ça ne fait de bien à personne, ces discussions interminables sur ce qui vient après. J'ai déjà eu l'occasion de m'en apercevoir.

— Tu ne peux pas faire confiance à un homme, n'est-ce pas ?

Elle rit.

— En effet. Tu trouves que j'ai tort ?

— C'est parce que ton père t'a abandonnée ? Ou bien il y a autre chose ? Une histoire d'amour qui s'est mal terminée...

— Sans doute les deux...

— Je vois...

Il y eut un long silence. Elle frissonna quand il caressa doucement son dos nu.

— Qui t'a abandonnée, à part ton père ?

— Un homme dont j'étais amoureuse. Et qui prétendait m'aimer aussi.

— Et il ne t'aimait pas.

— Oh, il devait m'aimer, à sa manière...

Elle haussa les épaules.

— Et ensuite, il a cessé.

— S'il a cessé, c'est que ce n'était pas vraiment de l'amour, objecta Guy.

— On dirait le titre d'une chanson, fit-elle en riant.

— Une chanson triste, alors.

Elle ne répondit pas et appuya son front sur ses genoux.

— Tu as raison, dit-elle enfin. Une chanson triste.

— La plupart des gens surmontent leurs chagrins d'amour, fit-il



remarquer.

— J'ai surmonté le mien.

Elle redressa la tête et contempla le voilage de la moustiquaire.

— Il m'a fallu un mois pour tomber amoureuse de lui. Il m'a quittée au bout d'un an. Ce que j'ai appris de cette histoire, c'est que l'amour ne disparaît pas d'un seul coup. Les gens ne partent pas en un jour, ils s'éloignent à petits pas, et chaque pas est douloureux. Ça commence par « Après tout, à quoi bon se marier, ce n'est qu'une formalité », et ça se transforme en « J'ai besoin d'un peu d'air ». Ensuite il y a le stade « Comment peut-on jurer de s'aimer toujours ? » Finalement, je préfère la façon dont mon père a procédé. En refermant la porte derrière lui.

— Une bonne manière de quitter les gens, ça n'existe pas.

— Tu as raison, soupira-t-elle en soulevant la moustiquaire et en sortant ses jambes. C'est pourquoi je ne veux pas prendre le risque d'être quittée de nouveau.

— Et comment comptes-tu éviter cet écueil ?

— En ne donnant pas à un homme l'occasion de m'abandonner.

— Tu veux dire en partant la première ?

— Oui. En partant. Comme font les hommes.

— Ils ne font pas tous ça.

« Toi, tu l'as fait », songea-t-elle avec une pointe d'amertume.

— Et toi, Guy, comment t'y es-tu pris pour quitter ta petite amie ? Tu t'es décidé avant ou après avoir su qu'elle était enceinte ?

— Notre cas était à part.

— C'est ce qu'on dit toujours.

— Nous avons rompu depuis des mois quand j'ai entendu parler de l'enfant. Il était déjà né, et Ginny s'était mariée avec quelqu'un d'autre.

— Oh...

Elle marqua une pause.

— Ça t'a simplifié les choses, dit-elle. Avoue-le.

— Tu crois ça ? rétorqua-t-il d'un ton aigre.

Elle regretta aussitôt cette dernière remarque et lutta contre l'envie de le consoler.

— Je ne sais pas pourquoi tu penses que tous les hommes se valent, poursuivit-il. Qu'ils essayent d'échapper à leurs responsabilités sans se préoccuper des gens qu'ils piétinent au passage. Posséder un chromosome Y ne fait pas forcément de vous un salaud.

— Je n'aurais pas dû dire ça, murmura-t-elle en caressant doucement sa main. Je suis désolée.

Il resta allongé dans l'ombre, les yeux rivés au plafond.

— Sam a trois ans. Je l'ai vu deux fois en tout et pour tout, une

fois sur le porche de la maison de Ginny, et une autre dans la cour de récréation de son école maternelle. J'avais envie de savoir à quoi il ressemblait, quel genre d'enfant il était, s'il avait l'air heureux. Je suppose que les enseignants ont signalé ma présence, parce que Ginny m'a appelé peu de temps après en hurlant que je cherchais à détruire son mariage. Elle m'a même menacé d'aller devant un juge pour m'interdire d'approcher l'enfant. Alors je me suis tenu à distance. Depuis, je n'ai plus entendu parler de mon fils...

Il s'arrêta pour s'éclaircir la gorge.

— Je me suis rendu compte que je ne lui apporterais rien en faisant irruption dans sa vie de cette manière. Sam a un père. Un bon père, d'après ce que je crois savoir. Si j'avais mené une action en justice pour le reconnaître, tout le monde en aurait souffert. Plus tard, peut-être, quand il sera plus âgé, je trouverai un moyen de lui parler, de lui faire savoir que j'aurais voulu faire partie de sa vie.

« Et de la mienne ? songea-t-elle avec une bouffée de tristesse. Tu ne feras pas non plus partie de la mienne, n'est-ce pas ? »

Elle se leva d'un bond et chercha à tâtons ses vêtements éparés.

— Un petit conseil, Guy, lança-t-elle par-dessus son épaule. N'abandonne pas complètement ton fils. Un père, c'est précieux.

— Je sais, répondit-il tout bas.

Il se tut un instant, puis enchaîna :

— Tu n'as jamais pardonné à ton père d'être reparti au Viêt-nam, n'est-ce pas ?

Elle secoua sa tunique mouillée.

— Il y a des choses qu'un enfant n'oublie jamais.

— Mais il peut pardonner.

Dehors, la pluie n'était plus qu'un murmure. Sur le toit de chaume au-dessus d'eux, on entendait un bruissement d'insectes.

— Tu penses que je devrais lui pardonner ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Je pourrais lui pardonner de m'avoir fait du mal. Mais je ne peux pas oublier ce qu'il a fait à ma mère. Pas quand je pense à tout ce qu'elle a enduré pour...

Elle s'arrêta net.

Ils venaient d'entendre des pas dans la boue.

Guy se leva lui aussi d'un bond pour rejoindre Willy. Des chaussures raclèrent le sol devant la cabane, puis une silhouette d'homme s'encadra sur le seuil.

L'intrus tenait une lanterne à la main. Ils se figèrent quand la lumière inonda la pièce, et l'homme put contempler l'étrange tableau que formait le couple — Willy serrant sa tunique contre ses seins nus, et Guy accroupi, prêt à bondir. L'étranger, le visage dissimulé dans

l'ombre d'un poncho d'un vert terne, abaissa lentement sa lanterne pour la poser sur la table.

— Désolé de vous avoir fait attendre, mais la route était particulièrement mauvaise, ce soir, dit-il.

Il posa près de la lanterne un ballot en tissu.

— Vous pouvez vous détendre, monsieur Barnard. Si j'avais voulu vous tuer, vous seriez déjà mort.

Il se tut quelques secondes, avant d'ajouter :

— Ça vaut pour tous les deux, bien sûr.

— Qui êtes-vous ? demanda Guy.

L'homme se débarrassa d'un geste vif de la capuche de son poncho, et une gerbe de gouttelettes gicla sur le sol. Ses cheveux blonds paraissaient presque blancs à la lueur de la lanterne. Ses yeux pâles illuminaient un visage rond.

— Dr Gunnel Andersen, fit-il en les saluant d'un signe de tête. Nora nous a prévenus de votre arrivée.

Il enleva son poncho, et une nouvelle gerbe d'eau arrosa le sol. Puis il s'installa devant la table.

— Ne vous gênez pas pour vous rhabiller, dit-il.

— Comment Nora a-t-elle pris contact avec vous ? demanda Guy en enfilant son pantalon.

— Je possède une radio, pour les urgences médicales. Et certaines fréquences ne sont pas contrôlées par le gouvernement.

— Vous travaillez pour la mission suédoise ?

— Non. Pour les Etats-Unis.

Le regard impassible du Dr Andersen se posa sur Willy qui enfilait posément ses vêtements humides.

— Nous apportons une assistance médicale aux villages dans le cadre de l'aide humanitaire. La malaria et la fièvre typhoïde sévissent encore, ici. Et on ne les éradiquera probablement jamais.

Il entreprit de défaire le ballot qu'il avait apporté.

— Je suppose que vous n'avez pas mangé. Ce n'est pas grand-chose, mais j'ai fait de mon mieux. C'est une mauvaise année pour les récoltes, et les protéines sont rares.

Le ballot contenait une boîte en bambou remplie de riz, de légumes, et de minuscules morceaux de porc pris dans une sauce.

Guy vint s'asseoir en face du Dr Andersen.

— Après les bananes et les noix de coco, ceci est un véritable festin.

Le Dr Andersen jeta un coup d'œil à Willy qui restait prudemment en retrait et le regardait avec méfiance.

— Vous n'avez pas faim, mademoiselle Maitland ?

— Je suis affamée.

— Pourquoi ne mangez-vous pas ?  
— Je veux d'abord savoir qui vous êtes.  
— Je viens de vous le dire.  
— Votre nom ne me renseigne pas beaucoup. Quels sont vos liens avec Nora ? Et avec mon père ?

Le Dr Andersen posa sur elle ses yeux transparents comme de l'eau claire.

— Vous avez attendu vingt ans. Vous pouvez sûrement patienter encore quelques minutes.

— Viens manger, Willy, intervint Guy.

Elle céda finalement à la faim et les rejoignit. Le Dr Andersen n'avait pas apporté de couverts, et ils durent se servir de leurs doigts. Ils mangèrent avidement. Willy sentait sur elle le regard du médecin.

— Vous n'avez pas confiance en moi, dit-il enfin.

— Je n'ai confiance en personne depuis que je suis dans ce pays, rétorqua-t-elle.

Il acquiesça et sourit.

— Vous avez appris en quelques jours ce que j'ai mis des mois à apprendre.

— La méfiance ?

— Le doute, la peur.

Il contempla leurs ombres qui dansaient sur le mur de la cabane.

— J'appelle ça le malaise rampant. Vous voyez de quoi je parle ? Il s'agit d'une sensation bizarre. La sensation que les choses ne sont pas à leur place. Que de terribles secrets se cachent sous les apparences.

La flamme de la lanterne vacilla et faillit s'éteindre. Il leva les yeux vers le toit criblé de gouttes de pluie. Une bouffée de vent s'engouffra dans la hutte, apportant avec elle les odeurs humides de la jungle.

— C'est bien ce que vous ressentez, n'est-ce pas ?

— Nous sommes victimes d'un certain nombre de coïncidences, de petits événements qui ne peuvent être mis sur le compte du hasard, intervint Guy. Comme si l'on déroulait devant nous un chemin que nous nous bornons à suivre.

Andersen acquiesça.

— Nous avons tous à suivre des chemins tout tracés. Et nous choisissons en général le plus facile. C'est quand nous nous égarons que ça devient dangereux.

Il sourit.

— Vous savez, je pourrais être en ce moment chez moi, dans ma maison, à Stockholm, en train de boire un café et d'engraisser en me gavant de sucreries. Mais j'ai choisi de rester ici.

— Et vous vous êtes égaré ? demanda Willy.

— Je ne crains pas pour ma vie, si c'est ce que vous me demandez. Il est vrai que vous amener ici représentait un gros risque, mais Nora pense que le moment est venu.

— C'est donc elle qui a pris la décision ?

Il acquiesça.

— Elle ne voulait pas que vous ratiez vos retrouvailles. Vous n'aurez sans doute pas une deuxième chance.

Willy fronça les sourcils.

— Vous avez bien dit *retrouvailles* ?

Le Dr Andersen soutint son regard. Puis il hocha lentement la tête.

Willy voulut parler, mais elle resta sans voix. La force de ce mot la réduisait au silence.

*Ainsi, son père était en vie.*

Guy décida de parler à sa place.

— Où est-il ? demanda-t-il.

— Dans un village, au nord-ouest de l'endroit où nous nous trouvons.

— Il est prisonnier ?

— Non. Il y vit. En tant qu'invité. En tant qu'ami.

— On ne le retient pas contre sa volonté ?

— Pas depuis que la guerre est finie.

Andersen jeta un coup d'œil en direction de Willy qui restait étrangement silencieuse.

— Je conçois que vous ayez du mal à l'accepter, mademoiselle Maitland, mais certains Américains ont trouvé le bonheur dans ce pays.

Elle le contempla d'un air stupéfait.

— Je ne comprends pas... Il est vivant... Il aurait pu rentrer...

— Beaucoup d'hommes ne sont pas rentrés.

— Mais lui avait le choix !

— Il avait aussi de bonnes raisons de rester, croyez-moi.

Elle laissa échapper un cri de douleur qui parut flotter dans la pièce. Pendant un instant, les deux hommes se turent. Puis Andersen se leva.

— Votre père vous expliquera tout cela lui-même, dit-il en se dirigeant vers la porte.

— Pourquoi n'est-il pas venu jusqu'ici ?

— Parce que ce n'est pas si simple, mademoiselle. Il fallait choisir l'endroit, le moment...

— Quand le verrai-je ?

Le Dr Andersen hésita.

— Cela dépend.

— Cela dépend de quoi ?

Il détourna le regard.

— De son désir de vous voir, mademoiselle.

\* \* \*

Longtemps après le départ d'Andersen, Willy resta sur le seuil à contempler le rideau de pluie.

— Pourquoi mon père refuserait-il de me voir ? gémit-elle.

Guy se glissa silencieusement derrière elle et la prit par les épaules.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

— Willy, ça suffit.

Elle se tourna vers lui et pressa son visage contre son torse.

— C'était donc si terrible d'être mon père ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que non.

— Il faut croire que oui. Qu'il était malheureux.

— Tu n'étais qu'une enfant, Willy. Tu n'es responsable de rien. Il arrive que les hommes changent... Qu'ils aient besoin de...

— Pourquoi ? pleurnicha-t-elle.

— Tous les hommes ne partent pas, dit-il. Certains restent, pour le meilleur et pour le pire.

Il l'attira doucement vers la paillasse. Sous la moustiquaire, il la prit dans ses bras — une étreinte consolatrice qui n'avait rien de passionnel, et c'était bien. Aussi bien que tout à l'heure, quand ils avaient fait l'amour. Mais elle ne put s'empêcher de se demander, tout en se blottissant contre lui, à quel moment il changerait lui aussi, à quel moment il la quitterait.

Cela lui fit terriblement mal de penser que cet instant délicieux et magique où ils mêlaient leurs corps, leur chaleur et leurs âmes, ne durerait pas. Elle allait souffrir. Elle se demanda si elle le supporterait.

Dehors, les feuilles s'entrechoquaient.

Il plut toute la nuit.

\* \* \*

A l'aube, une Jeep apparut.

— Je ne prends que la femme, insista le chauffeur vietnamien en barrant le chemin à Guy.

Il montra du doigt la cabane.

— Toi, le GI, tu restes ici.

— Elle ne va nulle part sans moi, rétorqua Guy.

— On m'a dit seulement la femme.

— Alors elle ne part pas.

Les deux hommes se faisaient face en se défiant du regard. Le

chauffeur céda le premier. Il haussa les épaules et retourna vers sa Jeep.

— Très bien, fit-il. Je repars seul.

— Je t'en prie, Guy, intervint Willy. Accepte de m'attendre ici. Tout se passera bien.

— Je n'aime pas la tournure que prennent les événements.

Elle jeta un coup d'œil du côté de l'homme qui s'était installé derrière le volant et mettait le moteur en marche.

— Je n'ai pas le choix, dit-elle.

Et elle grimpa à ses côtés.

Le chauffeur ôta le frein à main et fit demi-tour. Tandis qu'ils s'éloignaient, Willy regarda par-dessus son épaule. Planté au milieu des arbres, Guy lui criait quelque chose. Il lui sembla qu'il l'appelait. Puis il fut avalé par la jungle.

Elle reporta son attention sur la route — ou plutôt sur la piste qui tenait lieu de route —, un chemin boueux, à peine tracé dans la forêt. Les branches fouettaient le pare-brise, et l'eau des feuilles éclaboussait leurs visages.

— C'est loin ? demanda-t-elle.

Le chauffeur ne répondit pas.

— Où allons-nous ? insista-t-elle.

Cette fois encore, il se tut. Elle se résigna à attendre en silence et s'adossa à son siège.

Au bout de quelques kilomètres de jungle, le chemin s'effaça, et ils durent stopper devant le mur de végétation formé par la jungle. Le chauffeur coupa le moteur. Quelques rayons de soleil parvenaient à percer l'épaisse canopée qui les dominait. Seul le cri d'un oiseau isolé rompait le silence.

Le chauffeur descendit de la Jeep et fit le tour de la voiture. Willy le regarda soulever une bâche de camouflage posée sur le siège arrière. Puis elle vit une lame scintiller brièvement. L'homme venait de sortir une machette.

Il se tourna vers elle. Pendant quelques secondes, leurs regards se croisèrent par-dessus la lame de l'outil. Puis elle crut déceler une lueur amusée dans ses yeux.

— Nous marchons, à présent, dit-il.

La gorge nouée, elle ne put qu'acquiescer d'un signe de tête, puis elle descendit de la Jeep et le suivit.

Ils progressaient en silence au milieu des arbres, avec les sifflements et les coups de la machette pour rythmer leur marche. Les lianes pendaient des arbres comme des suaires, des nuées de moustiques s'élevaient des poches d'eau stagnante. L'homme avançait régulièrement, sans s'arrêter, en se fondant dans la végétation comme

un fantôme. Willy trébuchait à chaque pas dans l'enchevêtrement des racines, et elle avait du mal à ne pas perdre de vue la chemise sale de son guide.

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre qu'il ne servait à rien de chasser les moustiques ; elle décida de les laisser se servir, puisque la cause était perdue d'avance. Elle avait juste la force de se concentrer sur l'acte d'avancer, de mettre un pied devant l'autre. Elle se mouvait dans une sorte de vide éternel, où les distances étaient mesurées par l'espace entre deux arbres, par la taille de ses enjambées.

Quand ils s'arrêtèrent enfin, elle titubait d'épuisement. Vaincue, elle s'adossa à l'arbre le plus proche et attendit les ordres.

— Vous ne bougez pas d'ici, dit-il.

Elle leva les yeux vers lui, sans comprendre.

— Mais que...?

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Il avait déjà tourné le dos et s'enfonçait dans la jungle.

— Attendez ! cria-t-elle. Vous n'allez pas me laisser ici !

Il continua d'avancer sans répondre.

— Mais dites-moi au moins où je suis ! hurla-t-elle.

Il s'arrêta et jeta un regard vers elle, par-dessus son épaule.

— Où suis-je ? répéta-t-elle plus calmement. Comment se nomme cet endroit ?

— Nous sommes à l'endroit où nous l'avons trouvé, répondit l'homme.

Puis il disparut au milieu des arbres.

Elle tourna sur elle-même, désespérée, en scrutant la jungle. Quelqu'un allait venir, sûrement... Mais elle ne vit personne.

Les derniers mots de l'homme ne cessaient de résonner dans sa tête.

*C'est l'endroit où nous l'avons trouvé.*

— Qui ? hurla-t-elle.

Elle leva les yeux vers l'enchevêtrement de branches au-delà duquel on devinait à peine le ciel. Ce fut à cet instant qu'elle aperçut la monstrueuse silhouette qui dépassait des arbres comme un aileron de requin.

La queue d'un avion...



## 12.

A mesure qu'elle s'en approchait, Willy discernait peu à peu, sous le camouflage de lianes, de branches et de sous-bois, les débris de ce qui avait été autrefois un avion.

Les plantes grimpantes serpentaient sur le métal déchiqueté. Les montants du fuselage se dressaient vers le ciel, aussi nus et pâles que le squelette décoloré d'un animal. Elle s'arrêta pour scruter la queue au-dessus d'elle. La rouille et la pourriture de la forêt tropicale avaient fait leur travail. Le modèle de l'avion était indéchiffrable, mais on pouvait deviner le numéro de série : 5410.

Il s'agissait bien du vol Air America 5078 parti de Vientiane, au Laos, et disparu dans la jungle du Nord-Viêt-nam.

Dans le silence de la forêt, elle inclina la tête. Un mince rai de soleil perça les branchages et vint danser à ses pieds. Autour d'elle, les arbres se dressaient comme les murs d'une cathédrale. La carcasse rouillée de cet avion, comme un autel dédié à la guerre, paraissait à sa place dans cette jungle sauvage.

Les yeux pleins de larmes, Willy s'obligea à détourner les yeux du numéro de série de l'avion et étudia le fuselage — ou plutôt ce qu'il en restait. Une grande partie de la carlingue avait brûlé ou rouillé, ne laissant qu'un morceau de sol et quelques montants branlants. Les ailes étaient absentes ; l'avion avait dû les perdre au moment de l'impact.

Elle se décida à avancer lentement vers les débris du cockpit inondé de soleil. Le tableau de bord n'était plus qu'un fatras de fils carbonisés qui pendaient lamentablement des trous où se trouvaient autrefois les instruments de navigation. Le regard de Willy glissa vers la cloison criblée de balles. Elle caressa du bout de l'index le métal ravagé, puis s'en écarta lentement.

— Il ne reste plus grand-chose de ce coucou, mais je crois qu'on peut dire la même chose de moi, fit une voix derrière elle.

Willy fit volte-face. Puis elle se figea.

Un homme en guenilles sortait de la forêt et avançait vers elle. Elle reconnut sa démarche et son allure. Mais pas son visage.

Son visage...

Il n'avait ni oreilles ni sourcils ni nez. Ce qui restait de ses cheveux poussait en mèches tourmentées. Il fit halte à quelques mètres d'elle, comme s'il avait peur de l'approcher.

Ils se contemplèrent sans un mot. Sans doute n'osaient-ils pas parler.

— Tu es devenue une adulte, dit-il enfin.

— Oui, répondit-elle en se raclant la gorge. Je crois bien que oui.

— Tu es belle, Willy, vraiment belle. Tu es mariée ?

— Non.

— Tu devrais.

— Mais je ne le suis pas.

Il y eut un silence gêné, et ils baissèrent tous deux les yeux, puis se regardèrent de nouveau comme deux étrangers qui cherchent un terrain d'entente.

— Comment va ta mère ? demanda-t-il enfin d'une petite voix.

Willy battit des paupières pour lutter contre les larmes.

— Elle... elle est mourante.

Le silence navré de son père lui fit l'effet d'une juste rétribution.

— Le cancer, poursuivit-elle. Ça faisait des mois que je lui disais de consulter un médecin, mais tu la connais. Elle ne pense jamais à elle. Elle ne prend jamais le temps de...

Sa voix se brisa.

— Je l'ignorais, murmura Bill Maitland.

— Bien sûr que tu l'ignorais, puisque tu étais mort.

Elle leva les yeux vers le ciel et éclata brusquement d'un rire amer qui résonna étrangement au milieu de la quiétude des arbres.

— Tu n'as jamais songé à nous écrire ? Une petite lettre, depuis ta tombe...

— Ça n'aurait fait que vous rendre les choses encore plus difficiles.

— Plus difficiles ? Je ne vois pas comment...

— Il me semblait que si je ne donnais plus signe de vie, Ann me croirait mort et se sentirait autorisée à refaire sa vie. A trouver un autre homme. Un homme meilleur que moi.

— Mais elle ne l'a pas fait. Elle n'a même pas essayé. Elle n'a jamais cessé de penser à toi.

— Je croyais qu'elle finirait par m'oublier, par passer à autre chose.

— Tu t'es trompé...

Il baissa la tête.

— Je suis désolé, Wilone.

Ils se turent.

— Moi aussi, je suis désolée, répondit-elle enfin.

Un oiseau chanta dans les arbres, et les douces notes de son chant rompirent le silence qui s'était installé entre eux.

— Que t'est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— Tu parles de ça ? fit-il en montrant son visage.

— Je parle de tout.

— De tout..., répéta-t-il.

Puis il rit en levant le visage vers les branchages au-dessus d'eux.

— Par quoi vais-je commencer ? murmura-t-il en marchant en rond au milieu des arbres, comme un homme qui cherche son chemin.

Il s'arrêta enfin non loin du fuselage et contempla les restes déchiquetés de l'avion.

— C'est drôle, fit-il. Je n'ai pas perdu conscience. Quand l'appareil a touché les arbres et que tout s'est déchiré autour de moi, j'ai pensé : « Quand vais-je voir le paradis... ou l'enfer... ? » Et puis, brusquement, tout s'est enflammé. Là, je me suis dit que j'avais la réponse à ma question. Que l'éternité, c'était ça.

Il se tut et poussa un long soupir.

— On m'a trouvé à quelques mètres d'ici, je me traînais comme je pouvais dans la jungle. J'avais le visage brûlé, mais je ne me souviens pas d'avoir souffert, à ce moment-là.

Il baissa les yeux vers ses mains couvertes de cicatrices.

— La douleur est venue plus tard. Quand ils ont voulu nettoyer les plaies, et quand ma sensibilité est revenue. Je leur ai crié de me laisser mourir, mais ils ne m'ont pas écouté. Sans doute pensaient-ils que j'avais de la valeur.

— Parce que tu étais Américain ?

— Parce que j'étais un pilote. Parce qu'on pouvait me soutirer des informations, m'échanger. Peut-être aussi parce que j'étais susceptible de diffuser la propagande du parti une fois rentré chez moi.

— Ils... Ils t'ont fait du mal ?

Il secoua la tête.

— Ils ont probablement pensé que j'en avais suffisamment bavé comme ça. Ils ont cherché à me rallier à leur cause, mais en douceur. Je me souviens de discussions sans fin pendant ma convalescence. Au début, je me suis juré que je ne laisserai pas l'ennemi me laver le cerveau. Mais j'étais affaibli, loin de chez moi. Et ils disaient tant de choses que je ne savais pas contrer leurs arguments. Au bout de quelque temps... Au bout de quelque temps, j'ai commencé à me dire qu'ils n'avaient pas tort sur toute la ligne. Ce pays leur appartenait, et nous, nous étions les intrus. Il était légitime qu'ils se défendent.

Il laissa échapper un soupir.

— Je ne sais plus comment ça s'est produit... Je sais que ça ne

paraît pas très convaincant aujourd'hui, mais dans le contexte... Je n'en pouvais plus de lutter, j'étais fatigué, fatigué d'argumenter, fatigué d'expliquer ce que je faisais ici, fatigué de défendre Dieu seul savait quoi, au fond. Cela m'a paru plus commode d'abonder dans leur sens. Et au bout d'un moment, j'ai fini par croire ce qu'ils me disaient.

Il baissa les yeux.

— Certains penseront que cela fait de moi un traître.

— Certains, mais pas moi.

Il se tut.

— Pourquoi n'es-tu pas rentré après la guerre ? demanda-t-elle.

— Regarde-moi, Willy... Qui aurait souhaité mon retour ?

— Maman et moi, nous le souhaitions.

— Vous ignoriez que j'étais devenu un monstre.

Il éclata d'un rire caverneux.

— Tout le monde m'aurait montré du doigt. On aurait murmuré sur mon passage... Tu aurais voulu d'un père défiguré ? Et ta mère, tu crois qu'elle aurait été heureuse ? Avec un mari sans sourcils et sans nez ?

Il secoua la tête.

— Ann était si belle... Non... Je ne pouvais pas rentrer dans cet état.

— Mais qu'est-ce que tu as, ici ? Regarde-toi. Tu es vêtu de haillons, maigre comme un clou... Tu as l'air affamé, malade...

— Je mange la même chose que les autres, et ça me suffit largement pour survivre. Quant aux vêtements...

Il tira sur le chiffon qui lui tenait lieu de chemise.

— C'est devenu le cadet de mes soucis.

— Tu as abandonné ta famille.

— J'en ai fondé une autre, Willy.

Elle le contempla d'un œil effaré.

— J'ai une femme. Elle s'appelle Lan. Nous avons des enfants. Une petite fille qui est encore un bébé, et deux garçons, de huit et dix ans. Je leur ai appris l'anglais... Et aussi un peu de français.

— Mais nous, nous t'attendions dans ton pays.

— Ma place était désormais ici. Avec Lan. Elle m'a sauvé la vie, Willy. Elle m'a soigné. Elle m'a permis de surmonter les infections, la fièvre, la douleur.

— Tu disais que tu les avais suppliés de te laisser mourir.

— Lan m'a redonné le goût de vivre.

Willy contempla cet homme qui n'avait plus qu'une moitié de visage, cet homme qu'elle avait autrefois appelé papa. Ses yeux sans cils la fixaient courageusement, attendant son verdict.

Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas le droit de le juger. Elle, elle avait toujours un visage, la possibilité de vivre une vie normale.

Elle détourna le regard.

— Que dois-je dire à maman ? murmura-t-elle.

— Je ne sais pas. Rien ne t'oblige à lui dire la vérité.

— Mais elle a le droit de savoir.

— Il serait plus charitable de la laisser dans l'ignorance.

— Plus charitable pour qui ? Pour elle, ou pour toi ?

Il baissa les yeux vers ses pieds sales, chaussés de vagues pantoufles.

— Je suppose que je mérite ta colère. Mais sache que j'ai fait ce que j'ai pu pour vous aider, pour que vous vous en sortiez. Je vous ai envoyé de l'argent. Vingt ou trente mille dollars, je ne sais plus. Vous les avez reçus, n'est-ce pas ?

— Oui. Sans savoir d'où ils venaient.

— Vous n'étiez pas supposées savoir. Nora Walker s'est chargée de faire transiter cette somme par une banque de Bangkok. C'était tout ce que je possédais. Tout ce qui restait de l'or que je transportais.

Elle lui jeta un regard surpris et vit qu'il fixait le fuselage.

— Je l'ignorais, quand j'ai décollé. C'était la règle, à Air America. On ne posait pas de questions sur la cargaison, on se contentait de voler. Mais après l'accident, quand je suis sorti de l'épave en flammes, j'ai vu les lingots d'or épars. C'était dingue. J'étais là, le visage à moitié brûlé, à contempler tout cet or en me répétant que, putain, si je m'en sortais, je serais riche.

Il rit, comme s'il était brusquement frappé de l'absurdité de cette image : un homme défiguré se réjouissant d'être riche au milieu des cendres de son avion.

— J'ai pris le temps d'enterrer une partie des lingots et d'en dissimuler une autre dans la végétation. Je me disais que, si j'étais fait prisonnier, cette fortune me permettrait de monnayer ma libération.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Il détourna le regard du côté des arbres.

— Des soldats du Nord-Viêt-nam ont fini par me trouver. Ils ont mis la main sur la plupart des lingots.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas ça qui t'a empêché de rentrer, protesta-t-elle. Tu n'as jamais pensé à nous ?

— Je n'ai jamais cessé de penser à vous, tu veux dire. Après la guerre, quand toute cette folie a pris fin, je suis revenu ici pour déterrer ce qui restait, ce qu'ils n'avaient pas trouvé. Et j'ai demandé à Nora de s'occuper de vous le faire parvenir.

Il regarda Willy droit dans les yeux.

— Tu ne comprends donc pas ? Je ne vous ai jamais oubliées...

Il se tut, et sa voix devint un murmure.

— Je ne pouvais pas rentrer, tout simplement.

Des branches s'agitèrent au-dessus d'eux, et quelques feuilles tombèrent lentement, comme une douce pluie verte.

Il se détourna et s'éloigna de quelques pas, la tête basse.

— Je suppose que tu veux rentrer à Hanoi, à présent. Je vais te renvoyer ton guide...

— Papa ?

Il s'arrêta net, mais sans oser se retourner.

— Tes garçons... Tu as bien dit qu'ils comprenaient l'anglais ?

Il acquiesça.

Elle hésita.

— Dans ce cas, nous pourrions faire connaissance... s'ils ont envie, bien sûr.

Il s'essuya subrepticement les yeux du revers de la main et se tourna vers elle en souriant. Puis il la prit dans ses bras.

\* \* \*

Cela faisait bien trop longtemps qu'elle était partie.

Trois heures s'étaient déjà écoulées, et Guy était rongé d'inquiétude. Ce n'était pas normal. Son instinct le lui disait. Il avait le sentiment d'une catastrophe imminente, et il se sentait impuissant. Une dizaine d'images lui traversèrent l'esprit, toutes plus atroces les unes que les autres. Willy l'appelant au secours. Willy mourante. Le cadavre de Willy dans la jungle. Quand il entendit enfin gronder le moteur de la Jeep, il était au bord de la panique.

Le Dr Andersen se trouvait au volant.

— Bonjour, monsieur Barnard, fit-il d'un ton chaleureux tandis que Guy s'approchait à grands pas du véhicule.

— Où est-elle ?

— Soyez sans crainte. Elle est saine et sauve. En sécurité.

— Prouvez-le.

Andersen ouvrit la portière et lui fit signe de monter à côté de lui.

— Je vais vous conduire jusqu'à elle, dit-il.

Guy obéit et claqua la portière.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— C'est une longue route, répondit simplement le médecin en enclenchant une vitesse pour faire demi-tour et repartir dans les traces de ses propres pneus. Soyez patient.

Les pluies de la nuit avaient trempé le chemin, et la végétation se

refermait sur eux, proche, étouffante. Guy aurait été incapable de dire s'ils avaient parcouru quelques kilomètres ou des dizaines de kilomètres, tant il était difficile d'évaluer les distances d'une route dans la jungle. Andersen s'arrêta enfin, mais Guy ne remarqua rien qui aurait pu justifier cet arrêt. Pourtant, une fois descendu de la Jeep, il aperçut un petit chemin qui s'enfonçait entre les arbres.

— Nous continuons à pied, expliqua Andersen tout en ramassant des branches mortes et feuillues.

— Pourquoi ce camouflage ? demanda Guy en voyant qu'Andersen dissimulait la Jeep.

— Pour protéger le village.

— Le protéger de quoi ?

Andersen fouilla sous la bâche du siège arrière et en sortit un AK-47 qu'il passa en bandoulière d'un geste tout à fait naturel.

— De tout, répondit-il seulement en s'enfonçant dans la forêt.

Le chemin progressait dans un monde obscur de grands arbres et de lianes. Guy suivait Andersen sans un mot. Il ne voyait que son dos et ce fusil. C'était étrange d'avoir pour guide, dans cet univers hostile, un médecin armé comme un soldat. Il se demanda qui étaient les ennemis d'Andersen.

L'odeur de la végétation en putréfaction et de la boue qui séchait au soleil n'était que trop familière à Guy. Il se souvint que les GI's avaient coutume de dire que la jungle puait la mort et, tous les sens en alerte, il adopta d'instinct la démarche silencieuse et glissée des soldats. A présent, le craquement d'une branche sous les pieds d'Andersen résonnait comme un coup de feu.

Soudain, il entendit des rires d'enfants. Puis le bruit d'un torrent et les pleurs d'un bébé.

Andersen avançait dans la direction de ces bruits et, quand il écarta le dernier rideau de branches qui les séparait du village, Guy vit apparaître un cercle de huttes installées sous un immense bosquet d'arbres. Au centre, les gamins jouaient au ballon avec une pierre. Ils se figèrent en voyant Guy sortir de la jungle. Une petite fille poussa un cri alarmé et, aussitôt, une douzaine d'adultes sortirent des habitations.

Puis Guy vit apparaître une silhouette familière. Willy... Quand elle avança vers lui, il eut le désir soudain de la serrer contre lui et de l'embrasser, là, devant tout le village, devant le monde entier. Mais il demeura pétrifié et contempla sans bouger son visage souriant.

— Je l'ai trouvé, dit-elle simplement.

Il secoua la tête.

— Pardon ?

— Mon père. Je l'ai trouvé. Il vit ici, dans ce village.

Guy jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Willy. Un homme apparaissait sur le seuil de la hutte dont elle venait de sortir. Un homme sans oreilles, sans sourcils... L'affreuse apparition leva une main pour le saluer. Il lui manquait le petit doigt.

— Bienvenue à Na Co, monsieur Barnard, fit William Maitland en souriant.

\* \* \*

La Jeep du Dr Andersen n'avait pas été difficile à trouver. Une chance pour Siang qu'il soit tombé des cordes la veille... Sans les traînées creusées dans la boue par les roues de la voiture, il n'aurait sans doute jamais réussi à suivre sa piste.

Il écarta les branches et jeta un bref coup d'œil à l'intérieur du véhicule. Sur le siège arrière, sous une bâche de camouflage, il trouva un pichet d'eau, quelques vieux outils, et un carnet de notes aux pages jaunies, rempli d'une écriture hâtive.

Sur la première page, celui à qui il appartenait avait écrit son nom : « Dr Andersen ».

Siang abandonna la Jeep et tenta de percer du regard le mur de la jungle. Il ne lui fallut que quelques secondes pour repérer des traces de pas. Celles de deux hommes. Le Dr Andersen et Guy Barnard, probablement. Il les suivit pendant quelques mètres et constata qu'elles menaient à un chemin. Un chemin qui indiquait la direction du village de Na Co.

Il retourna à la limousine où attendait l'Américain.

— Ils sont entrés dans la jungle, dit-il. Et ils ont suivi un chemin.

— Vous êtes sûr qu'il s'agissait bien d'eux ?

Siang acquiesça.

— La Jeep est celle du Dr Andersen.

— Il y a de nombreux villages dans cette jungle, mais de là, ils vont sûrement à Na Co, fit l'Américain. Je veux que nos hommes soient sur place ce soir.

— Si vite ?

— Ils sont prêts à partir.

L'équipe de mercenaires réunie en Thaïlande attendait depuis deux jours. Quinze hommes armés d'un équipement léger, mais ultra sophistiqué, qui se mettraient en route sans poser de questions, dès qu'ils recevraient l'ordre de partir.

— Dites-leur que nous aurons besoin des chiens, précisa l'Américain. Je veux être sûr que personne n'en réchappera. Tout le village doit disparaître.

Siang marqua un temps d'arrêt.



— Les enfants aussi ?

— Mieux vaut ne pas laisser d'orphelins.

L'idée de massacrer les enfants déplut à Siang, mais il s'abstint de tout commentaire. Il savait qu'il était inutile de lutter contre la nécessité. Ou de s'opposer au pouvoir.

— Il y a une radio, dans cette Jeep ? demanda l'Américain.

— Oui.

— Arrachez-la.

— Andersen va s'en apercevoir.

— Andersen ne s'apercevra de rien.

Siang comprit aussitôt et hocha docilement la tête.

L'homme se mit au volant de la limousine et partit pour le point de rendez-vous qui se situait à environ deux kilomètres de là. Siang attendit que la voiture disparaisse, puis il retourna en courant vers la Jeep, arracha la radio au tableau de bord qu'il fracassa dans la foulée, pour faire bonne mesure. Puis il alla s'asseoir à l'ombre d'un arbre et ferma les yeux pour se reposer.

Bientôt, l'équipe de mercenaires serait là. Il n'avait pas le droit de s'apitoyer sur le sort des victimes. Les femmes et les enfants y passeraient, et cette tuerie ne serait qu'une lointaine conséquence de la guerre. Il avait appris à accepter l'existence de victimes innocentes. Pour viser et tirer, il fallait avoir l'esprit clair, ne pas se laisser envahir par des émotions parasites.

La victoire était à ce prix.

\* \* \*

— Vous croyez qu'elle sait dans quoi elle a mis les pieds ? demanda Bill Maitland.

— Je l'ignore, répondit Guy.

Guy se tenait sur le seuil et contemplait la cour jonchée de feuilles. Les enfants du village entouraient Willy en la pressant de questions, et leur adorable chahut le remplissait de mélancolie.

Il se tourna Bill Maitland.

— Moi-même, je ne suis pas certain d'évaluer clairement le danger, précisa-t-il.

— Elle m'a dit qu'il lui était arrivé des choses bizarres depuis son arrivée ici.

— Des choses bizarres ? Elle aurait pu se montrer plus précise et vous expliquer qu'il pleuvait des cadavres sur son chemin et que nous avons été suivis à chaque...

— Qui vous a suivis ?

— La police locale. Et peut-être des agents.

— Des agents de la CIA ?

— Je l'ignore. Ils ne se sont pas présentés.

Maitland se leva d'un bond et se mit à arpenter la hutte.

— S'ils vous ont suivis jusqu'ici...

— Qui craignez-vous ? La CIA ou la police locale ?

— S'il n'y avait qu'eux...

— Qui d'autre ?

— Je me méfie de tout le monde.

— C'est vague...

Maitland alla s'asseoir sur la paille qui lui servait de lit et se prit la tête dans les mains.

— Je voulais juste qu'on me laisse tranquille. La paix... Etait-ce trop demander ?

Guy contempla le crâne couvert de cicatrices en se demandant pourquoi cet homme ne lui inspirait aucune compassion. Bill Maitland était pitoyable, bien sûr, mais il ne pensait qu'à lui. Willy aurait mérité un meilleur père.

— Votre fille vous a trouvé, dit-il sèchement. On ne peut rien y changer. Vous ne pouvez pas revenir en arrière.

— Ce n'est pas ce que je souhaite, protesta Maitland. Je suis content qu'elle soit venue.

— Pourtant, vous ne lui avez pas donné signe de vie pendant des années.

— Je ne pouvais pas, rétorqua Maitland en levant vers Guy un regard douloureux. Je devais protéger ma nouvelle famille. Lan, les enfants...

— Pourquoi leur aurait-on fait du mal ? demanda Guy, étonné. Cela fait vingt ans, et vous avez toujours peur de la CIA. Pourquoi ? A quoi étiez-vous mêlé ?

— Je n'étais qu'un pion, rien de plus. Je pilotais les avions... Je me foutais pas mal de la cargaison.

— Quelle cargaison ? Des armes ? De la drogue ?

— Parfois.

— Parfois quoi ? Des armes ou de la drogue ?

— Les deux.

— Et à qui deviez-vous livrer ces armes ou cette drogue ? fit Guy d'une voix dure. De quel côté étiez-vous ?

Maitland se redressa.

— Je n'ai jamais rien vendu à l'ennemi ! s'écria-t-il. Je me contentais d'obéir aux ordres.

— Et quels étaient vos ordres, pour votre dernier vol ?

— Je devais amener mon passager à bon port.

— Intéressant... Et qui était ce passager ?

— On ne m'a pas donné son nom, figurez-vous. Je suppose qu'il

s'agissait d'un dignitaire du Laos. Et apparemment, quelqu'un avait décidé qu'il devait mourir.

Il se tut et avala sa salive.

— Ce ne sont pas les tirs ennemis qui ont descendu mon avion. Il y avait une bombe à bord. Une bombe que seuls des gars de chez nous avaient pu placer.

— Mais pourquoi ?

Il y eut un long silence. Puis Maitland se leva et marcha jusqu'au seuil pour balayer du regard le cercle de huttes.

— Je crois que nous allons réunir les anciens pour que vous écoutiez ce qu'ils ont à vous dire.

— Et que savent-ils ?

Maitland le regarda droit dans les yeux.

— Beaucoup de choses, monsieur Barnard.

\* \* \*

Le bébé de Lan pleurait dans un coin de la hutte. Elle le mit au sein et entonna une berceuse, tout en écoutant attentivement les voix qui murmuraient dans la pénombre.

Tout le village était présent. Willy ne comprenait pas un mot de ce qui se disait, mais elle pouvait lire la peur sur les visages.

Les trois anciens étaient assis au centre — deux hommes et une femme enveloppés par le nuage de fumée des bâtonnets d'encens. La femme tira sur sa cigarette tout en murmurant quelque chose en vietnamien. Elle montra le ciel, puis Maitland.

— Elle dit que l'heure n'était pas venue pour ton père de mourir, murmura Guy à Willy. Mais l'autre Américain et le Laotien n'ont pas survécu parce qu'ils avaient rendez-vous avec la mort.

Il se tut, visiblement fasciné par la litanie de la vieille femme dont la voix s'élevait en volutes, comme la fumée d'encens.

L'un des hommes prit ensuite la parole, d'une voix si basse qu'elle se fondait avec le murmure de l'assemblée.

— Il n'est pas d'accord, dit Guy. Il dit que ce n'est pas le destin qui a tué le Laotien.

La vieille femme secoua la tête avec véhémence, et il s'ensuivit un débat général pour déterminer les raisons de la mort du Laotien. Le vieil homme qui avait parlé en dernier se leva et marcha d'un pas traînant vers un coin de la hutte. Là, il souleva la natte de jonc qui recouvrait le sol en terre, épousseta de la main une couche de saleté et tira un ballot en tissu d'un trou dans le sol. De ses mains tremblantes, il écarta les pans déchirés du tissu et exhiba avec une sorte de dévotion l'objet qu'il contenait.

Dans l'ombre de la hutte, le scintillement de l'or était presque

éblouissant.

— C'est le médaillon, murmura Willy. Celui dont nous a parlé Lassiter.

— Celui que portait le Laotien, expliqua Bill Maitland.

Le vieil homme tendit le médaillon à Guy. Guy le saisit avec précaution. Le dessin qui y était gravé avait été en partie effacé par au moment de l'explosion, mais on distinguait encore le dragon à trois têtes montrant les crocs et sortant ses griffes — comme prêt à se battre.

Le vieil homme murmura quelques mots sur un ton plein de respect.

— Il n'avait vu ce médaillon qu'une seule fois auparavant, traduisit Maitland. Il y a longtemps, au Laos, au cou du prince Souvanna.

Guy poussa un soupir étouffé.

— Ce sont les armoiries royales. Ce passager...

— Ce passager était le demi-frère du roi, acheva Maitland à sa place. Le prince Lo Van.

Un murmure effrayé parcourut l'assemblée.

— Je ne comprends pas, fit Willy. Pourquoi la CIA aurait-elle voulu éliminer un prince du Laos ?

— Ça n'a aucun sens, renchérit Guy. Lo Van était neutre, et s'il penchait d'un côté, c'était plutôt vers nous. C'était aussi un leader honnête et droit. Avec notre soutien, il aurait pu s'imposer au Laos. Ce qui nous aurait permis de tirer notre épingle du jeu.

— C'est comme ça que c'était supposé se passer, fit Maitland. La cargaison d'or que je transportais lui appartenait, et nous devions la larguer avec lui au-dessus du Laos.

— Cet or devait lui servir à lever une armée ? demanda Willy.

— Exactement.

— Dans ce cas, pourquoi l'avoir assassiné ? Il était de notre côté et...

— Les types qui ont fait sauter l'avion n'étaient pas de notre côté, intervint Guy.

— Tu veux dire les communistes qui ont mis la bombe ?

— Non. Je pense que cette opération était orchestrée par quelqu'un de chez nous.

Pendant cet échange, les ancêtres s'étaient tus. Ils contemplaient leurs hôtes à la manière dont des professeurs auraient observé un débat d'élèves.

Puis la vieille femme reprit la parole, et Maitland se chargea de traduire.

— Pendant la guerre, certains d'entre nous ont combattu aux côtés du Pathet Lao, les communistes du Laos. Il n'y avait pas beaucoup

d'endroits où se cacher, nous dormions dans des grottes. Nous avions des jardins, des poulets, des cochons... Tout ce qui était nécessaire pour survivre. Une fois, j'ai entendu un avion Américain, alors j'ai pris mon fusil. Je m'apprêtais à tirer quand mon commandant de cellule m'a ordonné d'abaisser mon arme. Je me suis demandé pourquoi il autorisait un avion marqué du drapeau américain à atterrir. Nous avons déchargé cet avion qui contenait des caisses d'armes et de munitions. Puis nous l'avons chargé avec de l'opium. Des sacs et des sacs. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'un avion volé, mais quand le pilote est descendu, j'ai bien vu qu'il n'était ni Vietnamien ni Laotien. Il vous ressemblait. C'était un Américain. »

— Friar Tuck, murmura Guy. Le traître recherché par la CIA.

La vieille femme les fixa de ses yeux sombres et indéchiffrables.

— Je l'ai vu aussi, intervint Maitland. J'étais prisonnier dans un camp à l'ouest d'ici quand il a atterri pour un échange. Tout le pays n'était qu'une vaste usine d'opium. Les trafiquants profitaient de la guerre pour masquer leur trafic. C'était pratique. Je pense que c'est pour ça que Lo Van dérangeait. Pour certains, il était préférable que la guerre continue.

— Qui d'autre a vu le visage de ce pilote ? demanda Guy en s'adressant à la cantonade. Qui se souvient à quoi il ressemblait ?

Un homme et une femme levèrent lentement la main. Il y en avait peut-être d'autres, trop craintifs pour se manifester.

— Dans ce camp, nous étions quatre prisonniers, poursuivit Maitland. Les trois autres ont vu ce pilote, comme moi. Et pour autant que je sache, aucun d'eux n'est reparti vivant au pays.

Les bâtons d'encens étaient consumés, mais la fumée flottait encore dans la hutte. Tout le monde se taisait, même les enfants.

« C'est de cet homme que vous avez peur, songea Willy en contemplant les visages rassemblés en cercle. Après tant d'années, cette guerre pèse encore sur vos vies. »

*Et sur la mienne.*

\* \* \*

— Rentrez avec nous, Maitland, insista Guy. Rentrez et racontez votre histoire. C'est le seul moyen pour vous de redevenir un homme libre.

Maitland se tenait sur le seuil de sa hutte et contemplait les enfants qui jouaient dans la cour.

— Guy a raison, renchérit Willy. Tu ne peux pas passer ta vie à te cacher. Il est temps de sortir de ce cercle infernal.

Maitland se tourna vers elle et lui jeta un regard mauvais.

— Et Lan ? Les enfants ? Si je quitte ce pays, je ne suis pas sûr que les Vietnamiens me laisseront revenir.

— C'est un risque que vous devez courir, fit Guy.

— Vous me demandez de jouer les héros ? dit Maitland en secouant la tête. Laissez-moi vous dire quelque chose, Barnard : les vrais héros ne sont pas ceux qui prennent des risques stupides, mais ceux qui restent à leur place. Ils mènent peut-être une vie casanière et ennuyeuse. Leur femme et leur marmaille leur tapent parfois sur les nerfs. Mais ils tiennent bon.

Il jeta un regard entendu en direction de Willy, puis ses yeux revinrent se poser sur Guy.

— Croyez-moi, j'ai commis suffisamment d'erreurs pour le savoir.

Il soupira et s'adressa à Willy.

— Ce soir, vous rentrerez à Hanoi. Et toi, Willy, tu vas reprendre le cours de ta vie.

— A condition qu'on la laisse vivre, fit remarquer Guy.

Maitland se tut.

— Vous évaluez ses chances à combien ? demanda Guy. Vous y avez réfléchi ? Vous croyez qu'ils vont la laisser repartir avec tout ce qu'elle sait ?

— Je ne changerai pas d'avis ! explosa Bill Maitland. Et peu m'importe que vous me traitiez de lâche. Cette fois, je ne quitterai pas ma famille.

Il sortit de la hutte, et ils le regardèrent traverser la cour pour rejoindre Lan, installée sous les arbres. Elle lui sourit et lui tendit le bébé. Il demeura un long moment assis à l'ombre, à bercer sa petite fille, en la serrant contre lui, comme s'il craignait qu'on la lui arrache.

« Tu tiens dans tes bras le plus grand trésor du monde, songea Willy. Tu serais fou de l'abandonner. »

— Nous devons absolument le faire changer d'avis, dit Guy. Nous devons le convaincre de rentrer avec nous.

Au même instant, Lan leva les yeux, et son regard rencontra celui de Willy.

— Il ne rentrera pas, Guy, répondit Willy. Sa place est ici.

— Mais il a aussi une famille aux Etats-Unis, protesta Guy.

— Ce n'est pas de cette famille-là qu'il a besoin, rétorqua-t-elle en appuyant la tête contre le mur de la hutte.

Une feuille tomba lentement des arbres, et un enfant aux fesses nues se précipita pour la ramasser.

— J'ai détesté cet homme pendant vingt ans, fit Willy d'un ton rêveur.

Elle soupira, puis sourit.

— Je crois qu'il est temps que je grandisse.

— Ce n'est pas normal... Andersen aurait dû revenir depuis longtemps.

Maitland se tenait à la lisière de la jungle et fixait l'endroit où le médecin avait garé sa Jeep quelques heures plus tôt. Les traces de ses pneus se dirigeaient vers le nord. Les branches qui lui avaient servi à camoufler son véhicule gisaient un peu plus loin. Mais la voiture n'était pas en vue.

Willy et Guy firent quelques pas sur le chemin. Eux aussi s'interrogeaient sur le retard du Dr Andersen.

— Il sait que vous l'attendez depuis une heure, reprit Maitland.

Guy shoota dans un caillou et le regarda disparaître dans les fourrés.

— On dirait que nous ne dormirons pas ce soir à Hanoi, commenta-t-il. Sans notre chauffeur, nous sommes coincés ici.

Il jeta un coup d'œil au ciel qui s'assombrissait déjà.

— Le soleil va bientôt se coucher, ajouta-t-il. Je crois que nous devrions retourner au village.

Maitland ne bougea pas. Il contemplait toujours le chemin.

— Il a peut-être un pneu crevé, proposa Willy. Ou il s'est trouvé à court d'essence. Mais peu importe, papa, on dirait bien que tu vas devoir nous supporter une nuit de plus.

Elle passa son bras sous celui de son père.

— Guy a raison, il est temps de rentrer.

— Pas encore.

Willy sourit.

— Tu es donc si pressé de te débarrasser de nous ?

— Pardon ?

Il se tourna vers elle.

— Non, bien sûr que non. C'est juste que...

Il fixa de nouveau le chemin.

— Ça me paraît vraiment bizarre.

Willy le contempla fixement. Elle se sentait soudain inquiète, elle aussi.

— Tu penses qu'il y a un problème ?

— S'il y a un problème, c'est regrettable. Car nous ne sommes pas préparés à y faire face, répondit Bill Maitland d'un air sombre.

— Que voulez-vous dire ? demanda Guy, inquiet.

— Nous possédons quelques armes en état de marche, des reliques de la guerre qui n'ont pas servi depuis vingt ans. Plus le fusil d'Andersen. Il nous l'a laissé aujourd'hui.

— Combien de munitions ? demanda Guy.

— Pas suffisamment pour...

Maitland s'interrompit brusquement et fit volte-face. Il venait d'entendre un bruit de moteur.

— Planquez-vous ! hurla Guy.

Il plongea avec Bill dans le feuillage pendant que Willy se réfugiait de l'autre côté du chemin pour se mettre à couvert dans le buisson le plus proche.

Elle atterrit dans la boue au moment où la Jeep apparaissait au tournant du chemin. A travers la végétation, elle vit que le véhicule transportait un groupe de soldats. Comme il s'approchait, elle s'enfonça un peu plus dans les branchages, sans s'inquiéter des épines qui lui déchiquetaient le visage. Elle se recroquevilla sur un lit de feuilles. Quelque chose courut sous sa main. Elle tressaillit et regarda instinctivement de quoi il s'agissait. Un gros scarabée... En le suivant des yeux elle remarqua une drôle d'agitation au milieu des branches... Le sol sur lequel elle était allongée paraissait frémir, lui aussi.

Bon sang... Elle se trouvait sur un nid de scarabées.

Elle retint un cri et roula sur le côté.

Une main humaine apparut brusquement à hauteur de ses yeux, à quelques centimètres d'elle. Les doigts étaient blancs comme de la craie et crispés dans une étrange position.

Elle aurait voulu crier, mais sa gorge nouée ne pouvait plus émettre le moindre son. Son regard glissa lentement vers le poignet, puis le bras, le torse, le visage...

Les yeux vides de Gunnel Andersen étaient fixés sur elle.



## 13.

La Jeep des soldats passa en faisant gronder son moteur.

Willy fourra son poing dans sa bouche et se mordit les phalanges jusqu'au sang pour étouffer un cri d'horreur. Dès que la Jeep disparut, elle se remit debout en chancelant et sortit de sa cachette en titubant.

— Il est mort ! hurla-t-elle.

Guy et son père apparurent aussitôt à ses côtés. Elle sentit le bras de Guy lui entourer la taille, pour l'arrimer à lui.

— De quoi parles-tu ? demanda-t-il.

— Andersen ! s'exclama-t-elle en désignant le feuillage.

Bill Maitland plongea au sol et écarta les branches.

— Seigneur ! murmura-t-il en apercevant le cadavre.

Willy eut l'impression que les arbres autour d'elle vacillaient, puis elle se laissa tomber à genoux. La jungle n'était plus qu'un lugubre kaléidoscope quand elle vomit dans la boue.

Elle entendit son père déclarer d'une voix étrange et sans timbre :

— On lui a tranché la gorge.

— Beau travail, murmura Guy. Très professionnel. On dirait qu'il est là depuis des heures.

Willy parvint à relever la tête.

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Bill Maitland lâcha les branches qui se refermèrent sur le corps.

— Pour l'empêcher de parler. Pour nous couper de...

Il s'arrêta net et se redressa d'un bond.

— Le village ! Je dois retourner là-bas !

— Papa ! protesta Willy. Attends...

Mais il avait déjà disparu dans la jungle.

Guy la saisit par le bras.

— Il faut partir d'ici, dit-il. Viens.

Elle le suivit, courant et trébuchant derrière lui sur le chemin. Le soleil se couchait, et elle remarqua à travers la végétation que le ciel avait pris une étrange couleur rouge sang.

Droit devant elle, elle entendit son père appeler :

— Lan ! Lan !

Quand elle sortit de la jungle, juste derrière Guy, une dizaine de villageois s'étaient déjà rassemblés et contemplaient Maitland qui serrait convulsivement sa femme dans ses bras.

— Ces gens doivent quitter le village ! hurla Guy. Maitland, expliquez-leur, pour l'amour du ciel ! Il faut partir au plus vite !

Maitland lâcha sa femme et se tourna vers Guy.

— Et où sommes-nous supposés nous réfugier ? Le village le plus proche se trouve à trente kilomètres d'ici. Il y a parmi nous des enfants et des personnes âgées...

Il montra une femme au ventre rebondi.

— Vous croyez qu'elle peut marcher trente kilomètres ? demanda-t-il d'un ton amer.

— Il le faudra, répondit Guy. Vous n'avez pas le choix.

Maitland lui tourna le dos, mais Guy le retint pour l'obliger à l'écouter.

— Réfléchissez, merde ! Ils ont tué Andersen. Vous êtes le suivant sur leur liste. Tout ceux qui sont ici en savent trop sur vous, à commencer par le fait que vous êtes en vie. Eux aussi sont sur la liste. Il y a bien dans cette jungle un endroit où nous pouvons tous nous réfugier !

Maitland se tourna vers un vieil homme et lui posa une question en vietnamien. L'ancêtre fronça les sourcils, puis indiqua le nord-est, vers les montagnes.

— Que dit-il ? demanda Willy.

— Il dit qu'à cinq kilomètres d'ici, il y a une grotte dans les montagnes qui peut nous servir de cachette. Elle a déjà servi... En d'autres temps... Pour d'autres guerres...

Il leva les yeux vers le ciel.

— Le soleil va bientôt se coucher. Nous devons partir tout de suite, avant qu'il fasse trop sombre pour traverser le fleuve.

Les villageois s'étaient déjà dispersés et s'occupaient à rassembler leurs affaires. Une longue expérience des guerres leur avait appris les réflexes nécessaires à la survie et l'importance de la rapidité.

La famille de Maitland ne mit que cinq minutes à se préparer. Lan dirigea le démantèlement de son foyer et leur fit emporter l'essentiel — les couvertures, la nourriture, la précieuse marmite qui servait à cuire le repas familial. Elle ne perdit pas de temps à parler, encore moins à pleurnicher sur son sort. Mais une fois dehors, elle s'autorisa un dernier regard en arrière, vers la hutte, et Willy vit couler sur sa joue une larme qu'elle essuya vivement du revers de la main avant de se mettre en route.

Les derniers rayons de soleil brillaient d'une pâle lueur à travers les branches, éclairant le chemin du groupe disparate qui progressait

dans la jungle. Willy dénombrâ vingt-quatre adultes, onze enfants, et trois bébés. Tous étaient terrorisés.

Ils avançaient sans bruit, d'un pas léger, aussi silencieux que des fantômes. Les enfants avaient compris l'urgence de la situation et ne prononçaient pas un mot. Ils s'arrêtèrent au bord d'une rivière tumultueuse. Un moulin à eau tournait dans le courant, prolongé par des tubes de bambou qui apportaient l'eau jusqu'à des canaux d'irrigation. L'eau était trop profonde pour que les plus petits traversent à pied, et les adultes durent les transporter. La manœuvre s'effectua dans le plus grand calme — et dans un silence absolu —, et le groupe au complet se retrouva bientôt sur l'autre rive. Là, ils reprirent leur marche, trempés et couverts de boue, en direction des montagnes.

La nuit tomba. A la lueur de la pleine lune, ils cheminèrent à travers un étrange paysage balayé par le vent et les ombres, et qui semblait rempli de la présence d'esprits bienveillants. Les enfants fatigués commençaient à tituber. Mais personne n'eut besoin de les encourager. La peur suffisait à les faire avancer.

Enfin, au pied de la montagne, ils firent une halte. Un mur de pierre immense, brillant d'un éclat argenté, se dressait au-dessus d'eux. Les trois anciens du village s'entretinrent tout bas à propos de la façon de procéder. Finalement, ce fut la femme qui prit la tête du groupe et leur montra le chemin sans la moindre hésitation, en dépit de l'obscurité. Elle les conduisit jusqu'à un escalier de pierre taillé dans la roche, lequel paraissait aboutir au bout de quelques marches à ce qui ressemblait à un gros buisson.

Un murmure de désarroi courut dans le groupe. Puis l'un des vieillards écarta les branches et brandit une lanterne. Derrière les branches, il y avait le vide, un trou si énorme et si profond qu'il y plongea le bras tout entier et que la flamme de sa lanterne sembla avalée par les ténèbres. Willy comprit qu'ils avaient trouvé l'entrée de la grotte.

Le vieillard donna l'exemple et entra. Pour ressortir aussitôt, précipitamment, chassé par une nuée d'ailes. Un rire nerveux secoua le groupe.

Des chauves-souris, songea Willy avec un frisson.

L'homme prit une profonde inspiration et disparut de nouveau dans la grotte. Quelques secondes plus tard, il appela ses compagnons.

Guy poussa Willy du coude.

— Avance. Nous entrons.

Elle avala sa salive.

— Ai-je le choix ?

— Non, murmura-t-il. Tu n'as pas le choix.

Le village était désert.

Siang fouilla les huttes une par une. Il souleva les paillasses et les nattes de sol, à la recherche des tunnels que l'on trouvait généralement dans les villages. En temps de paix, on les utilisait pour entreposer des vivres. En cas de guerre, ils servaient à se cacher ou à fuir. Il y avait bien des tunnels, mais ils étaient vides.

Furieux, Siang attrapa un pot en faïence et le fracassa sur le sol. Puis il sortit dans la cour rejoindre les hommes qui attendaient sous le clair de lune, le visage noirci par la peinture du camouflage.

Ils étaient quinze, tous des Américains, des professionnels endurcis et taillés comme des armoires, qui le dominaient d'une bonne tête. Ils étaient venus de Thaïlande, à une heure de vol. Comme il fallait s'y attendre, ils n'avaient eu aucun mal à passer à travers les larges mailles du filet de la défense aérienne laotienne, incapable de détecter et encore moins d'abattre un avion pénétrant leur territoire. On les avait largués à la frontière vietnamienne, et de là, il ne leur avait fallu que quatre heures de marche pour atteindre le point de rendez-vous. Une opération impeccablement réglée qui s'était déroulée sans anicroche.

Du moins, jusque-là.

— On dirait que nous arrivons trop tard, fit une voix.

Siang se tourna pour voir son client émerger de l'ombre — un géant au milieu d'arbres gigantesques.

— Ils n'ont que quelques heures d'avance sur nous, rétorqua Siang. Ils sont partis juste avant la tombée de la nuit. Nous avons trouvé leur repas du soir. Ils n'y ont pas touché.

— Ils n'ont pas pu aller bien loin. Pas avec les femmes et les enfants.

Le géant Américain se tourna vers les soldats.

— Et le prisonnier ? Il a parlé ?

— Pas un mot, répondit l'un des hommes en jetant à terre le villageois qu'ils avaient capturé à une quinzaine de kilomètres, tandis qu'il essayait de rejoindre Ban Dan en courant.

Les chiens s'étaient chargés de le rattraper. Les chiens de chasse étaient très utiles quand il ne fallait pas laisser derrière soi de survivants ou de témoins oculaires. Contre eux, le villageois n'avait eu aucune chance. A présent, il était agenouillé sur le sol, et ses cheveux noirs avaient des reflets argentés sous la lune.

— Faites-le parler, ordonna l'Américain.

— Inutile, grommela Siang. Ces gens du nord sont coriaces. Il ne nous dira rien.

L'un des soldats donna un coup de pied au prisonnier qui répondit

par une bordée d'injures.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda le soldat.

Siang eut l'air contrarié.

— Il dit que nous sommes maudits et que nous allons tous mourir.

Le soldat rit.

— Je ne crois pas à ces conneries de superstitions.

Siang jeta un coup d'œil autour de lui.

— Je suis certain qu'ils ont envoyé d'autres messagers pour chercher de l'aide. D'ici à demain matin...

— D'ici à demain matin, nous aurons terminé notre boulot et nous serons loin, coupa l'Américain.

— Nous aurons terminé si nous les trouvons, rétorqua Siang.

— Nous les trouverons. Ils sont trop nombreux pour passer inaperçus.

Il se tourna vers les soldats et leur cria un ordre.

— Je n'ai pas fait venir les chiens pour rien, lança-t-il à Siang.

\* \* \*

Une douzaine de bougies éclairaient la caverne de leur flamme vacillante. Le vent qui soufflait dehors en rafales agita la couverture qui pendait à l'entrée. A travers les ombres dansantes flottait un brouhaha étouffé de voix désespérées — le murmure d'un village assiégé. Les enfants rassemblaient des pierres et tressaient des plantes grimpantes. Les femmes taillaient des tiges de bambou pour confectionner des pièges. Seuls les bébés dormaient. Dehors, les hommes creusaient les trous qui accueilleraient les bambous — ils préparaient les pièges mortels que leurs ancêtres utilisaient depuis toujours pour se défendre contre l'ennemi. Dans la jungle, on ne remportait pas la victoire en usant de la force ou des armes, mais en se montrant plus rapide et plus rusé que l'assaillant.

On gagnait avec l'énergie du désespoir.

— Le cylindre est coincé, murmura Guy en examinant le canon d'un vieux revolver. On ne pourra tirer qu'un seul coup avec celui-là.

— Il ne reste que deux balles, ajouta Maitland.

— Autant dire que ça ne nous servira à rien, soupira Guy en rendant l'arme à Maitland. Excepté à se suicider.

Maitland soupesa le revolver pendant quelques instants, l'air songeur. Puis il se tourna vers sa femme et lui murmura quelques mots en vietnamien, avec une infinie douceur.

Lan contempla le revolver d'un air effrayé, puis, elle tendit le bras à regret pour le prendre, et le fit disparaître dans la pénombre.

Guy attrapa le fusil d'assaut d'Andersen et l'inspecta rapidement.

— Celui-là fonctionne parfaitement, conclut-il au bout de quelques secondes.

— Oui, rien ne vaut un bon AK-47, fit Maitland. Je me souviens d'en avoir tiré un de la boue, et il n'était même pas enrayé.

Guy ne put s'empêcher de rire.

— Nos ennemis fabriquent d'excellentes armes, n'est-ce pas ?

Il cessa de rire et regarda Willy qui s'approchait.

— Tu tiens le coup ? demanda-t-il.

— Nous avons taillé assez de pieux pour embrocher toute une armée, soupira-t-elle.

— Ce n'est pas suffisant, rétorqua Maitland.

Il jeta un coup d'œil du côté de l'entrée.

— C'est mon tour de creuser, dit-il.

— Je viens d'aller voir, fit Guy. Je crois qu'il y a assez de pièges devant la grotte.

— Ils ont quand même besoin d'un coup de main pour les autres.

— Ils savent ce qu'ils font, dit Guy. Nous ne ferions que les ralentir.

— C'est difficile à croire, intervint Willy.

— Quoi donc ?

— Que nous tiendrons des soldats en respect avec des lianes et des bambous.

— Ce n'est pas une première, fit Maitland. Les Viêts ont résisté à des unités entières avec cette technique. Et nous, nous n'avons pas une guerre à gagner. Il faut simplement que nous tenions le coup jusqu'à ce que les renforts arrivent. On peut compter sur les deux hommes que nous avons envoyé chercher de l'aide, ce sont d'excellents coureurs.

— Ça prendra combien de temps ?

— Le village le plus proche se trouve à une trentaine de kilomètres. S'ils possèdent une radio, nous devrions être secourus d'ici à demain midi.

Willy balaya la grotte du regard. Les enfants s'étaient endormis peu à peu, vaincus par la fatigue. Guy lui effleura le bras.

— Tu devrais te reposer, toi aussi, dit-il.

— Je ne peux pas dormir.

— Allonge-toi quand même. Obéis.

— Et vous deux ?

Guy enclencha un chargeur de munitions sur le AK-47.

— Nous, on monte la garde.

Elle fronça les sourcils.

— Tu ne penses tout de même pas qu'ils pourraient nous tomber dessus cette nuit ?

— Nous avons laissé des traces derrière nous.

— Ils seront incapables de les suivre dans le noir, protesta-t-elle.

— Ils ont peut-être avec eux un informateur local qui connaît l'existence de ces grottes. Nous avons trouvé notre chemin à la nuit tombée ; ils peuvent faire aussi bien que nous.

Maitland attrapa le fusil et le passa en bandoulière.

— Je prends le premier tour de garde avec Minh, Guy. En attendant, tâchez de dormir un peu.

Guy acquiesça.

— Je vous relève dans quelques heures.

Après le départ de Maitland, Willy contempla le groupe d'enfants endormis. Ses deux petits frères étaient parmi eux, recroquevillés sur un coin de couverture. Elle se sentit soudain inquiète pour ces deux innocents. Elle ne voulait pas qu'il leur arrive quoi que ce soit.

Un peu plus loin, deux vieilles femmes continuaient à tailler des bambous. Le raclement régulier de leur lame contre le bois fit frissonner Willy.

— J'ai peur, murmura-t-elle.

Guy acquiesça. Des ombres vacillaient sur son visage.

— Nous avons tous peur, dit-il.

— Je me sens responsable, insista Willy. Je n'arrête pas de penser que si je n'avais pas cherché à...

Il lui caressa le visage.

— C'est moi qui devrais me sentir fautif, soupira-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que je me suis servi de toi. Je n'ai cessé de le nier, mais j'avais l'intention de me servir de toi. Et s'il t'arrivait quelque chose...

— Moi non plus, je ne pourrais pas supporter qu'il t'arrive quelque chose, coupa-t-elle en refermant ses mains sur les siennes. Arrange-toi pour que je ne sois pas obligée de pleurer sur ton cadavre, Guy Barnard. Tu as compris ? Il me faut ta promesse...

Il posa un doigt sur sa bouche.

— Je te le promets. Et je veux aussi que tu saches que... Quand nous serons sortis de là, je...

Il sourit.

— J'aimerais faire plus ample connaissance avec toi, si tu le permets.

Elle lui rendit son sourire.

— Je l'exige.

« Pourquoi nous mentons-nous ainsi ? songea-t-elle. Nous savons très bien qu'il n'y aura pas d'après, que nous n'avons pas de futur. »

Mais devant la mort, il ne restait plus que ça. Les promesses...

— Et s'ils nous trouvent ? murmura-t-elle.

— Nous ferons ce qu'il faut pour rester en vie.

— Des pieux et des pierres contre des fusils automatiques ? L'affrontement ne devrait pas durer très longtemps.

— Nous avons une position aisément défendable et dont l'accès est protégé par des pièges. Sans compter que les Viêts sont des guerriers rusés dont le courage et la volonté ont déjà fait leurs preuves.

Il leva les yeux vers l'obscurité qui planait au-dessus de la faible lueur des bougies.

— On dit que cette grotte est sacrée. C'est un très vieux sanctuaire. Au fond, il y a un tunnel qui débouche sur le versant est des montagnes. Ces gens ne sont pas fous. Ils ne se réfugient pas dans un cul-de-sac. Ils prévoient toujours une voie de sortie.

Il contempla les familles qui somnolaient dans l'ombre.

— Ils font la guerre depuis l'âge de pierre. Et ils peuvent se battre pieds nus, en se nourrissant d'une poignée de riz. Quand il s'agit de survivre, nous sommes des novices, comparés à eux.

Dehors, le vent hurlait. Ils entendaient les arbres gémir, les buissons écorcher la montagne. Un enfant pleura dans son sommeil, mais ses sanglots se calmèrent quand sa mère le prit dans ses bras.

Les plus petits ne comprenaient pas ce qui se passait, mais la peur des aînés les perturbait.

Guy attira Willy à lui, et ils s'allongèrent sur le sol en se blottissant l'un contre l'autre. Elle ne ressentait pas le besoin de parler, il lui suffisait de le sentir près d'elle, avec leurs cœurs qui battaient à l'unisson.

Un peu plus loin, les deux vieilles femmes taillaient leurs bambous sans relâche.

\* \* \*

Quand Guy se leva pour prendre son tour de garde, Willy s'était endormie. Durant les quelques heures qu'ils avaient passées allongés sur le sol, leurs corps s'étaient mêlés l'un à l'autre, et l'échange qu'ils avaient tissé ne pourrait jamais être effacé. Elle faisait désormais partie de sa vie pour toujours, même s'il ne devait jamais la revoir après cette nuit.

Il jeta une couverture sur elle et sortit.

Le ciel était une éblouissante mer d'étoiles. Il trouva Maitland blotti dans une saillie de la roche, un peu au-dessus de la grotte. Il alla le rejoindre et s'accroupit à côté de lui.

— Rien à signaler pour l'instant, dit Maitland. Calme plat.

Ils restèrent assis sous les étoiles, à écouter le vent qui agitait les buissons. Une pierre dégringola de la montagne. Guy leva les yeux. La silhouette d'un villageois installé dans une saillie un peu plus haut se



découpait contre le ciel.

— Vous avez dormi ? demanda Maitland.

Guy secoua la tête.

— Je n'ai jamais eu de mal à m'endormir dans le vacarme des hélicoptères et des tirs ennemis. Mais là, j'avoue que je ne peux pas fermer l'œil. Je ne suis pas à l'aise dans ce genre de batailles.

Maitland lui tendit le fusil.

— Oui, c'est très différent quand il s'agit de défendre ceux qu'on aime, n'est-ce pas ?

Puis il se leva et s'éloigna dans la nuit.

*Ceux qu'on aime ?*

Guy comprit qu'il était amoureux. Il n'en fut pas vraiment surpris. Au fond, il savait depuis longtemps que la fille de Bill Maitland ne le laissait pas indifférent.

C'était quelque chose qu'il n'avait pas prévu et pas voulu non plus. Il n'était même pas certain que le mot « amour » corresponde à ce qu'il ressentait pour Willy. Ils ne se connaissaient que depuis une semaine. Une semaine où ils avaient vécu l'enfer. Et aussi le paradis, pour être honnête, s'il songeait à cette nuit dans la cabane, au milieu de la jungle, sous la fine moustiquaire. Il savait qu'il ne supportait pas l'idée qu'elle souffre et qu'il était prêt à tout pour qu'il ne lui arrive rien. Était-ce ça, l'amour ?

Quelque part dans la nuit, un animal hurla.

Il referma sa main sur le fusil.

Il lui restait encore de longues heures à veiller avant l'arrivée de l'aube.

\* \* \*

L'attaque survint aux premières lueurs du jour.

Guy avait confié le fusil à l'homme qui avait pris la relève, et il contemplait le versant de la montagne quand le premier coup de feu éclata. Il eut juste le temps de plonger pour se mettre à couvert. Tandis qu'il grimpait derrière un massif de buissons, il entendit d'autres armes automatiques, puis un cri venant de la corniche, et il comprit que son remplaçant venait d'être atteint par une balle. Il risqua un coup d'œil dans sa direction pour tenter de voir s'il était gravement blessé. A travers les fines nappes du brouillard matinal, il aperçut un bras ensanglanté qui pendait sans vie par-dessus la corniche. D'autres coups de feu éclatèrent en rafales, et les balles vinrent s'écraser sur la roche. Il n'y eut aucune riposte. Leur unique fusil se trouvait désormais entre les mains d'un mort.

Au-dessous, les autres villageois couraient se mettre à l'abri derrière des rochers. Sans armes, il ne leur restait plus qu'à espérer

que les pièges fonctionneraient — que les fils de détente, les fosses et les pieux suffiraient à tenir en respect leurs assaillants.

Guy regarda de nouveau du côté du fusil, ce précieux, AK-47 qui pouvait faire toute la différence.

Il repéra un gros rocher un peu plus loin, et les quelques buissons épars qui jalonnaient le trajet le séparant de son but. Il n'avait pas le choix. Il s'accroupit et se prépara à foncer vers la première base.

\* \* \*

Willy surveillait la cuisson d'un bouillon de riz quand elle entendit les coups de feu. Elle lâcha sa cuillère et se leva d'un bond en pensant aussitôt à Guy. Guy...

Mais son père la retint par le bras avant qu'elle n'ait eu le temps de faire un pas.

— Willy ! Non !

— Il a peut-être besoin d'aide ! protesta-t-elle.

— Tu ne peux pas sortir ! hurla-t-il.

Puis il appela Lan à la rescousse. En dépit du brouhaha, Lan entendit la voix de son mari et réagit aussitôt en entraînant Willy vers le fond de la grotte. Les femmes rassemblaient déjà les enfants devant l'entrée du tunnel. Willy suivit des yeux, impuissante, les hommes qui saisissaient les armes rudimentaires fabriquées par leurs compagnes et se précipitaient au-dehors.

Les coups de feu continuaient à éclater au loin ; des pierres dégringolèrent.

Willy n'entendit pas riposter. Elle se demanda pourquoi personne ne tirait sur leurs assaillants...

A l'entrée de la grotte, quelque chose s'agita sur le sol avant d'éclater. Un filet de fumée s'infiltra à l'intérieur. L'odeur en était si nauséabonde que Willy recula instinctivement.

— Fuyez ! hurla Bill Maitland. Fuyez par le tunnel.

— Et Guy ? protesta-t-elle.

— Guy n'a pas besoin de toi pour se défendre. Partez et emmenez les enfants avec vous.

Il la poussa sans ménagement à l'intérieur du tunnel.

— Vas-y !

Elle n'avait pas le choix. Mais quand elle se tourna pour fuir, elle eut la sensation d'abandonner une partie d'elle-même dans la bataille qui faisait rage à l'extérieur.

Les enfants s'étaient déjà enfoncés dans le boyau sombre du tunnel. Un bébé pleura à quelques mètres devant Willy. Elle suivit son cri.

Une lueur vacilla dans le passage. Une bougie... Willy distingua le

visage ridé de la vieille femme qui les avait guidés jusqu'à la grotte et conduisait maintenant la procession de femmes et d'enfants.

Willy fermait la marche ; elle avait bien du mal à distinguer la flamme de la bougie. La vieille femme avançait vite ; elle savait visiblement où elle allait. Sans doute avait-elle déjà emprunté le passage, lors d'une autre bataille, d'une autre guerre. C'était réconfortant de penser qu'ils suivaient les traces de survivants.

La première marche la prit par surprise. Willy sentit son talon dans le vide, puis elle rencontra une surface glissante. Tout en allongeant le bras pour s'agripper au mur du tunnel, elle se demanda s'ils allaient descendre longtemps... Ses doigts effleurèrent des mottes de cire séchée, sûrement des traces des bougies d'autrefois. Combien de gens avaient emprunté ces marches avant elle ? Combien s'étaient précipités, terrorisés, dans ce passage dissimulé dans la montagne ? La peur de ces innombrables réfugiés flottait encore dans le noir.

Le tunnel tournait brusquement à gauche, en plongeant encore. Une fois de plus, Willy s'interrogea sur le chemin qu'ils avaient parcouru et sur celui qu'il leur restait à faire. Le bruit des coups de feu n'était plus qu'un distant claquement. Elle fit un effort pour ne pas penser à ce qui se passait là-bas, derrière eux. Elle voulait se concentrer sur cette petite lueur vacillante qui brillait au loin, devant elle.

Soudain, la lueur parut s'embraser et devint aveuglante. En progressant dans la courbe du passage, Willy comprit qu'il ne s'agissait plus de la bougie, mais de la lumière du jour.

Des murmures de joie et de soulagement circulèrent parmi le groupe qui se mit à courir vers la sortie, vers le soleil éblouissant.

Une fois dehors, Willy contempla en clignant des paupières les arbres, le ciel, la pente. Ils se trouvaient de l'autre côté de la montagne. En sécurité. Pour le moment...

Au loin, on tirait toujours.

La vieille femme leur cria quelque chose et entra dans la jungle. Willy ne comprit pas tout d'abord sa précipitation. Puis elle entendit distinctement ce qui l'avait effrayé : les chiens...

Les autres avaient dû comprendre en même temps qu'elle, et un vent de panique secoua le groupe qui fonça vers la jungle à la suite de la vieille. Seule Lan n'avait pas bougé. Elle demeurait parfaitement immobile, l'oreille aux aguets, comme si elle cherchait à évaluer à quelle distance se trouvaient les chiens. Ses deux fils, inquiets de voir qu'elle ne fuyait pas avec eux, se retournèrent pour lui jeter des regards apeurés.

Lan les rejoignit et leur donna l'ordre de suivre le groupe en les poussant vers la jungle. Ils secouèrent la tête ; ils refusaient de partir

sans elle. Lan confia le bébé à l'aîné et poussa de nouveau le plus jeune qui se mit à pleurer et à secouer la tête de plus belle en se cramponnant à sa manche. Mais Lan ne se laissa pas fléchir, et l'aîné se résigna à entraîner le petit.

— Que faites-vous ? hurla Willy.

Lan ne répondit pas et se tourna calmement dans la direction des aboiements.

Willy jeta un coup d'œil du côté des enfants qui s'enfonçaient dans la forêt. Ils étaient si jeunes, si fragiles... Pourquoi leur mère ne fuyait-elle pas avec eux ?

Lan partait maintenant en direction des aboiements, en traînant des pieds. Et Willy comprit soudain où elle voulait en venir. Elle voulait laisser des traces, attirer les chiens à elle, les détourner des enfants.

Elle s'apprêtait à se sacrifier pour les sauver.

Les aboiements gagnaient en intensité. L'instinct de Willy la poussait à fuir, mais elle songea à Guy et à son père, à la manière dont ils avaient assumé leur rôle de protecteurs sans se poser aucune question. Eux aussi s'offraient à l'ennemi. Elle se tourna vers le dernier enfant qui disparaissait dans la jungle. Ils avaient besoin de temps.

Elle se joignit à Lan.

Lan jeta un coup d'œil surpris par-dessus son épaule. Elles n'échangèrent pas un mot, juste un regard triste et entendu. Un regard de femmes.

Willy arracha une manche de sa tunique et la jeta par terre, dans la boue, pour que les chiens repèrent son odeur. Puis elle prit vers le sud, en longeant le pied de la montagne, à l'opposé des enfants. Lan s'éloigna aussi, mais dans une autre direction, pour mieux brouiller les pistes.

Willy ne se pressait plus, à présent. Elle ne fuyait plus. Elle ne cherchait plus à sauver sa vie. Elle se demanda combien de temps les chiens mettraient à la rattraper. Et combien de temps elle les tiendrait en respect quand ils l'auraient trouvée. Elle songea qu'une arme lui serait sûrement utile. Une massue... Un bâton... Elle ramassa une branche morte, ôta les feuilles et les brindilles, puis donna quelques coups dans le vide. La branche était solide et dure... Les chiens hésiteraient à s'approcher d'elle. Elle voulait bien servir d'appât, mais pas se rendre sans lutter.

Un aboiement assourdissant et terrifiant comme le cri d'un démon la fit sursauter. Il était accompagné d'un bruit syncopé et monotone, qui gagnait peu à peu en intensité. Ça ne ressemblait pas à des coups de feu...

*Un hélicoptère !*

Willy leva les yeux vers le ciel et aperçut deux taches noires se

découpant sur le fond bleu. Était-ce les secours qu'ils attendaient ?

Persuadée que ces deux points noirs qui grandissaient représentaient leur unique chance de survie, elle grimpa sur un monticule de pierre et se mit à agiter les bras. Elle était tellement occupée à surveiller leur approche et à attirer leur attention, qu'elle en oublia les chiens. Lorsqu'elle les vit, il était trop tard pour réagir.

Elle perçut du coin de l'œil une masse brune et fit volte-face : une énorme mâchoire visait sa gorge. Sa réaction fut un pur réflexe. Elle fit un bond sur le côté. Quarante kilos de fourrure et de dents heurtèrent violemment son épaule, et elle tomba en arrière en poussant un hurlement, tandis que la mâchoire se refermait sur son bras.

Des pas résonnèrent tout près.

— Assis ! hurla une voix. J'ai dit assis !

Le chien la libéra et obéit en grognant.

Willy leva lentement la tête : deux hommes en tenue de camouflage se penchaient sur elle. Des Américains... Elle n'y comprenait plus rien.

Des mains rugueuses la hissèrent pour la remettre debout.

— Où sont les autres ?

— Vous me faites mal, protesta-t-elle.

— Où sont les autres ?

— Il n'y a personne d'autre ! hurla-t-elle.

Un méchant coup de poing la renvoya à terre. Trop sonnée pour fuir, elle resta étendue tout en luttant pour recouvrer ses esprits.

— Achève-la, fit une voix.

*Non... Pitié...*

Mais elle savait qu'il ne servait à rien de supplier, et elle se tut, recroquevillée, persuadée que son heure était venue, attendant la fin.

— Pas encore, fit une autre voix. Elle pourrait nous être utile.

De nouveau, on la tira pour la mettre debout, encore étourdie, chancelante.

Un visage d'homme sans expression, noirci par la graisse de camouflage, la contempla fixement.

— C'est à Friar de décider, dit l'homme.

## 14.

« Tu as atteint la troisième base... Il ne te reste plus qu'à foncer pour le tour complet... »

Guy plongea derrière un rocher et évalua la distance qu'il lui restait à parcourir. Une dizaine de mètres jalonnés de quelques buissons, et, à mi-chemin, la possibilité de marquer une pause derrière un unique arbre. Il voyait le canon du AK-47 dépasser du rebord de la corniche, si proche qu'il aurait pu l'atteindre d'un jet de salive, mais encore hors de portée de main.

Il se remit lentement en position accroupie et se prépara pour le sprint final.

Un tir nourri arrosa la montagne. Guy s'aplatit aussitôt contre le sol.

« C'est une idée de dingue, Barnard. L'idée la plus cinglée que tu aies jamais eue. »

Il jeta un coup d'œil en contrebas et aperçut Maitland qui lui faisait de grands signes. Qu'essayait-il de lui dire ? Guy n'en était pas certain, mais il lui sembla qu'il lui demandait de ne pas bouger, d'attendre, de tenir bon. Mais il n'avait pas le temps d'attendre. Déjà, des hommes en tenue de camouflage avançaient parmi les buissons vers le pied de la montagne. Vers le premier piège...

« Seigneur, faites qu'ils tombent dans le trou... Donnez-nous un peu de temps ! »

Enfin, il entendit le cri de la première victime, un hurlement perçant qui résonna dans les rochers ; celui d'un homme qui venait de glisser sur un lit de pieux. Puis il y eut d'autres cris, des jurons... Les soldats tiraient leur camarade blessé du piège.

« Ce n'est que le début, les gars, songea Guy avec une joie macabre. Attendez de voir la suite. »

Les hommes avaient déjà repris leur progression. Quelqu'un hurla un ordre, et une demi-douzaine de soldats prirent le chemin qui grimpait vers la grotte. Ils s'approchaient du deuxième piège, un fil tendu qui devait déclencher la chute d'un tronc d'arbre. Mais à présent, les hommes se méfiaient, ils savaient que chaque pas était un

coup de dés, et ils scrutaient chaque centimètre de terrain, chaque rocher, chaque buisson, avec des yeux avertis de combattants habitués à survivre dans la jungle.

« Nous sommes presque au bout de nos ressources. Il ne nous reste plus qu'à prier. »

Puis il l'entendit. Ils l'entendirent tous en même temps. Un grondement familier qui leur fit lever les yeux vers le ciel. Des hélicoptères...

Ce fut le moment que Guy choisit pour sortir de sa cachette et courir, courir pendant que tout le monde regardait en l'air. Surpris, les soldats mirent quelques secondes à réagir. Puis, dans un fracas épouvantable, ils tirèrent, et une rafale de balles vint balayer le sol en soulevant un nuage tourbillonnant de poussière. Guy avait déjà presque atteint son but et courait à travers le dernier buisson. Le temps parut ralentir. Chaque pas mesurait une éternité. Il vit les petits nuages de terre exploser à ses pieds, entendit un cri au loin, et le bruit sourd d'un arbre s'écrasant au sol ; le deuxième piège venait de tomber sur les soldats.

Il s'élança et retomba sur la corniche. Le temps s'accéléra. En un seul geste, il prit le AK-47 en main, visa et se mit à tirer en direction des soldats.

Celui qui marchait en tête plongea au sol, et les autres battirent prudemment en retraite dans la jungle. Deux restèrent allongés au milieu du chemin, écrasés sous l'arbre.

*Bienvenue à l'âge de pierre, Rambo.*

Guy cessa de tirer quand ses assaillants disparurent dans la végétation, sous le couvert des arbres. Il surveilla la zone où ils devaient se trouver, guettant le moindre mouvement, le signe de la prochaine attaque. Mais rien ne bougeait... Faisaient-ils une pause ?

Il leva les yeux vers le ciel et chercha du regard les hélicoptères. Il constata avec désespoir qu'ils s'étaient éloignés et se fondaient déjà dans l'étendue bleue et sans fin du ciel.

Puis, de nouveau, son attention fut attirée par des cris en vietnamien, et il remarqua une fumée qui s'élevait en spirales devant la falaise — une fumée noire qui déclencha en lui une vague d'euphorie. Les villageois avaient allumé un feu. Pour se signaler aux hélicoptères.

Il scruta encore le ciel bleu, en priant pour que les hélicoptères reviennent. Puis il les vit, deux mouches noires à l'horizon. Approchaient-ils ? Ou bien il prenait ses désirs pour des réalités ?

Un léger mouvement, au pied de l'escalier menant à la grotte, attira son attention. Deux silhouettes venaient d'émerger de la forêt et avançaient dans sa direction. Il tourna instinctivement le canon de son

fusil vers ces cibles. Il s'apprêtait à tirer quand il reconnut celle qui marchait en tête. Son doigt se figea.

Un homme tenait un bouclier humain devant lui. Même de loin, Guy n'eut aucun mal à reconnaître le visage blême et désespéré de la femme.

— Lâche ton arme, Barnard ! ordonna une voix d'homme depuis les arbres.

Cette voix qui résonnait dans les montagnes lui parut étrangement familière.

Guy resta immobile, dans la position d'un tireur d'élite, le doigt sur la détente, la joue contre le canon du fusil, tout en fouillant frénétiquement son cerveau pour trouver un moyen de tirer Willy de là. Un échange... Il ne trouva pas mieux. Sa vie contre celle de Willy. Seraient-ils intéressés ?

— J'ai dit lâche ton arme ! cria la voix.

L'homme qui tenait Willy leva le canon d'un revolver vers sa tempe.

— A moins que tu n'aies envie de voir ce qu'une balle ferait à ce joli visage...

— Attendez ! hurla Guy. Je vous propose un échange...

— Pas de négociations.

Le canon était maintenant posé sur la tempe de Willy.

— Non ! hurla Guy d'une voix paniquée.

La montagne répéta son cri.

— Alors lâche ton fusil. Et tout de suite.

Guy jeta le AK-47 à terre.

— Pousse-le loin de toi avec ton pied. Exécution !

Guy donna un coup de pied au fusil qui passa par-dessus la corniche et dégringola en ricochant sur les rochers.

— Sors de là, que je te voie. Dépêche-toi.

Guy se leva au ralenti en s'attendant à ce qu'on lui tire dessus.

— A présent, descends. Et toi aussi, Maitland. Je n'ai pas toute la journée devant moi. Magnez-vous.

Guy descendit le chemin. Quand il arriva en bas, Maitland attendait déjà, les bras derrière la tête, en signe de reddition. La première pensée de Guy fut pour Willy. Il vit tout de suite qu'elle avait été blessée. Son chemisier était déchiré et ensanglanté. Elle était d'une pâleur inquiétante. Mais le regard qu'elle posa sur lui semblait dire : *Ne t'en fais pas pour moi, je tiens le coup. Je t'aime.*

L'homme qui la tenait sourit et abaissa le canon de son arme. Guy le reconnut aussitôt. Il s'agissait du Thaïlandais — mais peut-être était-il vietnamien, après tout — avec lequel il s'était battu sur la terrasse de l'hôtel, à Bangkok.

— Bonjour, Guy, fit soudain une voix que Guy connaissait bien.



Un homme venait de sortir de la jungle et avançait à grands pas vers eux, sous la chaude lumière du soleil. Ses épaules étaient si larges qu'elles paraissaient à l'étroit sous le tissu de sa tenue de camouflage.

Maitland laissa échapper un petit cri de surprise.

— C'est lui, murmura-t-il. Friar Tuck.

— Toby ? fit Guy.

— Je suis Toby, et je suis aussi Friar Tuck, répondit Toby en souriant.

Il s'arrêta devant eux. Son visage exprimait à la fois le triomphe et le regret.

— Je ne voulais pas en arriver là, Guy. J'ai même fait tout ce que j'ai pu pour éviter de te tuer.

Guy eut un rire amer.

— Pourquoi ?

— Parce que je te dois la vie. Tu ne l'as pas oublié ?

Guy fronça les sourcils et baissa les yeux vers les jambes de Toby. Il se déplaçait sans attelles, sans béquilles...

— Tu marches, fit-il remarquer.

Toby haussa les épaules.

— Tu sais comment c'est, dans les hôpitaux de l'armée. Les chirurgiens sont venus m'annoncer la mauvaise nouvelle en m'assurant qu'ils ne pouvaient plus rien faire pour moi, et puis ils ne se sont plus montrés. On m'a mis dans un coin, et on m'a oublié. Mais je n'étais pas en aussi mauvais état qu'ils le croyaient. La sensibilité est revenue peu à peu dans mes orteils. Et puis j'ai pu les remuer. Je me suis bien gardé de prévenir l'oncle Sam. Finalement, ce petit malentendu me permettait de poursuivre mon trafic en toute liberté. C'est ça, l'avantage d'être paraplégique... Personne ne se méfie de vous.

Il sourit.

— Sans compter la pension d'invalidité que je touche tous les mois.

— Une petite fortune...

— Ce n'est que justice. Oncle Sam me doit des années de loyaux services.

Il se tourna vers Maitland.

— Mais il restait un petit détail qui me chiffonnait. Le dernier témoin du vol 5078. J'avais entendu dire qu'il était vivant, mais je ne savais pas où le trouver.

Il plissa les yeux vers le ciel en entendant approcher les hélicoptères qui avaient dû repérer la fumée.

— Il est temps d'y aller, dit-il.

Puis il se tourna vers ses hommes.

— On lève le camp, ordonna-t-il.

Les soldats refluèrent aussitôt vers la forêt, calmement, mais vite. Toby regarda son homme de main et hocha la tête.

— Monsieur Siang, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Siang poussa Willy en avant. Guy se précipita pour la recevoir dans ses bras, et ils tombèrent ensemble à genoux. Ils n'avaient plus le temps de se dire ce qu'ils auraient eu à se dire, plus le temps de se faire leurs adieux. Guy enveloppa Willy de ses bras, comme s'il voulait la protéger des balles.

— Achevez-les, fit Toby.

Guy leva les yeux vers lui.

— On se retrouvera en enfer, dit-il.

Siang leva son arme et visa Guy qui se prépara à l'explosion, au néant. Mais sans cesser de serrer Willy contre lui.

Le coup de feu les fit sursauter ensemble.

Puis Guy sentit qu'il était toujours à genoux. Qu'il respirait encore.

*Que se passait-il ?*

Il ouvrit les yeux juste à temps pour voir Siang s'écrouler à terre. Sa chemise était couverte de sang.

— Là ! Elle est là ! hurla Toby en pointant le doigt vers la lisière de la forêt.

Ils se tournèrent dans la direction qu'il montrait. Lan les contemplait, figée, silencieuse, visiblement choquée par ce qu'elle venait de faire. Elle serrait à deux mains le vieux pistolet que Maitland lui avait confié la veille, dans la grotte.

L'un des soldats la mit en joue.

— Non ! hurla Maitland en se ruant sur lui.

Le coup partit en l'air. Maitland et le soldat tombèrent ensemble et roulèrent sur le sol en luttant.

Ils entendirent des cris provenant du haut de la falaise. Guy et Willy se jetèrent à plat ventre quand une pluie de flèches s'abattit autour d'eux. Toby cria et s'affaissa. Ce qui restait de son armée s'éparpilla.

Dans la mêlée, Guy et Willy parvinrent à ramper à l'abri, près d'un rocher. Ils se pelotonnaient l'un contre l'autre quand Willy s'aperçut que son père ne les avait pas suivis.

— Papa ! hurla-t-elle.

A quelques mètres devant eux, Maitland gisait dans une mare de sang. Willy voulut le rejoindre, mais Guy la retint.

— Tu es folle !

— Je ne peux pas l'abandonner.

— Il n'est pas question de l'abandonner, mais il faut attendre que le terrain soit dégagé.

— Il est blessé !

— Tu ne peux rien faire pour lui.

Elle sanglota et se débattit pour échapper à l'étreinte de Guy, mais ses pleurs et ses protestations furent noyés par le bourdonnement rythmé de l'hélicoptère en approche. Le pilote fit descendre son appareil au milieu d'une petite clairière et posa doucement ses sabots sur le sol.

A l'instant même où il atterrit, une demi-douzaine de soldats vietnamiens en sortirent, suivis par l'officier qui les commandait. Il hurla un ordre, et deux de ses hommes se précipitèrent vers Maitland.

— Lâche-moi, fit Willy en se libérant des bras de Guy.

Il la regarda courir vers son père. Les soldats avaient déjà ouvert leur trousse de secours, une civière arrivait. Guy se tourna vers l'hélicoptère. Un dernier passager en descendait en courbant la tête. Un vieil homme. Le ministre Tranh.

Durant un long moment, ils demeurèrent côte à côte, silencieux, à observer le nuage de fumée. Les flammes ne cessaient de grimper, comme si elles voulaient englober la montagne tout entière. Un villageois descendit la pente en courant pour leur échapper.

— On ne pouvait pas ne pas vous voir, avec un tel feu, commenta le ministre Tranh. Vous n'avez rien ?

Guy fit signe que non.

— Nous avons perdu quelques hommes, répondit-il en désignant les hauteurs. Et les enfants... Je ne sais pas... Mais ils ont réussi à fuir, et je crois qu'ils s'en sont tirés... Il me semble...

Il se tourna vers Willy qui suivait la civière de son père en direction de l'hélicoptère. Avant de monter, elle jeta un coup d'œil vers lui.

Il avança vers elle, les bras douloureux du désir de la serrer contre lui. Il ressentait le besoin de lui murmurer les mots qu'il avait tus jusque-là, par peur ou par pudeur — des mots qu'il n'avait encore jamais prononcés pour aucune femme. Il devait le faire maintenant, tout de suite, tant qu'il en était encore temps.

Un soldat lui barra le passage.

— Restez en arrière ! ordonna-t-il.

Guy dut obéir. La poussière lui piqua les yeux quand l'hélice se mit à tourner. A travers une tornade de feuilles et de branches, il vit le soldat crier à Willy de monter à bord. Elle jeta un dernier regard en arrière, puis s'exécuta.

Guy aperçut une dernière fois son visage tourné vers lui. Il suivit des yeux, impuissant et désespéré, l'appareil qui s'élevait dans le ciel en emportant avec lui la femme qu'il aimait. Il resta longtemps le regard tourné vers l'étendue bleue et sans nuages.

Puis il poussa un soupir et revint vers le ministre Tranh. Ce fut à ce moment-là qu'il remarqua qu'il n'était pas le seul à avoir observé le départ de l'hélicoptère. Lan se tenait toujours à la lisière de la forêt, et elle fixait le ciel avec une expression désolée. Il fut soulagé à l'idée qu'elle aussi avait survécu.

— Nous sommes heureux de vous avoir retrouvés vivants, fit le ministre.

— Comment nous avez-vous localisés ? demanda Guy.

— Un des coureurs du village a atteint Na Khoang ce matin. Nous nous faisons beaucoup de souci à votre sujet. Vous aviez disparu dans la nature et...

Le ministre secoua la tête.

— Vous avez le don de compliquer les choses, monsieur Barnard. De *nous* les compliquer, tout du moins...

— Je n'avais pas le choix, répondit Guy. Je ne savais pas si je pouvais vous faire confiance.

Il regarda le soldat qui l'avait empêché de monter.

— Je ne le sais toujours pas, ajouta-t-il.

Le ministre parut réfléchir à sa déclaration.

— Je vous comprends, fit-il enfin d'un ton neutre. Il est très difficile de savoir à qui l'on peut se fier.

\* \* \*

— Un toast ! s'exclama Dodge Hamilton en s'adossant au bar de l'hôtel. Un toast à votre magnifique bataille !

Guy fixa d'un air morne son verre de whisky.

— Une magnifique bataille, ça n'existe pas, riposta-t-il. Il n'y a que des batailles inévitables.

— Dans ce cas, buvons à l'inévitable, reprit Hamilton en levant son verre, toujours souriant.

En dépit de son humeur morose, Guy ne put s'empêcher de rire. Sans doute leur victoire méritait-elle d'être fêtée. Ils s'en étaient tous sortis et, pour la première fois depuis des jours, il avait de nouveau la sensation d'être un être humain. Il venait de passer une bonne nuit de sommeil, il s'était douché et rasé. Il ne sursautait plus quand il passait devant un miroir.

« Quelle importance, songea-t-il avec amertume. Puisqu'elle n'est pas là pour me voir. »

Il avait du mal à s'habituer à l'absence de Willy ; il revoyait sans cesse le regard attristé qu'elle avait posé sur lui avant de grimper dans l'hélicoptère. Pas d'au revoir, ni d'adieu... Juste ce regard. Il aurait voulu effacer cette image de sa mémoire.

Non, au fond, non. Il préférerait la conserver.

Ce qu'il voulait, c'était une deuxième chance avec Willy.

Il posa son verre de whisky sur le bar et s'efforça de sourire.

— On dirait que vous avez finalement trouvé matière à écrire un bel article, dit-il à Hamilton

— Ce n'est pas celui que j'avais prévu.

— Vous pensez que vous avez une chance de faire la première page ?

— Tous les ingrédients sont réunis : de vieux fantômes de la guerre refaisant brusquement surface, d'anciens ennemis se battant côte à côte, une fin heureuse, une histoire qui mérite d'être racontée. Mais...

Il soupira.

— Je serai probablement relégué à la dernière page pour laisser la place au dernier scandale de la famille royale. Comme si le sort du monde dépendait de qui fait quoi à qui au palais de Buckingham.

Guy secoua la tête en riant. Certaines choses ne changeaient pas.

— Maitland va s'en sortir, n'est-ce pas ? demanda Hamilton.

— Je pense que oui, répondit Guy en le regardant droit dans les yeux. Willy m'a appelé de Bangkok il y a quelques heures. L'état de Maitland s'est stabilisé. On va pouvoir le rapatrier.

— Il rentre aux Etats-Unis ?

— Ce soir. Avec sa fille.

Hamilton inclina la tête.

— Et vous les accompagnez ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas terminé mon travail. Il me reste quelques détails à régler... Et Willy sera très occupée...

Il songea à leur dernière conversation téléphonique. La communication était mauvaise, et ils avaient dû hurler pour s'entendre. Elle appelait d'une cabine de l'hôpital ; lui sortait d'un entretien avec les officiels vietnamiens. Ils n'avaient pas vraiment eu une conversation romantique. Il s'était tenu prêt à lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur — si elle lui avait laissé entendre qu'elle en avait envie. Mais ils n'avaient échangé que de désolantes banalités.

En raccrochant, il avait compris qu'il l'avait perdue pour toujours... Il avait d'abord pensé que c'était peut-être mieux ainsi. Les amours de guerre ne duraient jamais, n'importe quel idiot le savait. Deux êtres blottis dans une tranchée et qui affrontaient les balles se croyaient facilement amoureux.

Mais à présent, ils étaient retournés dans le monde de tous les jours. Le vrai. Elle n'avait plus besoin de lui, et il tâchait de se persuader qu'il n'avait pas besoin d'elle lui non plus. Après tout, il n'avait jamais eu besoin de personne.

Il vida d'un trait son verre de whisky.

— Quand je raconterai à mes potes que je me suis de nouveau battu dans la jungle du Laos, mais cette fois du côté des Viêts, je ne sais pas s'ils me croiront.

— Je parie que non, ricana Hamilton.

— Vous devez avoir raison, répondit Guy.

Il leva les yeux vers un souriant portrait de Hô Chi Minh, et s'étonna de constater à quel point il paraissait inoffensif, avec son doux sourire de vieil oncle bienveillant.

— J'ai une confession à vous faire, dit-il en se tournant vers son partenaire de beuverie. A un moment donné, j'étais devenu tellement paranoïaque que je vous ai soupçonné d'appartenir à la CIA.

Hamilton éclata de rire.

— Vous vous rendez compte ! s'exclama Guy en riant aussi. Vous... Un agent de la CIA...

Hamilton posa lentement son verre sur le comptoir.

— En fait...

Il prit le temps de sourire.

— Je suis un agent de la CIA.

Il y eut un long silence.

— Pardon ? fit enfin Guy en regardant Hamilton droit dans les yeux. Je crains d'avoir mal entendu.

Hamilton lui rendit son regard ; son visage était aimable et neutre, indéchiffrable.

— Le général Kistner me charge de vous transmettre ses amitiés, dit-il. Il est heureux que vous vous en soyez sorti vivant et indemne.

— Kistner vous avait envoyé en mission ?

— Non. C'est vous qu'il avait envoyé en mission.

Guy se raidit.

— Vous vous trompez. Je ne travaille pas pour ces gens-là. Je suis venu ici pour...

— Vous en êtes sûr ? coupa Hamilton sans cesser d'arborer son horripilant sourire. C'était un sacré coup de chance, cette rencontre avec Mlle Maitland à la villa du général, n'est-ce pas ? Et son chauffeur qui a disparu juste au moment où l'on vous renvoyait... Qu'en pensez-vous ?

Guy baissa les yeux vers son verre et l'agita pour remuer son whisky.

— On m'a piégé, murmura-t-il. Ce mystérieux rendez-vous avec Kistner...

— Ne visait qu'à vous faire rencontrer Mlle Maitland, acheva Hamilton à sa place. Elle naviguait dans des eaux troubles, et elle était sur le point de sombrer. Nous savions qu'elle avait besoin d'aide. Mais

il fallait lui envoyer quelqu'un qui n'avait aucun rapport avec la CIA, et que les Vietnamiens n'auraient pas soupçonné. Vous correspondiez parfaitement à nos critères.

Les poings de Guy se crispèrent sur le comptoir.

— En somme, vous m'avez refilé le sale boulot...

— Vous avez rendu un service à Oncle Sam. Vous deviez partir en mission pour Saigon, vous connaissiez le pays, vous parliez un peu le vietnamien. Et puis... Vous aviez aussi un point faible...

Il jeta à Guy un regard entendu.

« Ils savent. Ils savent depuis toujours. »

— Cette visite du groupe Ariel, murmura-t-il lentement.

— Ah oui, Ariel... Ça sonne bien, vous ne trouvez pas ? Il se trouve que c'est le prénom d'une des petites-filles du général Kistner.

Hamilton sourit.

— Vous n'avez pas besoin de vous en faire, Guy. Nous savons nous montrer discrets. Surtout quand nous estimons avoir une dette.

— Et si vous vous étiez trompés ? Si j'avais travaillé pour Toby Wolff ? J'aurais pu la tuer.

— Non. Aucun risque.

— Après tout, j'avais un point faible. Wolff aussi aurait pu avoir des atouts pour me faire chanter.

— Vous êtes clair, Guy. Même avec ce point faible, vous êtes aussi propre que n'importe quel patriote agitant un drapeau devant la Maison Blanche.

— Comment pouviez-vous en être certain ?

Hamilton haussa les épaules.

— Vous seriez surpris si je vous dressais la liste de tout ce que nous savons sur vous. Et sur bien d'autres.

— Mais vous ne pouviez pas préjuger de mes réactions ! Ni de celles de Willy. Et si elle m'avait envoyé au diable ?

— C'était un coup de dés. Willy est une femme séduisante, et vous, un homme plein de ressources. Nous avons misé sur le fait qu'il se produirait une sorte d'alchimie entre vous.

« Ça a marché... Bon sang... Une sorte d'alchimie... C'est le moins qu'on puisse dire... »

— Quoi qu'il en soit, vous serez récompensé par notre silence, fit Hamilton en glissant quelques billets sur le comptoir. Malheureusement, ce sera votre seule récompense. Les restrictions de budget, vous comprenez... Mais il vous reste le plaisir et la fierté d'avoir servi votre patrie.

Guy éclata d'un rire irrépressible. Il riait si fort que les larmes lui vinrent aux yeux. Si fort qu'une dizaine de clients se tournèrent vers lui.

— J'ai raté quelque chose ? demanda poliment Hamilton. Une bonne plaisanterie ?

— C'est de moi, que je ris. Vous vous êtes bien payé ma tête. Il riait encore en quittant le bar.



## 15.

Une fois de plus, Bill Maitland pliait bagage.

Il était tôt, et il pleuvait. Depuis le seuil de la porte, Willy suivait des yeux son père qui préparait sa valise. Comme autrefois...

Il n'était sorti de l'hôpital que depuis quelques jours et avait passé chez elle un bref laps de temps, au cours duquel il n'avait cessé de se ronger les sangs en songeant à sa famille — son autre famille. Oh, il ne s'était plaint de rien et ne s'était pas montré hostile, mais elle avait remarqué son regard triste et les soupirs qu'il poussait en errant d'une pièce à l'autre. Elle avait compris que l'inévitable ne tarderait pas à se produire et qu'il sortirait bientôt de sa vie. Une fois de plus.

Il jeta un dernier coup d'œil dans l'armoire, puis passa à la commode.

Elle remarqua les mocassins neufs abandonnés en bas de l'armoire.

— Tu ne les prends pas ? demanda-t-elle.

— Chez moi, je ne porte pas de chaussures, dit-il.

— Oh.

« Chez toi, c'était ici. »

Elle alla s'installer dans le salon, près de la fenêtre, pour regarder la pluie tomber. Elle était rentrée du Viêt-nam depuis deux semaines — deux semaines de douleur aussi longues qu'une vie entière. Pendant que son père se rétablissait dans un hôpital militaire, sa mère agonisait dans un autre hôpital, à quelques kilomètres du premier. Passer sans arrêt de l'un à l'autre, d'un père qui retrouvait peu à peu ses forces à une mère dont la santé déclinait chaque jour, avait été déchirant, terrible. Ann était morte plus vite que ne l'avaient prévu les médecins. Willy ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle avait résisté juste assez longtemps pour voir une dernière fois son mari et qu'ensuite, elle avait abandonné la partie.

Après lui avoir pardonné, bien sûr.

Comme Willy lui avait pardonné.

*Pourquoi était-ce toujours aux femmes de pardonner ?*

— J'ai fini, fit Maitland qui entra dans le salon en portant sa

valise. J'ai appelé un taxi.

— Tu es sûr de n'avoir rien oublié ? Les jouets des enfants ? Les livres ?

— Tout est là-dedans. Quelle cargaison... Ils vont me prendre pour le Père Noël.

Il posa la valise et s'installa sur le canapé.

— Tu ne reviendras pas, n'est-ce pas ? demanda Willy après quelques minutes de silence.

— Ça risque de ne pas être possible.

— Je pourrai venir te voir ?

— Willy ! Tu sais bien que oui ! Tu pourras même venir avec Guy. Et la prochaine fois, on s'arrangera pour rendre votre séjour agréable.

Il rit.

— Agréable, tranquille et monotone. Je suis sûr que Guy appréciera.

Il y eut de nouveau un long silence.

— Tu lui as parlé récemment ? lui demanda soudain son père.

Elle détourna le regard.

— Il y a deux semaines.

— Deux semaines ? C'est beaucoup.

— Il ne m'a pas rappelée.

— Et toi, pourquoi ne l'as-tu pas rappelé ?

— J'ai été occupée. Tu le sais bien.

— Moi, je le sais, mais lui, il l'ignore.

— Il aurait dû s'en douter.

Elle se leva et se mit à arpenter la pièce, puis retourna vers la fenêtre. Elle se sentait agitée.

— Je ne peux pas dire que son silence me surprenne. Nous avons eu une petite amourette, et maintenant, je suis retournée à ma routine.

Elle jeta regard en coin à son père.

— Les hommes n'aiment pas la routine, n'est-ce pas ?

— Tu te trompes, certains l'apprécient. Et même ceux qui ne l'apprécient pas dans un premier temps peuvent changer d'avis.

— Papa, je ne suis pas née de la dernière pluie. Je suis capable de me rendre compte quand une histoire est terminée.

— Guy t'a dit que c'était terminé ?

Elle détourna les yeux vers la fenêtre.

— Il n'a pas eu besoin de me le dire.

Bill Maitland ne fit aucun commentaire.

Au bout de quelques minutes, elle l'entendit qui se levait pour aller dans la chambre, mais elle ne bougea pas. Elle resta là, à contempler la pluie, tout en songeant que c'était sans doute elle, pour une fois, qui avait mis fin à l'histoire. Qui avait pris la fuite.

Non. Elle avait simplement regardé la vérité en face. Ils avaient passé ensemble une semaine merveilleuse, une semaine d'émotions échevelées, une semaine grisante où chaque respiration, chaque battement de cœur avait été comme un don du ciel.

Mais ça n'avait pas duré.

Ce n'était la faute de personne.

Elle se dirigea vers le téléphone sans même s'en rendre compte, comme un automate. Tout en composant le numéro de Guy, elle se demandait à quoi bon... Qu'allait-elle lui dire ?

*Bonjour, Guy. Je sais que tu n'as pas du tout envie de l'entendre, mais je tenais à te dire que je t'aime.*

Puis elle raccrocherait pour lui épargner la corvée de lui répondre que le sentiment n'était pas réciproque.

Elle laissa sonner une dizaine de fois. Il était 4 heures du matin à Honolulu, il aurait dû être chez lui.

Finalement, elle se résigna à raccrocher, les larmes aux yeux, et contempla cet assemblage de plastique et de fils qui la mettait au désespoir.

*Merde... Ce fichu appareil ne lui donnait même pas une chance de passer pour une idiote.*

Un bruit de pneus sur l'asphalte mouillé lui fit lever la tête. Par la fenêtre, à travers le rideau de la pluie, elle vit un taxi se garer devant la maison.

— Papa ? appela-t-elle en se dirigeant vers la chambre de son père. Ton taxi est arrivé.

— Déjà ? s'étonna-t-il tout en jetant un coup d'œil dans la pièce pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié. Très bien. Très bien.

On sonna à la porte. Il avait déjà enfilé son imperméable et traversait le salon à grands pas. Quand il ouvrit, elle l'entendit pousser un cri de surprise.

— Je n'arrive pas à le croire ! s'exclama-t-il.

Elle se tourna.

— Bonjour, Maitland, dit simplement Guy.

Ils portaient tous deux un imperméable et tenaient à la main une valise, en se faisant face de part et d'autre du seuil. Le duo qu'ils formaient les fit sourire.

Guy secoua les gouttes qui mouillaient ses cheveux.

— Puis-je entrer ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, fit Maitland.

Il haussa les épaules.

— C'est à la patronne de décider, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille. Qu'en penses-tu ? Cet homme peut entrer ?

Willy était trop surprise pour dire un mot.

— Je crois que ça veut dire oui, décida Maitland en s'écartant pour laisser passer Guy.

Guy franchit le seuil et posa sa valise. Puis il resta simplement là, à regarder Willy. La pluie avait aplati ses cheveux sur son front, des rides de fatigue creusaient son visage, mais aucun homme ne lui avait jamais paru aussi séduisant. Elle essaya de se rappeler pourquoi elle voulait le fuir, pourquoi elle aurait dû le mettre dehors sur-le-champ. Mais elle n'avait plus de voix. Elle ne pouvait que le dévisager en songeant que ça avait été si bon de se blottir dans ses bras.

— Je... Je crois que j'ai laissé quelque chose d'important dans la chambre, fit Maitland en se dandinant d'un air horriblement gêné.

Puis il s'éclipsa.

Durant quelques minutes, on n'entendit que le bruit des gouttes d'eau qui tombaient de l'imperméable de Guy sur le parquet.

— Comment va ta mère ? demanda-t-il enfin.

— Elle est morte il y a cinq jours.

Il secoua la tête.

— Je suis sincèrement désolé, Willy.

— Moi aussi.

— Comment vas-tu ? Tu tiens le coup ?

— Je... Oui, ça va...

Elle détourna le regard.

« Je t'aime. Et pourtant nous sommes là, à échanger des banalités comme des étrangers », songea-t-elle.

— Oui, ça va, répéta-t-elle comme si elle ressentait le besoin d'insister pour le convaincre.

Comme si elle ressentait le besoin de se convaincre elle-même que l'angoisse de ces quinze derniers jours ne valait même pas la peine d'être mentionnée.

— Tu as l'air en forme, en tout cas, dit-il.

— Pas toi, répondit-elle en haussant les épaules.

— Ça ne m'étonne pas. Je n'ai pas pu fermer l'œil dans l'avion, comme d'habitude. Et un bébé a pleuré dès que nous avons décollé de Bangkok.

— Bangkok ?

Elle fronça les sourcils.

— Tu viens de Bangkok ?

Il acquiesça en riant.

— Toujours pour mon boulot... J'étais rentré à Honolulu depuis une semaine quand on m'a demandé de repartir en Asie. Pour Sam

Lassiter.

Il marqua un temps de pause.

— Je dois reconnaître que je n'étais pas enchanté à l'idée de voler, mais je me suis dit que je devais bien ça à ce malheureux.

Il soupira.

— Aucun soldat ne devrait rentrer seul chez lui, ajouta-t-il d'un air sombre.

Willy songea à Lassiter, à cette soirée sur le pont du café flottant, à cette chanson d'amour qui grésillait sur le tourne-disque, aux lanternes de papier qui oscillaient sous la brise. Puis elle songea à son corps dérivant sur le Mékong, et à la femme aux yeux noirs qui l'avait aimé.

— Tu as raison, murmura-t-elle. Aucun soldat ne devrait rentrer seul chez lui.

Il y eut de nouveau un long silence. Willy dévisagea Guy.

— Tu aurais pu m'appeler, lui dit-elle d'un air de reproche.

— J'en avais l'intention.

— Mais tu n'en as pas eu l'occasion, c'est ça.

— J'en ai eu mille fois l'occasion.

— Mais tu ne l'as pas fait.

Elle ne put soudain plus contenir la souffrance et la colère qu'elle étouffait depuis quinze jours.

— Deux semaines sans nouvelles de toi ! Et tu as le culot de débarquer sans crier gare, de franchir ma porte et de poser ta valise dans mon salon, de...

Le dernier mot n'atteignit pas ses lèvres. Mais Guy, oui. Il l'enveloppa dans ses bras trempés de pluie, et cet unique baiser lui fit oublier tout ce qu'elle avait sur le cœur. Emportée dans un tourbillon de désir, elle poussa un gémissement étouffé et comprit en un éclair qu'elle ne l'avait jamais vraiment quitté, qu'ils ne feraient qu'un tant qu'elle vivrait.

Il l'écarta de lui pour la regarder, mais elle se sentait encore mêlée à lui, ivre de son étreinte.

— Je voulais t'appeler, dit-il. Mais je ne savais pas quoi dire...

— Et moi, je n'ai cessé de guetter ton coup de fil.

— Je crois... Je crois que j'avais peur.

— Peur de quoi ?

— Peur de m'entendre dire que c'était fini, que tu avais recouvré tes esprits et décidé que je n'en valais pas la peine. Quand je me suis retrouvé à Bangkok, je suis descendu à l'Oriental pour boire un verre sur cette terrasse... J'ai revu le coucher de soleil, les bateaux sur le fleuve... Mais sans toi, ce n'était pas pareil.

Il soupira.

— Rien n'est pareil, sans toi.

— Tu ne me l'avais jamais dit. Tu as disparu de ma vie sans rien me dire.

— Je n'ai jamais trouvé le bon moment.

— Le bon moment pour quoi ?

— Tu le sais bien...

— Non, je ne le sais pas.

Il secoua la tête, agacé.

— Tu ne me faciliteras jamais la tâche ?

Elle recula et le dévisagea longuement d'un œil critique. Puis elle sourit.

— Non, en effet, avoua-t-elle.

— Oh, Willy ! murmura-t-il en la prenant de nouveau dans ses bras. Je crois que toi et moi, nous allons devoir nous mettre d'accord sur un certain nombre de choses...

— Comme ?

— Comme...

Il se pencha vers elle.

— Comme de savoir qui prendra le côté droit du lit, murmura-t-il tout contre sa bouche.

— Oh, répondit-elle en lui effleurant les lèvres. C'est toi qui prendras le côté droit, je n'en doute pas.

— Comme choisir le prénom de notre premier enfant...

Elle se pelotonna dans ses bras en soupirant.

— Ça, je m'en charge...

— Comme de décider lequel d'entre nous dira le premier « Je t'aime ».

Elle mit quelques secondes avant de répondre.

— Ce dernier point est négociable, dit-elle en souriant.

Ils se défièrent du regard. Aucun des deux ne voulait céder. Pourtant, ils brûlaient l'un comme l'autre d'entendre les mots qu'ils refusaient de prononcer.

Ils se rendirent en même temps.

— Je t'aime..., l'entendit-elle dire au moment précis où l'aveu sortait de sa propre bouche.

Ils éclatèrent d'un rire joyeux et plein d'espoir.

Le baiser qui s'ensuivit fut brûlant et vorace, mais trop bref. Beaucoup trop bref.

— Ça sera encore mieux quand on aura de l'entraînement, murmura-t-elle.

— De se dire « Je t'aime » ?

— Non, de s'embrasser...

— Oh... Dans ce cas, on pourrait reprendre tout de suite ?

Un coup de Klaxon les rappela à la réalité. A travers la vitre, ils virent qu'un deuxième taxi venait de se garer près du premier.

Willy quitta à regret les bras de Guy.

— Papa ? appela-t-elle.

— J'arrive... J'arrive...

Il sortit de la chambre et enfila de nouveau son imperméable. Puis il la dévisagea.

— Je m'occupe de la valise pendant que vous vous dites au revoir, fit Guy en se détournant pudiquement.

Ils restèrent seuls dans la pièce. Face à face. Ils n'étaient pas sûrs de se revoir.

— Ça va mieux entre Guy et toi ? demanda Maitland.

Elle acquiesça en silence.

— Et entre toi et moi ? fit-il d'une petite voix.

Elle sourit.

— Oui. Aussi. Beaucoup mieux.

Elle alla jusqu'à lui, et il la prit dans ses bras.

— Oui, murmura-t-elle contre son torse. Entre toi et moi, je crois que tout est clair.

Il s'arracha à elle avec une pointe de regret, puis se détourna. Sur le pas de la porte, il s'arrêta pour serrer la main de Guy.

— Bon retour, Maitland. Et bon voyage.

— Prenez soin d'elle. Et merci.

— Merci pour quoi ?

Maitland tourna vers Willy un regard triste et résigné.

— Merci de m'avoir rendu ma fille, dit-il.

Puis il sortit sans se retourner pendant que Guy entra.

« Mon père m'abandonne, une fois de plus », songea Willy en entendant le taxi qui démarrait.

Elle leva les yeux vers Guy.

« Et toi, m'abandonneras-tu un jour ? »

Il répondit à cette question silencieuse en prenant son visage dans ses mains et en se penchant vers elle pour l'embrasser. Puis il poussa la porte du pied. Elle se referma avec un petit bruit sec.

Un petit bruit que Willy interpréta comme une promesse. Oui, cette fois, il resterait.

*Titre original : NEVER SAY DIE  
publié par MIRA®*

*Traduction française : BARBARA VERSINI*

Mira® est une marque déposée par le groupe Harlequin

*Photo de couverture*

*Visage féminin : © DAVE WALL / ARCHANGEL IMAGES*

*Conception graphique : VIVIANE ROCH*

© 1992, Terry Gerritsen.

© 2008, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-6924-7

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85 boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*



# TESS GERRITSEN

## Ne m'oublie pas

Fille d'un pilote disparu dans un accident d'avion à la frontière laotienne vingt ans auparavant, Willy Jane Maitland n'a jamais oublié ce père en qui l'Amérique a vu un héros, et qui les a abandonnées, sa mère et elle, sans jamais leur donner de nouvelles. Car elles en sont persuadées : quelque part en Asie, William Maitland est encore en vie. Afin de répondre au vœu de sa mère mourante, Willy Jane part seule pour Bangkok où elle fait appel à Guy Barnard, ex-mercenaire et baroudeur au passé mystérieux, pour l'aider à rechercher son père.

Ce qu'elle ignore, c'est qu'elle n'a pas croisé par hasard la route de Guy : lui aussi, pour de tout autres raisons, cherche à retrouver William Maitland. Lui aussi est certain que ce dernier est toujours vivant.

Et que sa fille est le plus sûr moyen de le conduire jusqu'à lui, fût-ce au prix d'une trahison.

### A PROPOS DE L'AUTEUR

Régulièrement classée dans la liste des best-sellers du *New York Times*, Tess Gerritsen compte parmi les auteurs de thrillers traduits dans le monde entier. Ce roman était resté inédit en France. Il est publié pour la première fois chez MIRA.